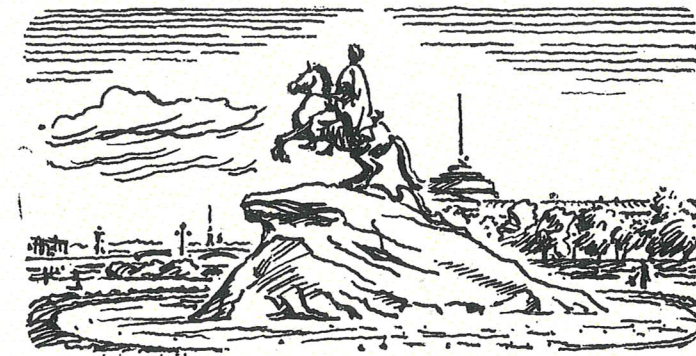


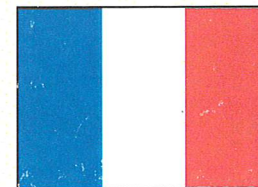
Le Porche

Bulletin de l'Association
des Amis du Centre Jeanne d'Arc-Charles Péguy
de Saint Pétersbourg

Jeanne



Charles Péguy



SOMMAIRE

- Le colloque de juin 1999 à Saint-Pétersbourg
Romain Vaissermann p. 3
- Bref compte-rendu de la première session-retraite du Centre polonais
Jeanne d'Arc-Charles Péguy, « L'Europe de l'espérance »
(« Europa Nadziei ») de Varsovie p. 4

- I. Moyen Âge**
- 1. Les raisons de la catastrophe de Nicopolis
par Mikhaïl Anikiev p. 9
- 2. Le « Pas de Saumur » et l'auteur de sa relation poétique
par Iouri Malinine p. 29

- II. Péguy et autour de Péguy**
- 3. Péguy et Bergson : vers le jaillissement de la vie
par Wanda Sarna p. 49
- 4. Péguy, un intellectuel anti- « intellectuel »
par Elisaveta Leguenkova et Tatiana Taïmanova p. 57
- 5. Présentation de la Saint-Do à Notre-Dame de Lourdes
par xxxx p. 65
- 6. Barrès contre la Sorbonne
par Natalia Stepanova p. 69
- 7. Impasses et vocation de l'intellectuel :
de Lorenzaccio à Vladimir Korolenko
par Yves Avril p. 75

- III. France-Russie**
- 8 Baudelaire dans la littérature russe (fin XIX^e-début XX^e siècles)
par T. Vdovenko, N. Bodroukino p. 81
- 9. La correspondance de Vladimir Pozner et Konstantin Fédine
par Elena Bachkirova p. 95
- 10. La présence des intellectuels russes dans l'œuvre
et la pensée de Georges Bataille
par Camille Morando p. 105

Dans le numéro 7 du *Porche*, vous pourrez lire

- Un article de G. Seliber sur Péguy dans *la Pensée russe* (Moscou, 1915).
- Marianna Chakhnovitch : L'Épicurisme dans la vie intellectuelle du XVIIIe siècle français et russe.
- Olga Stroganova : Le Libertinage des *Liaisons dangereuses* et la méthode cartésienne
- Svetlana Slivinskaia : André Malraux

COLLOQUE À SAINT-PÉTERSBOURG

Le quatrième colloque franco-russe de littérature et d'histoire organisé par le centre Jeanne d'Arc-Charles Péguy de Saint-Pétersbourg s'est déroulé du 15 au 17 juin 1999. Des invités français avaient fait le déplacement pour l'occasion ; Yves Avril a hélas dû annuler son voyage, n'ayant pas obtenu à temps son visa de l'ambassade russe à Paris, à cause de récentes exigences dont la Russie sait assortir l'octroi des visas sans trop en informer les premiers intéressés¹. Les personnalités de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy patronnaient les communications, qui portèrent parfois sur des sujets qui pouvaient paraître étrangers à l'une et l'autre mais que fédérait le thème choisi pour cette année : « les intellectuels en France et Russie » - thème d'inspiration péguyenne dans son vocabulaire même (puisque le mot est né à l'époque de Péguy pour désigner ce type de lettrés engagés dans la défense de Dreyfus) mais aussi lié à Jeanne d'Arc, spécialement *via* l'interprétation que donne Péguy du procès de Jeanne (procès universitaire menée par la Sorbonne contre les convictions individuelles et la simplicité populaire). Souhaitons cependant qu'à l'avenir, non seulement le thème fédérant tous les exposés mais aussi chaque exposé en particulier se (re)concentrent autour des deux patrons du Centre, non par exclusive mais afin que les colloques gagnent en cohérence et que le Centre rayonne mieux.

Le Centre bénéficie toujours de l'appui de l'Université des sciences humaines de Saint-Pétersbourg, et la présence de l'attaché culturel français, M. Christian Faure, témoigne du sérieux de l'attention accordée à ces colloques, dont nous devons la répétition aux soins incessants de Tatiana Taimanova et de ses collaboratrices. Malgré des conditions économiques toujours aussi ingrates, ces colloques tiennent la route et intéressent davantage d'étudiants, ce qui nous réjouit. Nous Français ne devons pas abandonner nos amis russes en si bon chemin. Nous sommes vraiment espérés et cordialement accueillis à chacun de ces colloques. La parution des *Actes* du colloque par les soins du Centre ne saurait tarder : elle permettra de garder traces de ces exposés si variés.

Saluons en particulier les exposés consacrés aux tournois médiévaux (Iouri Malinine), aux « clercs dans la *Jeanne d'Arc* de Péguy » (Pavel Krylov, prouvant qu'un exposé centré sur Péguy peut s'ouvrir à des époques et à des sujets fort vastes), aux échecs et à la musique (M. M. E. Taïmanov), aux séjours de Balzac à Saint-Pétersbourg (M. Christian Faure) et aux Russes qui ont influencé Bataille (Camille Morando) - tous exposés qui passionnèrent le public. Les participants nouèrent assez de liens d'amitié pour qu'il ne soit pas nécessaire de préciser que cette sélection faite par un participant au colloque n'entend déprécier aucun orateur !

Romain Vaissermann

¹ Précision nécessaire : l'intéressé, dans sa juste colère, ayant écrit directement et par lettre recommandée à Monsieur Ivanov, Ministre des Affaires étrangères de la CEI, cela sans espoir de réponse, a eu la surprise de recevoir le 14 juillet, un coup de téléphone de l'Ambassade de Russie lui souhaitant d'abord « bonne fête nationale », et l'assurant qu'il pouvait venir chercher son visa quand il le souhaitait. Un peu tard, mais cela valait la peine d'être noté. (Note de l'intéressé - Y. A.)

SESSION-RETRAITE DU CENTRE POLONAIS
 JEANNE D'ARC-CHARLES PÉGUY
 « L'EUROPE DE L'ESPÉRANCE »
 Magdalenka, 35-31 août 1999

Katarzyna Kern Pereira, ul. Gabinska, 18 m. 68, 01723, Warszawa, Pologne. Tel : 0048 228347881.
 Yves Avril, 17 bis, rue des Grands-Champs, 45000-Orléans, Tel : 02 38 53 24 98.

Mercredi 25 août : arrivée à l'aéroport de Varsovie, accueillis par nos amis Krawczyk, chez qui nous déjeunons.

Katarzyna souhaitait que cette première session-retraite commençât par un pèlerinage sur les hauts-lieux de la mémoire polonaise et juive.

Courte station à l'église qui fut celle du Père Popieluszko, à Varsovie. Eucharistie.

Danuta, responsable du Centre de Magdalenka, à une vingtaine de kms de Varsovie, lieu de notre session-retraite, nous y conduit en voiture.

Arrivée à Magdalenka, puis départ pour le Carmel de Czerna, à 300 kms au sud de Varsovie, où nous devons passer la nuit. C'est Tadeusz, mari de Danuta, qui nous conduit.

Arrivée au Carmel à minuit. On nous y attend... depuis un certain temps. Dîner.

Jeudi 26 août : messe à 7 h. Visite, sous la conduite du Père Wach, du Carmel et du sanctuaire de Saint Elie-le-prophète et du Bx Rafaël Kalinowski (1835-1907), qui participa à l'insurrection de 1863, fut déporté en Sibérie et y découvrit sa vocation.

Départ pour Cracovie. Courte visite du centre de la ville, de la cathédrale. Promenade autour du château, au-dessus de la Vistule.

Sanctuaire de la Bienheureuse Sœur Faustyna Kowalska à Lagiewnicki, près de Cracovie.

Arrivée à Oswiecim (Auschwitz). Nous logeons au Centre du dialogue, installé près du camp. Auschwitz et Birkenau : visite dans la nuit, en silence.

Vendredi 27 août : messe à 6h 30 au Carmel d'Oswiecim, près du Centre du dialogue.

Retour à Auschwitz. Consultation des archives du camp. Katarzyna obtient la photocopie de l'acte de décès de son grand-père, signé du médecin allemand. Romain cherche la trace de son arrière-grand-mère.

Centre saint Maximilien d'Oswiecim-Harmeze : visite sous la conduite de Paul, un jeune Franciscain, de l'exposition Marian Kolodziej, où l'artiste, matricule 432 à Auschwitz, a peint dans une série de fresques l'enfer de notre temps.

Derrière le monastère franciscain, au fond d'un champ, une forêt de croix élevées par les familles des Polonais assassinés à Auschwitz-Birkenau. Ces croix étaient auparavant devant le camp, et ont été déplacées.

Nous quittons Oswiecim pour Czestochowa : instants de prière en compagnie d'un groupe de Hollandais. Des foules de pèlerins font le tour du sanctuaire à genoux.

Retour à Magdalenka vers 18 h.

Après le dîner, la retraite commence. Katarzyna présente la session, ses buts et ses espérances, chacun expose les raisons de sa présence ici, sa découverte de Péguy, le rôle de Jeanne d'Arc dans sa vie (Sophie). Yves résume la biographie de Péguy.

À 23 h, arrivée d'un groupe de 40 Russes, de 15 à 75 ans, venus de Taizé, à qui il faut expliquer, en russe, qui est Péguy et ce que nous savons de Jeanne d'Arc. Sophie et Romain se distinguent. Yves se tait, puis chante, en solo, le *Salve Regina* et, avec un chœur, les « Soirs près de Moscou ». Le groupe repart, laissant abondance d'images et de revues.

Les exposés faits pendant la session devant être publiés *in extenso*, nous nous contentons d'en donner le sujet et l'auteur. Tous ces exposés étaient précédés d'une présentation de Katarzyna et

suivis d'échanges libres et confiants. La traduction simultanée, du polonais au français et réciproquement, était assurée avec autant de compétence que de chaleur par Katarzyna, Teresa Kapela, Agnieszka Kulczynska et Maria Zurowska, que nous remercions bien vivement.

Samedi 28 août :

matin : Krzysztof : Juifs et Polonais, quel dialogue ?

Adam : la vertu d'humilité, condition *sine qua non* de la vie chrétienne. Cet exposé a tellement marqué les participants que pendant toute la session chacun y faisait constamment référence.

Wanda : « Un père avait deux fils » « Toute vie vient de tendresse » (Le père « prodigue » du *Porche du Mystère de la deuxième vertu*.)

Départ de Krzysztof.

après-midi : Tomasz : Chestov, l'expérience des ténèbres. Messe à la paroisse à 18 h.

Dimanche 29 août : messe à la paroisse à 8 h.

matin : Romain : les maîtres et les « pères » de Péguy ; Yves : la paternité et la vertu de confiance.

après-midi : Yves : Péguy et la guerre ; Sophie : la guerre de Jeanne d'Arc ; Romain : Péguy et la paix.

soir : Père Lukasz Kamykowski : le nouvel œcuménisme dans les rapports judéo-chrétiens.

Lundi 30 août :

matin : la Vierge Marie et sa présence dans l'œuvre et la vie de Péguy.

après-midi : Père Zawada : la nuit de saint Jean de la Croix et la nuit de Péguy ; Père Wach : l'espérance du salut universel chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et chez Charles Péguy ; Sœur Maria-Krystyna : le Centre de Laski, la sœur Elzbieta Czacka et le Père Kornilowicz, Jacques Maritain et Jacques Loew.

Messe dans le lieu de retraite avec les Pères Carmes.

soir : Père Michal Janocha : la peinture d'icônes, révélatrice des spiritualités différentes de l'Orient et de l'Occident.

Mardi 31 août : messe à 7 h. à la paroisse, dite par le vicaire de Magdalenka à notre intention et à l'intention du centre « L'Europe de l'Espérance ».

9 h 30 : départ pour Varsovie dans deux voitures (Tadeusz et Andrzej)

10 h 30 : emplacement du ghetto de Varsovie ; passage à l'église Saint-Martin (Sœurs franciscaines servantes de la Croix.) ; Musée historique de la ville de Varsovie : film sur les deux soulèvements, celui du ghetto (1943) et celui de Varsovie (1944).

11 h 30 : départ pour l'aéroport.

Prochaine session : 14-20 février 2000 au Carmel de Czerna.

Thème retenu : le prophétisme (Ancien et Nouveau Testament : les prophètes de notre temps, Péguy, Simone Weil, Norwid, Mère Marie Skobtsova...)

I. Moyen Âge

LES RAISONS DE LA CATASTROPHE DE NICOPOLIS (1396)

Mikhaïl Anikiev,
Université d'État de Saint-Pétersbourg

À la fin des années 80 et au début des années 90 du XIV^e siècle, l'Europe Centrale et surtout la Hongrie étaient menacées d'un terrible danger. Les Turcs Osmanlis, qui à cette époque s'étaient déjà emparés, lors de la célèbre bataille de Kossovo Polié (1389), d'une grande partie des terres de Byzance, avaient écrasé et réduit les Bulgares et les Serbes à la situation d'esclaves sans droits. Désormais presque tous les Balkans, jusqu'au Danube, se trouvaient sous la domination du sultan turc Bajazet l'Eclair (1389-1402). Il était clair que l'objectif suivant de l'expansion ottomane serait la Hongrie, la Valachie, et aussi les derniers morceaux de l'Empire byzantin avec sa capitale, Constantinople. L'Europe catholique prit rapidement conscience du sérieux de la menace turque. Pourtant, des oppositions profondes entre les États, et d'abord l'opposition entre l'Angleterre et la France, interdisaient aux souverains d'Europe occidentale d'unir leurs forces pour porter à la Hongrie un secours rapide et efficace. Ce n'est qu'en 1396 qu'une armée française formée de combattants d'élite, dont l'effectif n'était pas très important mais l'équipement remarquable, prit part à la croisade contre les Turcs. Opérant leur jonction sous Buda avec des détachements hongrois, allemands et d'autres alliés, les chevaliers français tentèrent de libérer les Balkans des infidèles. Dans les premiers temps, la chance leur sourit et il sembla que l'heure n'était pas loin où les Turcs seraient entièrement chassés d'Europe. C'était d'autant plus vraisemblable que la plus grande partie des pays balkaniques n'étaient tombés sous le joug osmanli que très récemment et que les populations locales n'avaient pas encore complètement perdu la volonté de résister. Et pourtant, le 25 septembre 1396, à la bataille décisive de Nicopolis, l'armée des croisés fut battue à plate couture par les troupes de Bajazet l'Eclair, ce qui détermina le destin des peuples des Balkans pour quelques siècles. Le désastre de Nicopolis refroidit considérablement l'ardeur des chevaliers d'Europe occidentale qui avaient voulu suivre leurs compagnons d'armes en Orient. Les grandioses projets de croisades des souverains européens tombèrent aussi dans l'oubli. La Hongrie et Constantinople furent livrées à elles-mêmes et leur triste sort aurait été décidé dès la décennie suivante sans une « aide » inattendue, venue de l'Asie centrale. Tamerlan se rua sur les possessions d'Asie mineure de Bajazet et écrasa son armée à la bataille d'Angora, retardant par là-même une nouvelle pression des Turcs sur l'Europe (1402).

Parmi les causes de la défaite écrasante subie par les chevaliers français à Nicopolis, on donne la première place à l'absence de commandement unifié, et donc au manque de coordination des actions et à l'absence de discipline dans les rangs des croisés. Cela dit, les défauts recensés ici étaient le trait commun des armées féodales de cette époque en raison de leur

nature même, et on ne devait pas attendre un autre comportement de ces nobles au tempérament excessif et orgueilleux, parfaitement incapables d'assimiler les leçons de Crécy et de Poitiers¹. Il est hors de doute que les principes de la noblesse, le code de l'honneur forçaient souvent les chevaliers à oublier sur les champs de bataille l'intérêt de la tactique, ce qui avait des conséquences tout à fait regrettables. Et en l'occurrence la bataille de Nicopolis n'est certainement pas une exception à cette règle. Pourtant, tout en reconnaissant des conditions objectives à la catastrophe de Nicopolis, il n'est pas inutile de s'interroger sur quelques raisons concrètes. Pourquoi la veille de la bataille, l'armée française, officiellement commandée par le comte Jean de Nevers, fils du duc de Bourgogne Philippe le Hardi, se trouva-t-elle pratiquement sans commandement unifié et comment expliquer le différend qui éclata entre les chefs les plus en vue ?

En anticipant, disons que, selon nous, ces différends prenaient leur source dans l'opposition de deux factions de la cour de France : l'une d'elles, appelons-la, si l'on veut, la « vieille garde », parce qu'elle comprenait les dignitaires et les officiers qui avaient fait leur carrière sous le règne de Charles V le Sage. Après le premier accès de démence qui frappa le jeune Charles VI en 1392, beaucoup d'entre eux durent quitter les affaires et, passant au service du frère du roi, Louis d'Orléans, l'aider dans sa lutte pour le pouvoir contre la maison de Bourgogne et de Bavière. Dans le camp des croisés, les représentants les plus éminents de cette « vieille garde » étaient l'illustre Enguerrand VII de Coucy et son vieil ami, l'amiral de France Jean de Vienne. Pendant toute la campagne, ils rencontrèrent l'opposition ouverte d'une élite de jeunes nobles comme le connétable de France Philippe d'Artois, le comte de la Marche et d'autres encore. Ces représentants de la plus haute noblesse française, parmi lesquels il y avait même des princes du sang, ne purent accéder aux hautes sphères du pouvoir qu'après le coup de force accompli par les oncles de Charles VI, les ducs de Bourgogne et de Berry en 1392. Leurs intérêts étaient étroitement mêlés à ceux de la maison de Bourgogne, et ils détestaient ouvertement la « vieille garde » qui comprenait beaucoup de parvenus roturiers et qui depuis si longtemps les gênait dans leur marche vers le pouvoir. Ce groupe de jeunes aristocrates peut être rattaché au « parti des oncles » ou au « parti bourguignon ».

Maintenant que les principaux acteurs de la tragédie de Nicopolis sont présentés, nous nous permettrons de suivre en détail la chaîne des événements qui y ont conduit. Nos principales sources seront la *Chronique du Religieux de Saint-Denis* et les *Chroniques* de Jean Froissart, car dans beaucoup de cas les événements qui nous intéressent y reçoivent un meilleur éclairage.

Comme on le sait, le roi de France Charles V le Sage, dont toute l'action fut consacrée à réparer les fautes de son père, sut trouver le personnel qualifié pour les postes importants de l'administration et de l'armée. Partant de conceptions pratiques, il permettait

¹ Parmi les études générales où s'exprime ce point de vue, on peut citer : Hans Delbruck, *Histoire de l'art militaire dans le cadre de l'histoire politique*. Saint-Petersbourg, 1996, t. 3, p.304 (en russe) ; E.A. Razine, *Histoire de l'art militaire*, Saint-Petersbourg, 1994, t. 2, p. 229 (en russe) ; Ferdinand Lot, *L'Art militaire et les armées au Moyen Âge en Europe et au Proche-Orient*, Paris, 1946, vol. 2, p. 221

souvent aux membres de la petite noblesse l'accès à la carrière militaire et administrative, et cela, même à des hommes tout à fait inconnus. Grâce à ce système, les positions dominantes dans ses armées furent vite occupées par des commandants sinon talentueux, au moins expérimentés et pleins d'initiative, qui avaient compris que ce n'était pas dans des escarmouches isolées qu'il fallait gagner, mais tout au long de la guerre. Parmi ces chefs de guerre on peut citer le célèbre connétable Bertrand du Guesclin, son compagnon d'armes Le Bègue de Villaines, le noble breton Olivier de Clisson, l'amiral de France Jean de Vienne, Enguerrand de Coucy et quelques autres. Bien sûr, ceux qui sont ici énumérés ne s'élevèrent pas tous des plus bas degrés de la hiérarchie de la noblesse jusqu'au faite du pouvoir et des honneurs, comme ce fut le cas de du Guesclin et de Villaines. Le plus bel exemple en est l'histoire d'Enguerrand VII (1340-1397), baron de Coucy, comte de Marle et seigneur de la Fère.

La baronnie de Coucy avait une grande importance stratégique, barrant à la frontière nord-ouest la route vers le cœur de la France. Aussi, quand en 1350 le jeune de Coucy fut envoyé comme otage en Angleterre en échange de Jean II, Édouard III fit tout pour l'attirer dans son camp : il lui donna en mariage sa fille Isabelle qui lui apportait en dot la baronnie de Bedford et d'autres terres anglaises. Mais en 1369 la guerre entre l'Angleterre et la France se ralluma et le sire de Coucy, déjà revenu à cette époque dans sa patrie, se trouva dans une situation délicate. En prenant le parti de son suzerain français, il se privait de la dot de son épouse. Aussi après quelques hésitations, le Sire de Coucy prit le chemin de l'Italie où il se mit au service du pape qui luttait alors contre Milan, Florence et Pise. Il ne sortit de sa neutralité qu'en 1375, lorsque Charles V lui demanda de chasser de France les bandes de brigands qui y sévissaient et de les repousser en Autriche. Or Catherine, la mère de Coucy, était la fille aînée du duc Léopold d'Autriche. Le Sire de Coucy pouvait utiliser des brigands pour exiger quelques terres autrichiennes, qui avaient constitué la dot de sa mère. Bien que pour différentes raisons Enguerrand ne fût pas allé jusqu'en Autriche, de ce moment il devint un serviteur actif et fidèle du roi de France. En conséquence, en 1377 ses possessions anglaises furent confisquées².

Il serait vain de décrire ici toutes les entreprises diplomatiques et militaires auxquelles participa le Sire de Coucy au service de Charles V. Au bout de quelques années déjà, son autorité l'emportait sur celle de du Guesclin lui-même. Son nom, devenu synonyme de hardiesse et de réussite, était en grande recommandation autant dans l'élite de la noblesse de la cour que chez les simples chevaliers. Si l'on en juge par le portrait qu'en fit Froissart, le sire de Coucy était un homme très sociable et enthousiaste. Son affabilité, sa sagacité et la promptitude de ses réparties lui avaient gagné la réputation d'un diplomate habile et d'un parlementaire capable de s'entendre avec n'importe quel parti³. Et effectivement, malgré toutes les révolutions et les mutations qui ne cessèrent de se produire dans le gouvernement français, le sire de Coucy se maintint toujours à flot et garda, au moins extérieurement, de bons rapports avec tous les

² Jean Froissart, *Les Chroniques*, éd. J. Buchon, Paris, 1837, t. 1, pp. 605, 703-706.

³ *ibid.*, t. 2., p. 176 ; t. 3, p. 139.

gouvernements successifs. Et cependant il ne transigea sur aucun de ses principes politiques, dont le principal était la loyauté envers le trône et les plus hauts intérêts de l'État.

C'est vraisemblablement à ce moment, dans les années 70, que le sire de Coucy se prit de sympathie pour les plus proches conseillers de Charles V, Bureau de la Rivière, Jean Le Mercier, Jean de Montagu et quelques autres. Ces serviteurs de l'État, en grande partie issus de la petite noblesse et de la bourgeoisie, formaient autour du roi une équipe extraordinairement efficace et cohérente. Avec leur aide, Charles V réalisa de grandes réformes dans la comptabilité et la répartition des finances de l'État, la direction administrative et fiscale et aussi l'organisation militaire⁴. Ces mesures permirent justement dès 1369 de programmer la reconquête des territoires cédés aux Anglais à la paix de Brétigny (1360). L'idéal de ces dignitaires était le service de l'État sous un monarque fort, dont ils essayaient de simplifier et d'étendre le pouvoir par tous les moyens possibles. Y compris aux dépens de la puissance et des privilèges des ambitieux frères du roi, les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne qui ne cessaient de grappiller dans les deniers publics. Les événements postérieurs montreront que les fréquents contacts avec l'administration de Charles V influenceront les vues de Coucy. Quand s'élèvera la question du choix entre « le parti des oncles » et les partisans d'un pouvoir central fort, sans hésiter il se rangera du côté des seconds. On peut dire la même chose de son proche ami et compagnon d'armes, l'amiral de France Jean de Vienne.

1380 fut une année importante dans le destin d'Enguerrand de Coucy et de toute la monarchie française. D'abord, au siège d'une place forte en Auvergne, mourut Bertrand du Guesclin. Se posa alors la question de la succession du connétable. Charles V, soutenu unanimement, insista pour que cette fonction fut occupée par le sire de Coucy. Mais ce dernier favorisait son compagnon d'armes, le Breton Olivier de Clisson⁵. Quoiqu'il en soit, le roi ne retira pas sa faveur à de Coucy et le nomma gouverneur militaire de Picardie en lui faisant don d'une terre entre Troyes et Valenciennes⁶. La même année Charles V mourut. Sa mort ne pouvait pas ne pas conduire à de sérieux changements dans la composition du gouvernement français. Dès cet instant les oncles-tuteurs du jeune Charles VI, les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne, s'imposèrent. D'ailleurs Philippe le Hardi eut bientôt les mains libres pour gouverner : Louis d'Anjou partit guerroyer contre le royaume de Naples, où il trouva la mort (1384), et Jean de Berry négocia un gouvernement en Languedoc et entreprit de pressurer durement cette région, sans s'intéresser grandement à l'administration quotidienne de l'État⁷.

Les oncles du roi n'aimaient pas beaucoup les ministres du défunt roi, qui les avaient empêchés de gérer à leur guise les finances de l'État. Aussi leur éloignement des affaires

⁴ Pour plus de détails sur les ministres de Charles V, voir : R. Delachenal, *Histoire de Charles V*, Paris, 1909, t. 2-4 ; Édouard Perroy, *La Guerre de Cent Ans*, Paris, 1945, p. 122 ; Henry Moranvillé, *Étude sur la vie de Jean Le Mercier*, Paris 1888.

⁵ Froissart, *op. cit.*, p. 83.

⁶ *ibidem*.

⁷ Moranvillé, *op. cit.*, p. 83.

allait de soi. Peu à peu cependant, il apparut qu'on ne pouvait entièrement se passer des services des anciens dignitaires. Eux seuls pouvaient mettre de l'ordre dans des finances soudain désorganisées et assurer la rentrée ininterrompue des impôts dans les caisses de l'État. Si bien que certains d'entre eux, comme Le Mercier et La Rivière durent avec le temps revenir à la direction des affaires. Les bonnes dispositions du jeune roi à l'égard des ministres de son père jouèrent dans cette affaire un assez grand rôle. Malgré tout, ils n'avaient plus de voix déterminante au conseil du roi. Tout ce qu'on exigeait d'eux, c'était d'être des administrateurs soumis.

Le sire de Coucy et ses plus proches compagnons, de Vienne et de Clisson, n'étaient pas personnellement concernés par les changements du pouvoir. Leur autorité dans les milieux de la noblesse était trop grande pour qu'on pût les faire tomber en disgrâce et les éloigner du commandement. Cela n'était d'ailleurs pas indispensable. Pendant toute la période du « gouvernement des oncles » (1380-1388), ils continuèrent à défendre sur les champs de bataille les intérêts de la couronne de France. Néanmoins dans les rapports entre la « vieille garde » et les oncles du roi, le ciel était loin d'être sans nuages. Dans l'ensemble, elle trouvait de moins en moins son intérêt dans la politique cupide et rapace des ducs de Bourgogne et de Berry, qui ne visaient qu'à accroître la puissance de leurs maisons aux dépens des ressources militaires et financières du pays. Vers la fin du « gouvernement des oncles », l'opposition qui divisait les hautes sphères du pouvoir devint tout à fait évidente. En voici un exemple.

En 1386, après le refus du haut commandement français d'envahir l'Angleterre à partir des rivages de la Flandre, il fut décidé de réaliser autrement cette opération. Un détachement français placé sous le commandement de Coucy et de l'amiral de Vienne devait débarquer en Angleterre, en partant du port normand d'Harfleur, tandis qu'un autre sous la conduite du connétable Olivier de Clisson partirait du port breton de Tréguier. Mais la veille de l'expédition, Olivier de Clisson fut perfidement arrêté par le duc de Bretagne Jean IV qui désirait gagner la faveur des Anglais et haïssait le connétable parce qu'il soutenait la maison de Blois dont il était l'ennemi. Ce n'est qu'en payant au duc une énorme rançon et en lui cédant toute une série de ses châteaux qu'Olivier de Clisson recouvra la liberté. Mais l'expédition en Angleterre avorta⁸.

Quand le malheureux connétable parut à la cour de France, Charles VI l'écouta avec beaucoup de sympathie et lui donna congé pour réparer ses forces. La réaction des ducs tuteurs fut tout autre. Ils accablèrent le connétable de reproches méprisants, donnant clairement à entendre que dans cette affaire il était seul coupable⁹. La position de Philippe le Hardi était tout à fait explicable. Le duc Jean IV de Bretagne était issu de la maison de Montfort et était l'oncle de Marguerite de Flandres, épouse de Philippe. Aussi la haine de Jean IV pour Olivier de Clisson

⁸ *Le Religieux de Saint-Denis*, éd. Bellaguet, L. F., Paris, 1939-1952, t. 1, p. 481 ; Froissart, *op. cit.*, t. 2, p. 586 ; J. Palmer, *England, France and Christendom in 1377-1395*, London, 1972, p. 99-102.

⁹ Froissart, *op. cit.*, T. 2, p. 589.

était considérée par le couple bourguignon comme une affaire de famille. Soutenir ouvertement les tendances pro-anglaises du duc de Bretagne, Philippe le Hardi ne le pouvait pas, car cela aurait frôlé la trahison d'État, mais faire insensiblement obstacle à la réalisation de plans d'agression contre Jean IV était tout à fait à sa mesure. En outre, voyant en Jean de Bretagne leur égal les ducs de Bourgogne et de Berry montraient beaucoup de compréhension pour ses tendances séparatistes. Sa défaite et sa pleine soumission au trône de France auraient nui aux positions mêmes des oncles du roi, qui recherchaient l'indépendance maximale à l'intérieur de leur domaine. Aussi dans ce cas comme dans d'autres les ducs ne pouvaient que s'opposer à l'organisation d'une opération de représailles en Bretagne.

Ayant appris avec quelle dureté on avait traité Olivier de Clisson, le sire de Coucy, l'amiral Jean de Vienne et quelques autres conseillers royaux et membres des parlements se hâtèrent de le reconforter et de l'apaiser. Leur avis se séparait radicalement de celui des ducs tuteurs :

« *Connétable, ne faites nulle doute : car vous aurez votre raison grandement du duc de Bretagne, car il a fait contre la couronne de France un très grand déplaisir, et en pourroit être honni et bouté hors de sa terre. Allez vous ébattre à Mont-le-Héry, vous serez sus le vôtre, et nous laissez convenir ; car les pairs de France en ordonneront, ni la chose ne peut demeurer ainsi*¹⁰. »

Il est intéressant de savoir que pendant qu'Olivier de Clisson était en congé temporaire, on commençait à la cour à écouter la voix de ceux qui voulaient attribuer la dignité de connétable à Guy de la Tremoille. Il est clair qu'une telle idée ne pouvait avoir été lancée que par le duc de Bourgogne. En fait la position de Guy de la Tremoille à la cour de France était ambiguë. Chambellan de Philippe le Hardi, il siégeait dans les conseils de Charles V en grande partie grâce à la protection de son maître. Ayant fait siens les principes politiques du défunt roi et très proche de quelques-uns de ses ministres et généraux, et en particulier de Coucy, de Clisson et de Vienne, il restait pourtant l'homme de Philippe le Hardi¹¹. Aussi dans le cas présent il était très important de savoir de quel côté il se rangerait. La conscience l'emporta sur le devoir de vassal. La Tremoille refusa d'évincer un compagnon. « *Il ne l'eût jamais prise, remarque Froissart, tant étoit-il bien avisé dessus messire Olivier de Clisson. Ce n'eût point été honneur à lui, ce lui sembloit, d'en prendre l'office*¹². »

L'expédition de Bretagne fut empêchée par une nouvelle circonstance. Le jeune duc Guillaume de Gueldre, ayant conclu une alliance avec les Anglais, envoya à Charles VI un défi tout à fait outrageant dans la forme et dans le ton. Malgré tous les arguments et les efforts d'Enguerrand de Coucy et de l'amiral de Vienne, l'avis du duc de Bourgogne qui exigeait de diriger une armée contre la Gueldre et non contre la Bretagne, prévalut au conseil du roi. L'intérêt du duc dans cette affaire n'était pas évident. Le souverain de Gueldre se trouvait en état de guerre avec la duchesse de Brabant, une princesse sans enfants dont Philippe le Hardi avait

¹⁰ *Ibid.*, p. 590.

¹¹ Père Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*, Paris, 1753, t. 8, p. 205.

¹² Froissart, *op. cit.*, t. 2, p. 590.

l'intention de devenir avant peu l'héritier¹³. La victoire remportée en Gueldre fut surtout profitable à la maison de Bourgogne. Et ainsi, cette fois-là, la « vieille garde » recula devant le « parti des oncles ». Pourtant cette tentative, même infructueuse, de s'opposer à la volonté des ducs-tuteurs permit de rapprocher encore et d'unir les plus notables des généraux et fonctionnaires de la cour, ces héritiers politiques de Charles le Sage. Visiblement, on était à la veille d'une bataille décisive pour la conquête du pouvoir, d'autant plus que le roi qui était déjà adulte et s'était marié, commençait à se rallier de plus en plus aux opinions de Bureau de la Rivière et de Jean Le Mercier, échappant par là-même à la surveillance des oncles¹⁴.

En octobre 1388, à peine revenu de son expédition de Gueldre, victorieuse mais en réalité inutile, Charles VI prit le chemin de Reims. Là, à la demande de ses conseillers, formulée solennellement par l'évêque de Laon, il proclama qu'il prenait désormais entre ses mains les rênes du pouvoir. Il ne restait aux oncles qu'à s'incliner. Il est remarquable que quelques jours plus tard l'évêque mourut subitement et que presque personne n'eut le soupçon que les ducs pleins de ressentiment l'avaient fait empoisonner¹⁵. En tout cas leur temps était passé. Commença la période courte mais marquante du triomphe des « marmousets » : c'est de ce sobriquet injurieux que les ducs chassés du pouvoir désignèrent leurs ennemis, ces parvenus de basse naissance.

Bientôt les gens de Philippe le Hardi et de Jean de Berry furent écartés de tous les postes importants de gouvernement. Selon l'expression de Juvenal des Ursins, le jeune roi y nomma en général « *les hommes de la nourriture du Roy Charles V son père* »¹⁶. Dès lors ses conseillers constants furent La Rivière, Le Mercier, Le Bègue de Villaines, Jean de Montaigu et Olivier de Clisson. Selon le témoignage du chroniqueur de Saint-Denis, entre ces hommes régnait véritablement une entente fraternelle :

« *Lorsque ceux-ci se virent revêtus d'une si grande autorité, ils firent entre eux un pacte d'alliance et d'amitié et s'engagèrent par serment, à se soutenir mutuellement de tout leur pouvoir et à n'avoir, tant dans la prospérité que dans l'adversité, qu'un même esprit, une même volonté, un même but ; quiconque offenserait l'un d'entre eux devait encourir le ressentiment des autres, et toute décision qui serait prise par l'un devait être respectée par les autres*¹⁷. »

On ne sait pas exactement si de Coucy, de Vienne et La Tremoille prirent de tels engagements mais leur présence dans le cercle étroit du conseil royal donne à penser que les « marmousets » voyaient en eux leurs amis et sympathisants. Va dans ce sens le fait que bientôt le sire de Coucy et Jean de Vienne reçurent des fonctions tout à fait importantes en

¹³ Eugène Jarry, *La Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans (1372-1407)*, Paris, 1894, p. 45.

¹⁴ Moranvillé, *op. cit.*, p. 113 ; Perroy, *op. cit.*, p. 163.

¹⁵ Le Religieux..., *op. cit.*, t. 1, p. 563.

¹⁶ Moranvillé, *op. cit.*, p. 125.

¹⁷ Le Religieux..., *op. cit.*, t. 1, p. 569.

Languedoc et en Guyenne française¹⁸. Au moins n'y a-t-il aucun doute pour Enguerrand de Coucy: il était l'ami des « marmousets » :

« ... Pourquoi, le sire de Coucy, qui trop bien étoit du conseil de France, aussi il le valoit et desservoit, et le pouvoit ès besognes du royaume valoir et desservir tout les jours, car il étoit sage et pourvu ; si fit tant et procura, avecques ses bons amis, Bureau de la Rivière, Jean Le Mercier et Olivier de Clisson¹⁹... »

Bientôt toute une série de coups très sensibles fut portée aux positions politiques des ducs de Bourgogne et de Berry. À la fin de 1389, suivant les recommandations des « marmousets », Charles VI effectua une expédition d'inspection et de reconnaissance en Languedoc, dont Jean de Berry était gouverneur. Résultat : le principal lieutenant du duc, Bethisac, fut convaincu de terribles exactions et finit ses jours sur le bûcher, tandis que Jean de Berry perdait lui-même son poste de gouverneur²⁰. Le chroniqueur de Saint-Denis et Froissart décrivent tous deux la fureur du duc qui promit de se venger de La Rivière, Le Mercier et de Clisson, estimant à juste titre qu'il étaient responsables de ce qui était arrivé²¹.

L'attaque suivante fut menée du côté de Philippe le Hardi. À l'été 1390, la cour de France reçut la nouvelle que le comte Guillaume d'Ostrevant s'étant rendu en Angleterre pour un tournoi à Windsor, s'était rapproché des Anglais au point de recevoir l'ordre de la Jarretière et de prêter serment de fidélité à Richard II. Charles VI et ses conseillers estimèrent que c'était un acte de trahison déclarée. Enguerrand de Coucy et Olivier de Clisson insistaient pour qu'on organisât une expédition contre le vassal traître. Il faut se souvenir ici que Guillaume d'Ostrevant, fils d'Albert I de Bavière, comte de Hainaut, Zélande et Hollande, était le mari de Marguerite, fille de Philippe le Hardi et que sa sœur, Marguerite également, avait épousé le comte de Nevers, le futur Jean-sans-Peur. De cette façon, une guerre contre le comte d'Ostrevant aurait frappé à la fois la maison de Bavière et la maison de Bourgogne. Aussi Philippe le Hardi tenta-t-il de toutes ses forces d'étouffer le scandale qui allait éclater. Finalement, malgré les protestations du duc de Bourgogne, le point de vue de Le Mercier et La Rivière, qui exigeaient que Guillaume d'Ostrevant vînt en personne à Paris pour s'expliquer, prévalut. Cette exigence fut satisfaite et le conflit fut étouffé²². Cependant Philippe pouvait difficilement oublier que peu de temps auparavant le sire de Coucy et Olivier de Clisson avaient menacé son gendre d'une guerre.

Le même été, la chevalerie française prit part à une croisade que l'on peut considérer comme le prélude à l'expédition de Nicopolis. À la demande de la république de Gênes, le gouvernement français accepta d'envoyer une armée contre les pirates de Tunis qui s'étaient

¹⁸ Michael Nordberg, *Les ducs et la royauté. Étude sur la rivalité des ducs d'Orléans et de Bourgogne, 1392-1407*, Upsal, p. 50 ; Froissart, *op. cit.*, t. 3., p. 12.

¹⁹ *Ibid.*, p. 14.

²⁰ Le Religieux..., *op. cit.*, t. 1, p. 631, Froissart, *op. cit.*, t. 3, p. 27.

²¹ Le Religieux..., *op. cit.*, t. 1, p. 649, Froissart, *op. cit.*, t. 3, p. 48.

²² *Ibid.*, p. 98.

implantés en Méditerranée occidentale. Le commandement officiel des détachements français fut confié à l'oncle maternel du roi, Louis II de Bourbon (1337-1410). Champion passionné des idéaux de la chevalerie, fondateur de l'ordre de l'Escu d'or, le duc de Bourbon ne prétendait pas à une position dominante au gouvernement et assumait souvent le rôle d'arbitre entre les partis ennemis. Grâce à sa modération et à sa sagesse, il continuait à siéger au conseil du roi même après la victoire des « marmousets ». On nomma comme principaux adjoints du duc le sire de Coucy, l'amiral de Vienne et Guy de la Tremoille. C'est Gênes qui assura le transport. Il n'est pas utile d'insister sur les détails de l'expédition de Tunis. Nous rappellerons seulement que, malgré la vaillance montrée par les chevaliers, on ne réussit pas à prendre la forteresse d'Al-Mahdiya, rempart des pirates tunisiens, et que le duc de Bourbon dut se contenter de conclure un accord avec les musulmans, accord qui dans le principe ne les engageait à rien²³. On notera que Froissart fait porter la responsabilité de l'échec des croisés sur Louis de Bourbon et sa comparaison avec le sire de Coucy est tout à l'avantage de ce dernier.

« Le sire de Coucy par especial avoit tout le retour des gentils hommes ; et bien savoit être et doucement entre eux et avecques eux, trop mieux sans comparaison que le duc de Bourbon ne faisoit, car ce duc étoit haut de cœur, et de manière orgueilleuse et présomptueuse, et point ne parloit si doucement ni si humblement aux chevaliers et écuyers étranges que le sire de Coucy faisoit. Et séoit le dit duc de Bourbon par usage le plus de jours au dehors de son pavillon, jambes croisées, et convenoit parler à lui par procureur et lui faire grande révérence, et ne considéroit pas si bien l'état ni affaire des petits compagnons que le sire de Coucy faisoit ; pourquoi il étoit le mieux en leur grâce, et le duc de Bourbon le moins. Il me fut dit des chevaliers et écuyers étranges que, si le sire de Coucy eût seulement empris le voyage souverainement et été capitaine de tous les autres, leur imagination et parole étoit telle que on eût fait autre chose qu'on ne fit, et demeurèrent, par celle deffaute et par l'orgueil du duc de Bourbon, plusieurs belles emprises à non être faites, et la ville d'Afrique (Al-Madhiya), ce fut le propos de plusieurs, à non être prise²⁴ ; »

Bien sûr, en lisant ces lignes, il faut se souvenir que le sire de Coucy était l'un des nombreux protecteurs de Froissart, et que les éloges du chroniqueur à son endroit sont parfaitement naturels. En ce qui concerne le jugement sur le duc de Bourbon il est en partie excessif. Par comparaison avec d'autres contemporains, Louis n'était pas du tout arrogant²⁵ ; Cependant son caractère flegmatique et son manque d'initiative étaient sans aucun doute mal acceptés au cours d'une campagne militaire.

C'est vraisemblablement là sous les murs d'Al-Madhiya, qu'entre le sire de Coucy et Philippe d'Artois, comte d'Eu, naquirent des rapports d'hostilité qui joueront un rôle fatal lors de la bataille de Nicopolis. Le jeune Philippe d'Artois, prince du sang, arborant fièrement sur son blason les lys de France, était le représentant d'une nouvelle génération de nobles. De la triste époque de Crécy et de Poitiers il ne connaissait que les récits des plus âgés. De l'énergie

²³ Pour plus de détails, voir Aziz Suryal Atiya, *The Crusade in the later Middle Ages*, London, 1964, p. 442.

²⁴ Froissart, *op. cit.*, t. 3., p. 89.

²⁵ Voir Christine de Pisan, *Le Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*, éd. Michaud et Poujoulat, t. 2, p. 22 ; Jehan Cabaret d'Orville, *la Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, éd. A.M. Chazaud, Paris, 1876.

et de la confiance en son étoile, il en avait à revendre. Tous les conseils et mises en garde des grands chefs de guerre étaient considérés par lui comme des tentatives de lui barrer l'accès aux sommets de la gloire et de l'honneur.

Lors d'une des journées les plus chaudes du siège, les musulmans proposèrent aux croisés d'organiser un combat entre dix guerriers pris dans chaque camp. La jeunesse accueillit cette proposition avec enthousiasme, mais le sire de Coucy et ses compagnons s'y opposèrent catégoriquement. Selon lui, les musulmans pouvaient dresser une embuscade, et il ne fallait pas risquer la vie des chevaliers si cela ne correspondait pas au but de l'expédition, la prise d'Al-Madhiya. Néanmoins, au conseil de guerre, ce fut la nouvelle génération avec, à sa tête, Philippe d'Artois qui l'emporta en expliquant que « *puisque les armes étoient entreprises et encomencées à faire, de leur côté trop grand blâme seroit de les briser...*²⁶. » L'issue de cette entreprise fut lamentable. Les chevaliers français quittèrent leur cantonnement et parvenus aux murs de la forteresse, attendirent en vain pendant quelques heures sous le soleil brûlant d'Afrique. Beaucoup périrent d'insolation.

« *Or considérez le dommage et la grand'perte ! -s'écrit Froissart - Et si le sire de Coucy en eût été cru, tout ce ne fût point venu, mais se fussent les François tenus bellement et coïement chacun en son logis, ainsi que on avoit fait au devant. De celle avenue et de la mort de cils chevaliers et écuyers furent tous ceux de l'ost courroucés et ébahis ; ce fut raison. Chacun plaignit ses amis*²⁷. »

Dix ans plus tard, à Nicopolis, un nouveau conflit entre le sire de Coucy et Philippe d'Artois eut des conséquences encore plus graves, mais à cette époque-là sur la scène politique française devaient se produire des changements très importants, liés en grande partie à la personnalité du jeune frère du roi, Louis de Touraine (1371-1407).

Le jeune Louis de par sa situation était le rival naturel des oncles du roi, surtout, bien sûr, du duc de Bourgogne. Aussi était-il logique de sa part de porter secours aux « marmousets » pour renforcer leurs positions politiques. Et en effet, dès 1389, on observe un rapprochement rapide du frère du roi et des dignitaires de la cour. Louis essayait également de s'associer les administrateurs et les militaires. Ils participèrent de plus en plus fréquemment à ses conseils, lui rendirent d'importants services, reçurent de lui cadeaux et prébendes. Le sire de Coucy fut de ce nombre. Et bien vite Louis de Touraine put se convaincre de la valeur de ses recommandations²⁸. C'est le sire de Coucy qui lui donna l'idée en 1391 d'acheter au comte Guy de Châtillon malade et sans enfants, son comté de Blois et ses possessions du Hainaut. Il prit une part active aux pourparlers sur cette transaction²⁹. Il faut remarquer que l'achat par Louis de Touraine de terres dans le comté de Hainaut, dont le suzerain était Albert de Bavière, était un défi flagrant à la maison de Bourgogne-Bavière. Philippe le Hardi considérant que la frontière nord-ouest de la France faisait partie de la sphère de ses intérêts, le prit pour tel. Ce fut le début

²⁶ Froissart, *op. cit.*, p. 186.

²⁷ *Ibid.*, p. 93.

²⁸ Moranvillé, *op. cit.*, p. 186.

²⁹ Froissart, *op. cit.*, t. 3, p. 139.

d'un débat opiniâtre. Finalement Louis de Touraine dut renoncer à ses acquisitions territoriales du Hainaut, mais Philippe le Hardi garda rancune au sire de Coucy qui lui avait joué ce méchant tour³⁰.

L'année 1392 tourna pour les « marmousets » à la tragédie. Le 13 juin le noble Pierre de Craon, envoyé en secret par le duc Jean de Bretagne, commit un audacieux attentat contre la vie d'Olivier de Clisson. Charles VI, son frère, qui était devenu à cette époque le duc d'Orléans, et toute la « vieille garde » se prononcèrent unanimement pour une expédition en Bretagne. Les ducs de Bourgogne et de Berry, bien entendu, s'y opposèrent et ne se joignirent à l'expédition qu'après de longs atermoiements. Cependant, comme l'armée royale approchait des frontières de Bretagne et traversait la forêt du Mans, Charles VI fut frappé du premier accès de démence. On ajourna l'expédition, l'armée se dispersa³¹.

Les oncles du roi ne manquèrent pas de profiter de cette occasion favorable pour reprendre en mains le pouvoir. Bientôt les plus notables des « marmousets », La Rivière, Le Mercier et Le Bègue de Villaines, furent mis à l'ombre, accusés de divers crimes d'Etat³². Ce sort menaça aussi Jean de Montagu et Olivier de Clisson mais ils eurent le temps de se mettre à l'abri, l'un en Avignon, l'autre dans ses terres de Bretagne. Les circonstances de la fuite d'Olivier de Clisson sont tout à fait curieuses. Sentant, dès avant que les ducs ne donnassent l'ordre de l'arrêter, qu'il se préparait quelque mauvais coup, il quitta Paris et se transporta dans son château de Montlhéry, qui était tout proche. Quelques jours plus tard, les oncles du roi mandèrent au sire de Coucy, à Guillaume de la Tremoille, à Jean de Châteaumorant et à Barrois de Barre l'ordre suivant : « *Allez-vous-en à Montlery ; environnez la ville et le châtel, et ne partez-vous point de là sans nous ramener Clisson mort ou vif*³³. » Sachant qu'Olivier de Clisson était l'ami de Coucy et au moins une connaissance des autres, cette disposition pouvait se comprendre comme une mise à l'épreuve : comment allaient-ils se comporter dans une telle situation, quel était leur degré de loyauté à l'égard du nouveau pouvoir ? « *Les chevaliers obéirent, et faire leur convint, - explique Froissart - car les deux ducs, pour l'heure avoient l'administration du royaume de France.* » Trois cents lances furent distribuées pour l'arrestation du connétable, mais

« *Olivier de Clisson eut si bons amis en la chevauchée, que cette venue lui fut signifiée si bien à temps et à point, que il ne y prit nul dommage ; et se départit lui et ses gens, et se mit au chemin, et chevaucha tant, par voies couvertes, par bois et par bruyères, hors des cités et en sus des villes fermées, que il vint sauvement et sûrement en Bretagne.* »

³⁰ Pour plus de détails sur l'achat par Louis d'Orléans des terres du Hainaut, voir : A.M.F. Darmsteter, *Froissart*, Paris, 1894, pp. 121-132 ; E. Jarry, *op. cit.*, pp. 63-88 ; Émile Collas, *Valentine de Milan, duchesse d'Orléans*, Paris, 1911, pp. 109-111.

³¹ *Le Religieux...*, *op. cit.*, t. 2, p. 24, Froissart, *op. cit.*, t. 3, p. 162.

³² *Ibid.*, pp. 168-169.

³³ *Ibid.*, p. 158.

On ne peut certes être sûr de rien dans cette affaire mais il serait pourtant assez tentant de penser qu'Olivier de Clisson fut prévenu justement par le sire de Coucy. D'ailleurs il n'est pas exclu que l'intervention secrète du duc d'Orléans y fût pour quelque chose :

« *Quand le duc de Berry et le duc de Bourgogne virent, et leur consaux, que messire Olivier de Clisson leur étoit échappé, si furent moult courroucés ; et le duc d'Orléans et le duc de Bourbon rejouis*³⁴. »

Ainsi, si le sire de Coucy ne donna pas aux oncles du roi les preuves d'une insubordination déclarée, il ne se disposait pas non plus à les servir à l'avenir. Les ducs de Bourgogne et de Berry tentèrent de se l'attacher, en lui proposant la place de connétable, vacante, selon eux, après la fuite de Clisson. Enguerrand de Coucy, comme il fallait s'y attendre, refusa³⁵. Les regards des ducs se tournèrent alors d'un autre côté. Effectivement Charles VI insistait auprès de Jean de Berry pour qu'il ne donnât sa fille, Marie Dunois, qu'à un prince du sang, et plus précisément à Philippe d'Artois, comte d'Eu. Mais ce gendre n'agréait pas au duc de Berry. Le comté d'Eu, seule possession de Philippe d'Artois, était d'un trop maigre revenu pour qu'on pût dignement entretenir l'illustre fiancée qu'était Marie Dunois. La situation paraissait sans issue, quand Philippe le Hardi suggéra à son frère une manœuvre très habile : que le roi octroie à Philippe d'Artois le titre de connétable qui lui assurait le revenu indispensable, et la question du mariage serait réglée. Bref, malgré l'opposition de Louis d'Orléans, Philippe d'Artois mit fin en 1393 à sa vie de célibataire, et les oncles du roi se ménagèrent ainsi un connétable « de poche³⁶ ». En ce qui concerne Olivier de Clisson il ne reconnut pas la légalité de son remplacement et continua, comme par le passé, à mener une guerre sans merci à Jean de Bretagne. Il est remarquable que Philippe le Hardi et Louis d'Orléans ne se soient pas contentés d'un soutien diplomatique aux partis en guerre et les aient aidés militairement en secret³⁷. De cette façon dès 1393, l'opposition des maisons de Bourgogne et d'Orléans avait atteint son point d'incandescence.

S'étant entouré de dignitaires écartés des affaires lors de la révolution de 1392, Louis d'Orléans utilisa au maximum leur expérience et leurs relations pour renforcer son influence en politique intérieure et extérieure³⁸. Ses plans les plus ambitieux visaient l'Italie où il rêvait d'une monarchie personnelle. Son confident et conseiller en cette affaire était le duc de Milan, Gian-Galeazzo Visconti, dont Louis avait épousé la fille, Valentine, en 1389. Les projets de Louis furent encouragés également par l'antipape d'Avignon Clément VII, qui espérait ainsi obtenir une aide militaire contre son rival de Rome. En 1394, après une série de tentatives infructueuses, la chance sourit à Louis : un des partis génois qui se disputaient le pouvoir lui

³⁴ *Ibidem*.

³⁵ *Ibid.*, p. 18.

³⁶ *Ibid.*, p. 182.

³⁷ *Ibid.*, p. 184 ; Le Religieux..., *op. cit.*, t. 2, p.33.

³⁸ Des « marmousets » illustres comme Jean de Montagu et Le Bègue de Villaines, serviront Louis d'Orléans jusqu'à sa mort.

proposa de prendre leur république sous sa suzeraineté³⁹. On ne devait pas laisser passer une telle chance. Bientôt, avec l'assentiment de Charles VI, une force d'intervention française pénétra en Italie du nord afin de faire de Louis d'Orléans, en accord avec les Milanais, le véritable souverain Gênes. Cette force était commandée par Enguerrand de Coucy lui-même, qui était à cette époque définitivement passé au service de Louis d'Orléans. Louis lui donna tous pouvoirs en le nommant gouverneur suprême des terres italiennes⁴⁰. Cette décision était tout à fait opportune, dans la mesure où le sire de Coucy avait en son temps longuement vécu en Italie et connaissait bien les particularités de la diplomatie et de la tactique locales.

Au début, la campagne d'Italie se déroula tout à fait heureusement, et le sire de Coucy à son tour confirma sa réputation d'habile chef de guerre. Le 17 novembre 1394, la ville de Savone, avant-poste occidental de la république, capitula et Gênes allait bientôt connaître le même sort. Mais au moment décisif intervint Philippe le Hardi qui ne voulait absolument pas que les échanges commerciaux très actifs qui existaient entre Gênes et ses possessions de Flandres, tombassent sous le contrôle de Louis d'Orléans. Soutenus par lui, les ambassadeurs génois obtinrent que Charles VI prît la république sous sa suzeraineté immédiate⁴¹. Louis vit se dissiper comme la fumée ses rêves de royauté en Italie. Son beau-père, Gian-Galeazzo, dut avaler la même pilule. La reine Isabeau de Bavière, agissant de concert avec Philippe le Hardi put obtenir la conclusion d'une alliance militaire entre la France et Florence, ennemie farouche du duc de Milan. Pour que la fille de Gian-Galeazzo, Valentine de Milan, ne pût de quelque façon gêner leurs plans, ils l'accusèrent de tentative de corruption sur la personne du roi et la forcèrent à quitter la capitale. Après avoir vainement tenté d'obtenir justice auprès du gouvernement français, Gian-Galeazzo, pris de colère, lui déclara la guerre⁴². Voilà dans quelle terrible atmosphère, pénétrée d'un esprit de haine entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne, se prépara la croisade contre les Turcs, qui fut lancée à la demande du roi Sigismond de Hongrie.

Il avait été prévu qu'à la croisade participeraient Philippe le Hardi, l'oncle du roi d'Angleterre, John Gont, et Louis d'Orléans. L'armée qu'ils commandaient devait porter aux Osmanlis un coup foudroyant dans les Balkans, puis le gros des troupes franco-anglaises sous la conduite de Richard II et de Charles VI se serait dirigé vers l'orient. Leur objectif aurait pu être Jérusalem même⁴³. Mais bientôt éclata en Guyenne anglaise une révolte contre John Gont qui y était gouverneur, et celui-ci dû renoncer à sa participation. Louis d'Orléans, mécontent de la politique pro-bourguignonne du gouvernement français, suivit son exemple⁴⁴. Philippe le Hardi ne pouvait se rendre dans la lointaine Hongrie en laissant Louis d'Orléans maître en

³⁹ Sur la politique italienne de Louis d'Orléans, voir : J. d'Avout, *La Querelle des Armagnacs et Bourguignons*, Paris, 1943, pp. 36-40.

⁴⁰ E. Jary, *op. cit.*, pp. 135-163.

⁴¹ J. d'Avout, *op. cit.*, p. 40 ; E. Perroy, *op. cit.*, p. 176.

⁴² Froissart, *op. cit.*, t. 3, p. 244 ; E. Collas, *op. cit.*, pp. 215-227.

⁴³ Froissart, *op. cit.*, t. 3, p. 227 ; J. Palmer, *op. cit.*, p. 205.

⁴⁴ J. Palmer, *op. cit.*, p. 204.

France. Pourtant renoncer complètement aux projets de croisade, si chers à son cœur, était au-dessus de ses forces. Son prestige était en jeu. Finalement il décida d'envoyer à sa place son fils aîné, le comte Jean de Nevers. Avec lui devaient se croiser la fleur de la chevalerie bourguignonne, et aussi le connétable de France, Philippe d'Artois, l'amiral Jean de Vienne, le maréchal de France Jean Boucicaut, le maréchal de Bourgogne Guillaume de la Tremoille, son frère Guy etc... Bien que parmi les personnages cités il y eût sans aucun doute des chefs de guerre expérimentés et habiles, aucun d'entre eux n'avait reçu le haut commandement et les pleins pouvoirs. De plus, Jean de Nevers n'avait encore jamais participé lui-même à une affaire sérieuse, et son commandement était purement formel. Ce qui était important, c'était ce sur quoi insistait Philippe le Hardi : en cas d'engagement contre les Turcs, « *monseigneur le comte et ses chevaliers devaient exiger une place à l'avant-garde.* » Exigence fatale⁴⁵.

Peu avant le début de l'expédition déjà Philippe le Hardi avait entrepris une manœuvre politique assez étrange. Il avait invité chez lui le sire de Coucy, qui venait de rentrer d'Italie et avec sa femme, Marguerite de Bourgogne, avait essayé de le persuader de devenir « le compagnon et conseiller » de Jean de Nevers⁴⁶. Le sire de Coucy mesura immédiatement les conséquences de son accord. La triste expérience de l'affrontement avec les jouvenceaux lors de l'expédition de Tunis était encore fraîche dans sa mémoire. Maintenant que Philippe d'Artois était, avec l'appui de Philippe le Hardi, connétable, la présence à ses côtés d'Enguerrand de Coucy était tout simplement impossible. Homme de Louis d'Orléans, « merle blanc » du conseil de Jean de Nevers, ses recommandations seraient toujours soupçonnées de perfidie. Aussi le sire de Coucy répondit-il à peu près qu'il serait heureux de se battre pour la foi mais qu'il ne voulait pas donner de conseils au comte. Qu'on confiât cette tâche à ses cousins naturels, Philippe d'Artois et le comte Jean de la Marche, « *car ils lui sont moult prochains de sang et d'armes.* » Dont répondit le duc de Bourgogne et dit : « *Sir de Coucy, vous avez trop plus vu que ces deux n'ont, et savez trop mieux où on peut aller aval le pays que nos cousins d'Eu et de la Marche. Si vous chargez de ce dont vous êtes requis et nous vous en prions*⁴⁷. » On ne pouvait parler plus simplement. Après de telles déclarations, Enguerrand de Coucy ne pouvait se dérober. Il ne pouvait refuser au duc sans déchoir.

« *Monseigneur, répondit-il, votre prière m'est commandement et je le ferai, puisqu'il vous plaît, aveques l'aide de messire Gui de la Tremouille, de messire Guillaume son frère et de l'amiral de France, messire Jean de Vienne*⁴⁸. » Ainsi, le sire de Coucy refusa absolument d'être un connétable « de poche » et appela en qualité de conseillers les représentants de la « vieille garde ».

Mais pourquoi Philippe le Hardi essayait-il d'attirer dans l'expédition un fidèle partisan de son ennemi, Louis d'Orléans ? Une des réponses semble évidente : la politique est

⁴⁵ Richard Vaughan, *Philip the Bold*, London, NY, 1979, p. 66.

⁴⁶ Froissart, *op. cit.*, t. 3, p. 228.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 229.

⁴⁸ *Ibidem.*

la politique, la haine la haine, mais il s'agissait de la sécurité de son fils aîné et héritier. Aussi il ne pouvait être mauvais que là-bas, dans la lointaine Hongrie, se trouvât à côté de lui un chef de guerre aussi illustre que le sire de Coucy. Mais il pouvait y avoir d'autres raisons. D'abord, Philippe ne voulait-il pas priver ainsi Louis d'Orléans d'un conseiller et d'un lieutenant fort utile ? Ensuite, en prenant part à la croisade des chevaliers bourguignons, le sire de Coucy ne devenait-il pas une sorte d'otage et une garantie devant tous les dangers possibles ? En fait, Philippe avait toutes les raisons de penser que Louis d'Orléans et son gendre Gian-Galeazzo seraient contents de voir la croisade échouer et seraient même prêts à contribuer à cet échec. Jean Froissart, par exemple, assure sans aucune hésitation que le duc de Milan entretenait des rapports très chaleureux avec le sultan turc Bajazet, et l'avait informé de l'expédition qui se préparait, de la composition des effectifs et des projets des croisés⁴⁹. Encore faut-il remarquer qu'en faisant sa demande, Philippe ne lui donnait en aucune façon la forme d'un ordre. Pratiquement, pendant l'expédition, les pouvoirs du sire de Coucy n'excédèrent jamais ceux des autres chefs.

Le 30 avril 1396, les détachements franco-bourguignons, comprenant environ 1 000 chevaliers, mais aussi 1 500 écuyers et valets d'armes, quittèrent Dijon. À la fin juin, ils se trouvaient déjà à Buda où les attendait le roi Sigismond de Hongrie avec son armée, dont l'essentiel était composé de Valaques et de Transsylvains. Les Allemands y constituaient une partie beaucoup moins importante, ainsi que les Tchèques, Polonais et aussi les chevaliers de Saint-Jean, venus de Rhodes⁵⁰. Il fut bientôt décidé par le conseil de guerre suprême de s'enfoncer au cœur des territoires dont les Osmanlis s'étaient emparés. Alors Sigismond, bien au fait de la tactique de l'adversaire, proposa le plan de bataille suivant : dans les premières lignes de la chevalerie, il plaçait l'infanterie valaque et transsylvaine dont il avait de solides raisons de mettre en doute la loyauté. Elle devait rejeter la cavalerie turque et désorganiser les rangs des régiments d'élite du sultan, les sipares et les janissaires. La cavalerie lourde des chevaliers ne tomberait sur les Osmanlis qu'après cette opération. Les chefs français expérimentés comme de Coucy, de Vienne et Guy de la Tremoille, approuvèrent ce plan, mais la jeunesse avec Philippe d'Artois, Jean de la Marche, Boucicaut, et sans doute le duc de Nevers lui-même, le repoussa d'entrée : ils ne combattraient qu'à l'avant-garde ! Sigismond céda malgré lui⁵¹.

Déjà la présomption des jeunes nobles commençait à créer des situations dangereuses. Quand l'armée chrétienne, faisant mouvement le long du Danube, parut aux abords de la forteresse de Rakhova, occupée par les Turcs, une partie de la chevalerie française décida de son propre chef de l'assiéger. L'affaire se serait terminée pour eux de façon tout à fait lamentable, si leurs alliés hongrois n'étaient venus à temps leur prêter main forte. Bref, Rakhova fut prise, et sa population y compris les orthodoxes, presque entièrement massacrée⁵².

⁴⁹ *Ibid.*, p. 240 ; J. d'Avout, *op. cit.*, p. 43.

⁵⁰ A. S. Atiya, *op. cit.*, pp. 443-447

⁵¹ Le Religieux..., *op. cit.*, t. 2., p. 491.

⁵² *Ibid.*, p. 495.

Après s'être emparés de toute une série de petites villes et bourgades, les croisés parvinrent enfin devant Nicopolis et y mirent le siège. Clef de l'accès aux terres valaques, cette ville danubienne de Bulgarie était solidement fortifiée et avait une nombreuse garnison turque. Dans la mesure où les croisés n'avaient pas apporté avec eux de machines de siège, il leur fallut se disposer à un blocus prolongé. La discipline dans leur camp laissait à désirer : festins, bamboches et orgies insensées se déroulaient sans interruption. Personne ne se préoccupait du renseignement. Le maréchal Boucicaut promit de couper les oreilles à celui qui aurait l'idée de semer la panique en informant de l'approche de l'armée turque⁵³.

Dans cette situation de négligence générale, le sire de Coucy décida d'accomplir un raid de reconnaissance au cœur du territoire ennemi. Au cours de ce raid, les Français se heurtèrent à un détachement d'avant-garde turc, qui gardait un défilé dans la montagne (probablement la passe de Sipka), par où le gros de l'armée de Bajazet devait passer de Thrace en Bulgarie. Feignant de battre en retraite, le sire de Coucy put attirer les Turcs dans une embuscade et les écraser⁵⁴. Il était clair que la bataille décisive ne pouvait longtemps tarder. Pourtant dans le camp chrétien on ne tint aucun compte des résultats du raid de reconnaissance. Au lieu de cela le connétable Philippe d'Artois accusa hypocritement le sire de Coucy d'irresponsabilité et d'avoir excédé ses pouvoirs. Selon lui, avant de se lancer dans un combat avec l'ennemi, il fallait en référer au comte de Nevers afin que celui-ci pût s'approprier toute la gloire de la journée.

« Ainsi, par envie, ce doit-on supposer, - écrit Froissart -, parloit le comte d'Eu sur le sire de Coucy. En tout ce voyage il ne le put oncques avoir en amour parfaitement, pourtant qu'il véoit que le sire de Coucy avoit tout le retour, l'amour et la compagnie des chevaliers de France et des étrangers. Et il, ce lui étoit avis, le dût avoir, car il étoit moult prochain de sang et de lignage au roi de France, et portoit les fleurs de lis à moult petit de brisure, et avecques tout ce, il étoit connétable de France. Ainsi se nourrissoit une haine couverte du comte d'Eu, messire Philippe d'Artois, devers ce gentil chevalier, le sire de Coucy, laquelle haine ne se put depuis céler que elle ne se montrât clairement. Dont grands meschefs avinrent en celle saison sur les chrétiens⁵⁵. »

Le soir du 2 septembre 1396 se répandit dans le camp des croisés la nouvelle que Bajazet avec toute son armée ne se trouvait qu'à quatre lieues de Nicopolis. Le matin suivant, à l'aube, le roi Sigismond vint au cantonnement des Français et une dernière fois tenta de les persuader d'adopter son plan de bataille. La « vieille garde », comme auparavant, le soutint mais Philippe d'Artois et Jean Boucicaut, avec l'approbation silencieuse du comte de Nevers, s'y opposèrent furieusement et même accusèrent de Coucy et de Vienne de lâcheté : *« Puisque de vaillants hommes que vous étiez vous êtes devenus temporiseurs, laissez aux plus jeunes le*

⁵³ *Ibid.*, pp. 499-501 ; R. Vaughan, *op. cit.*, p. 69.

⁵⁴ Froissart, *op. cit.*, t. 3, p. 245.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 246.

soin de combattre. Vos paroles sentent la peur et la lâcheté. » « Le roi, déplorant cette obstination, se retira pour ranger son armée en bataille » écrit le chroniqueur de Saint-Denis⁵⁶.

Le dispositif de bataille à Nicopolis est parfaitement connu. Le contingent franco-bourguignon se disposa loin à l'avant-garde. Le roi de Hongrie qui jusqu'au dernier moment ignora les intentions précises des Français, disposa ses troupes à une grande distance de ceux-ci. Au centre se tenaient les Hongrois, les Allemands, les Tchèques, les Polonais et les chevaliers de Saint-Jean, et sur les flancs, l'infanterie valaque et transsylvaine. En ce qui concerne Bajazet, il décida de ne pas montrer toutes ses cartes à la fois. La disposition de ses troupes était cachée par un large écran de cavalerie légère. Plus loin derrière une forêt de pieux fichés en terre étaient disposés les archers à pied et les janissaires. Le gros de ses forces, la cavalerie lourde et les détachements des Serbes vassaux, fut placé hors de vue, derrière les collines⁵⁷.

Dès avant le début du combat le roi de Hongrie dépêcha aux Français son maréchal qui leur demanda de retarder l'attaque, au moins jusqu'à ce que les éclaireurs hongrois aient pu s'informer du dispositif turc.

« Là fut demandé au sire de Coucy quelle chose étoit bonne à faire - écrit Froissart -, il répondit : « Le roi de Hongrie a cause de nous mander ce qu'il veut que nous fassions ; et l'ordonnance du maréchal est bonne. » Or me fut dit que messire Philippe d'Artois... se félonna de ce que on ne lui avoit demandé premierement l'avis de sa réponse, et que le sire de Coucy s'étoit avancé de parler ; et dit, par orgueil et par dépit, tout le contraire que le sire de Coucy avoit dit et remontré : « Oil, oil, le roi de Hongrie veut avoir la fleur et l'honneur de la journée. Nous avons l'avant-garde, et jà le nous a-t-il donné ; si le nous veut retollir d'avoir la première bataille ; et qui qui l'en croye je ne l'en croirai jà. » Et puis dit au chevalier qui portoit sa bannière : « Au nom de Dieu et de St-George, va, car on me verra hui bon chevalier ! » Quand le sire de Coucy eut oui le connétable de France ainsi parler, si tint la parole à grand présomption ; et regarda sur messire Jean de Vienne qui tenoit et portoit la bannière de Notre-Dame... Si lui demanda quelle chose étoit bonne à faire. « Sir de Coucy, répondit-il, là où vérité et raison ne peut être ouïe, il convient que outrecuidance règne. Et puisque le comte d'Eu se veut combattre et assembler aux ennemis, il faut que nous le suivions ; mais nous serions plus forts si nous étions tous ensemble, que nous ne serons là où nous assemblerons sans le roi de Hongrie⁵⁸. »

Puis ce fut la célèbre charge de la chevalerie française. Ayant dispersé la cavalerie légère osmanli, ils purent atteindre l'enceinte de pieux et anéantir les janissaires et les archers qui s'y tenaient. Ensuite, sans attendre l'arrivée des Hongrois, ils se ruèrent sur les cavaliers turcs qui s'étaient regroupés, les culbutèrent et commencèrent à les poursuivre. Mais en atteignant le sommet des collines, les Français s'arrêtèrent happés de stupeur : sous leur yeux se déployait

⁵⁶ Le Religieux..., *op. cit.*, t. 2, p. 503.

⁵⁷ A. S. Atiya, *op. cit.*, p. 452.

⁵⁸ Froissart, *op. cit.*, t. 3, p. 262.

tout le gros de l'armée de Bajazet. Ensuite ce fut l'abattoir : Jean de Vienne, Guillaume de la Tremoille et beaucoup d'autres chevaliers tombèrent héroïquement. Le comte de Nevers, Philippe d'Artois, Jean de la Marche, Boucicaut, de Coucy et Guy de la Tremoille furent faits prisonniers⁵⁹.

Les Valaques et les Transsylvains lâchèrent Sigismond dès qu'ils virent la fuite des Français. Malgré tout, le roi lança ses dernières forces dans la bataille dont l'issue demeura incertaine jusqu'à ce que les vassaux Serbes vinssent prêter main forte aux Turcs. Alors la déroute des croisés fut complète. Sigismond réussit à prendre la fuite. Il descendit le Danube sur un bateau vénitien et ensuite, contournant les Balkans, arriva en Hongrie⁶⁰.

Le jour suivant, Bajazet choisit parmi les centaines de prisonniers chrétiens les plus illustres d'entre eux avec l'espoir d'en obtenir rançon : ce fut le cas du comte de Nevers, de Philippe d'Artois, de la Marche, de Guy de la Tremoille, de Boucicaut, d'Enguerrand de Coucy et de quelques autres. Les Turcs mirent les autres complètement nus et commencèrent sans hâte à les exécuter sous les yeux de ceux qui avaient été épargnés. Les chroniqueurs expliquent cet ordre cruel en disant que Bajazet était furieux du nombre des pertes que lui avaient causées les chevaliers, et aussi de la cruauté des croisés eux-mêmes, qui la veille de la bataille avaient exécuté tous les prisonniers turcs⁶¹. L'exécution se poursuivit du matin jusqu'au soir jusqu'à ce que les Turcs eux-mêmes fussent pris d'écœurement à la vue des centaines de cadavres décapités. Puis on décida de réduire en esclavage les chrétiens demeurés sains et saufs. Quelques-uns d'entre eux eurent ensuite la chance d'être rachetés⁶². On peut remarquer en passant que ce jour de cauchemar pouvait difficilement ne pas laisser de traces sur la santé psychique du jeune Jean de Nevers. Certaines de ses attitudes par la suite peuvent s'expliquer par l'horreur qu'il éprouva en regardant ses compagnons et serviteurs fidèles périr sous le yatagan des bourreaux.

Nous ne décrivons pas ici le processus de rachat des notables français et nous n'énumérerons pas les multiples et graves conséquences qu'entraîna pour toute l'Europe le désastre de Nicopolis. Cela a déjà été fait et excellemment par d'autres chercheurs⁶³. Nous nous contenterons de dire le destin du sire de Coucy et de son adversaire Philippe d'Artois.

Peu après la bataille on transféra les prisonniers de marque à Brousse, dans une résidence de Bajazet située en Asie mineure. Là, ils se morfondirent dans l'attente de la rançon presque une année entière, souffrant beaucoup d'une nourriture à laquelle ils n'étaient pas habitués, de la chaleur terrible et de l'indifférence de leurs gardiens. À tout cela s'ajoutait l'ébranlement nerveux, conséquence de ce qu'ils avaient vécu. Au témoignage de Froissart, le sire de Coucy souffrit extrêmement de sa captivité.

⁵⁹ Le Religieux..., *op. cit.*, t. 2, pp. 511-515.

⁶⁰ A. S. Atiya, *op. cit.*, pp. 454-455.

⁶¹ Le Religieux..., *op. cit.*, t. 2, pp. 501, 517-521 ; Froissart, *op. cit.*, t. 3, pp. 269-270.

⁶² A. S. Atiya, *op. cit.*, pp. 456-462.

⁶³ J. Palmer, *op. cit.*, pp. 205-207 ; R. Vaughan, *op. cit.*, pp. 224-237 ; F. Lot, *op. cit.*, pp. 223-227.

« C'étoit merveille - remarque le chroniqueur - car devant celle aventure il avoit toujours été un sire pourvu et plein de grand réconfort ; ne oncques il ne fut ébahi. Mais en celle prison... il se déconfortoit et ébahissoit de lui-même plus que nul des autres, et se mérencolioit, et avoit le cœur trop pesant ; et disoit bien que jamais il ne retourneroit en France, car il étoit issu de tant de grands périls et de dures aventures que celle seroit la dernière. Messire Henry de Bar le réconfortoit si acertes comme il pouvoit, et lui blâmoit les déconforts, lesquels sans cause il prenoit, et que c'étoit folie de dire et faire ainsi, et que en lui il devoit avoir plus de réconfort qu'en tous les autres. Mais nonobstant ce, il s'ébahissoit moult souvent, et aussi faisoit messire Philippe d'Artois, comte d'Eu et connétable de France⁶⁴. »

On peut s'imaginer les reproches que s'échangèrent ces deux prisonniers pendant ces longs mois de cohabitation forcée. Bien que peut-être leur infortune commune ait pu les amoindrir. Le sire de Coucy se reprochait-il d'avoir cédé à la persuasion de Philippe le Hardi et de pas être resté auprès de son jeune maître si plein de promesses, Philippe d'Orléans ? Certainement oui. Se rappela-t-il souvent les derniers moments de son vieil ami, Jean de Vienne, qui leva plusieurs fois l'étendard de la Vierge Marie avant d'être terrassé lui-même⁶⁵ ? Qui sait ?...

Enguerrand de Coucy mourut à Brousse en 1397, avant d'avoir pu être racheté. Ses restes furent transportés en France et enterrés dans l'abbaye de Nogent, près du château de Coucy, par sa seconde femme Isabelle de Lorraine. Tout de suite après lui, dans la ville grecque de Mikalizi, manquant de très peu le jour de sa libération, mourait Philippe d'Artois. Son corps embaumé retourna aussi en France⁶⁶. Enfin, en 1398, le vieil ami du sire de Coucy, Guy de la Tremoille, mourut sur le chemin du retour, à Rhodes, où il fut enterré à l'église Saint-Jean⁶⁷.

Et pour terminer : Enguerrand de Coucy ne laissait après lui aucun héritier mâle et avec lui s'éteignit sa glorieuse lignée. Aussi à peine était-il enterré que les représentants de la maison de Bavière se mirent à chercher les moyens d'unir à leurs possessions la baronnie de Coucy. Louis d'Orléans réagit aussitôt. Donner à l'ennemi la possibilité de s'emparer du plus important avant-poste à la frontière nord-est du pays ? Ouvrir aux Bavarois la route de Paris ? C'eût été dérision pour la lumineuse mémoire d'Enguerrand de Coucy qui tant de fois avait pris fait et cause pour Louis. Le 15 novembre 1400, Louis d'Orléans signa un contrat avec Marie de Coucy, fille d'un premier mariage d'Enguerrand et son héritière principale. Selon ce contrat la baronnie de Coucy et une série d'autres terres passaient au duc d'Orléans pour la somme de 200 000 livres⁶⁸. De Coucy pouvait désormais reposer en paix.

Trad. Y. A.

⁶⁴ Froissart, *op. cit.*, t. 3, p. 275.

⁶⁵ Le Religieux..., *op. cit.*, t. 2, p. 515.

⁶⁶ Froissart, *op. cit.*, 294, 297.

⁶⁷ P. Anselme, *op. cit.*, t. 8, p. 205.

⁶⁸ E. Jarry, *op. cit.*, pp. 240-242.

LE PAS DE SAUMUR (1446)
ET L'AUTEUR DE SA RELATION POÉTIQUE

Iouri Malinine,
Université d'État de Saint-Pétersbourg

Le manuscrit de Saint-Pétersbourg est le seul témoignage historique des splendides festivités que le roi René organisa au cours de l'été 1446 dans son château de Saumur. Le clou de la fête fut une compétition de chevaliers que, depuis le XVII^e siècle, on appelle, dans la littérature traditionnelle, un « tournoi », mais qui pour les participants et les spectateurs était non un tournoi, mais une joute. En France, la différence entre ces deux formes de jeux de combat a été, dès le XVII^e siècle, passablement oubliée, ce que facilita sans doute l'interdiction des tournois promulguée dans le pays au milieu du XVI^e siècle après le tournoi malheureux où le roi Henri II fut blessé mortellement. Au XV^e siècle, on savait bien que le tournoi était un combat entre deux groupes de chevaliers et écuyers, tandis que la joute était une série de combats singuliers, où on n'entrait effectivement en lice que deux par deux. Aussi l'auteur de notre texte, en décrivant le concours de 1446, n'utilise pas le terme de tournoi et ne lui donne qu'une seule fois le nom de « *joustes ou tournois* » (str. 37), où l'emploi du mot « tournoi » lui permet de conserver le rythme.

L'un des participants, le sénéchal d'Anjou et de Provence Louis de Beauvau, quand il l'évoque dans son œuvre poétique consacrée à une autre joute, organisée plus tard par le roi René à Tarascon (« le pas de la bergère »), l'appelle aussi « joute », exactement comme le concours de Tarascon¹. Et le roi René, dans le Livre des tournois où il décrit justement l'organisation et le déroulement des tournois, souligne que leurs participants « *se vont batant par troppeaux*². »

À leur tour les joutes se différencient entre elles selon l'organisation des jeux. Au XV^e siècle en France, les joutes appelées « pas » ou « pas d'armes » étaient particulièrement populaires. Dans ce cas les organisateurs délimitaient un certain « pas » ou passage et exigeaient de tous les nobles habilités à combattre, de se mesurer avec eux pour recevoir le droit de passer. Un pas d'armes caractéristique fut celui de « L'Emprise de la Gueule du dragon », auquel le roi René prit part à l'automne 1446, et qui est brièvement décrit au début du manuscrit de Pétersbourg. Les organisateurs, quatre nobles chevaliers, firent savoir que sur le route de Rasilly à Chinon les dames et les demoiselles ne pouvaient passer qu'accompagnées de

¹ Œuvres complètes du roi René, éd. Th. de Qautrebarbes, Angers, 1844, t. 2., p. 50.

² *Ibid.*, p. 36.

nobles chevaliers qui devaient se mesurer avec les défenseurs du pas (« les tenants ») et rompre avec eux deux lances (str. 10).

Il est curieux que Voltaire, qui avait dans sa bibliothèque une édition de Vulson de la Colombière avec une description détaillée des deux joutes de 1446, en fasse mention dans l'*Essai sur les mœurs* en affirmant que c'est justement le roi René qui était le législateur du « pas d'armes » en France³. L'affirmation, bien sûr, est inexacte mais tout à fait intéressante. Grâce à Vulson, et en fin de compte au manuscrit de Pétersbourg dont il reproduit le contenu, le « pas d'armes », pour bien des générations suivantes, se trouva étroitement lié au nom de ce roi.

L'année de la joute de Saumur, 1446, a son intérêt⁴. Comme l'écrit notre auteur, c'était :

*En l'an après que le desroy
Des guerres fut mis en arroy...* (str. 9)

Il pense à la trêve de deux mois conclue entre le roi Charles VII et les Anglais en mai 1444 et qui se prolongea jusqu'en 1449. Cette trêve fut particulièrement importante pour le roi René, dans la mesure où, lors de sa conclusion, fut obtenu des ambassadeurs anglais un accord sur le mariage de sa fille Marguerite avec le roi d'Angleterre Henry VI, mariage qui eut lieu en 1445. La même année, il maria sa fille Yolande à Ferry, comte de Vaudémont, ou de Lorraine, qui participa avec son épouse aux fêtes de Saumur de 1446.

Le chroniqueur Mathieu d'Escouchy écrit à propos de cette année-là :

« Et pendant le temps de l'an 1446 dessusdit, à cause de ce que les treves d'entre les Franchois et les Anglois se entretenoient assez seurement, et que les seigneurs et nobles hommes n'avoient mis grant occupation pour le fait de la guerre, se commencerent à mettre sus plusieurs joustes de par le Roy de France, les princes et grans seigneurs, et aussy aultres esbatemens de grans coustaiges et despens, affin de entretenir leur gens sur l'exercice des armes, et aussy pour passer temps plus joyeusement. Et entre les aultres, les Roys de France et de Sicile (René d'Anjou) ... en firent et souffrirent faire pluseurs et de diverses manieres en pluseurs lieux, qu'il y avoit certain nombre de chevaliers ou nobles à garder ung pas, qui estoit desnommé par propre nom, contre tous iceulx qui aler ou passer y verroient⁵ ».

Ici le chroniqueur se trompe en supposant que Charles VII participa lui aussi à la joute de Saumur. C'est à son instigation que furent organisées quelques joutes dont celle de Nancy en 1445 qu'il honora effectivement de sa présence. Mais il est caractéristique que la joute de Saumur à ses yeux éclipsait toutes les autres. Le bruit qu'elle fit s'en répandit si loin que dans la pensée des observateurs étrangers, pendant un certain temps, tous les concours de chevalerie de quelque importance semblaient s'être déroulés à Saumur.

³ Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Paris, 1963, t. 2, p. 37.

⁴ Parfois on cite en littérature l'an 1448 comme celui de la joute, mais c'est évidemment une erreur. V. A. Coville, *La Vie intellectuelle dans les domaines d'Anjou-Provence de 1380 à 1435*, Paris, 1941, p. 157.

⁵ Mathieu d'Escouchy, *Chronique*, éd. G. du Fresne de Beaucourt, Paris, 1863, t. 1, p. 107.

Les fêtes commencèrent le 26 juin et devaient durer 40 jours. Mais quand ce délai fut écoulé, on les prolongea de deux jours et elles prirent fin le dimanche 7 août. Il est vrai que l'auteur de notre texte indique le 8 août, mais le 8 août était cette année-là un lundi, et il dit lui-même que la fête se termina un dimanche (str. 1999, 213).

Mais où se déroula-t-elle ? La question est importante puisque à ce propos se sont constituées deux légendes assez tenaces qui ne sont confirmées ni par des documents ni par notre texte. D'abord, à la suite de Lecoy de La Marche, toute une série d'auteurs affirment que tout se passa dans le petit château de Launay, non loin de Saumur⁶. Ce château avait été acquis par le roi René peu de temps auparavant, en 1444. Mais, ni dans les documents conservés, ni dans notre texte ce château n'est indiqué comme lieu de déroulement des festivités. Au contraire, dans le manuscrit de Pétersbourg, l'auteur parle à plusieurs reprises du château de Saumur (str. 3, 31), et dans les comptes que l'on a conservés, le spectacle est mentionné seulement sous le nom de « pas de Saumur ». Comme le fait remarquer Ch. de Mérindol, le roi René, après avoir acheté Launay, y entreprit de grands travaux de restauration et au moment de la joute, ces travaux battaient leur plein⁷. Aussi était-il impossible d'y organiser une joute. Lecoy de La Marche a apparemment confondu les comptes qui concernent le coût de ces travaux avec le coût de l'organisation de la joute.

La deuxième légende fut lancée par Vulson de la Colombière, qui affirme que le roi René avait fait construire, spécialement pour cette joute, un château factice en bois⁸. Quatrebarbes s'empara de cette version, et de Quatrebarbes elle alla voyager jusqu'à I. Huizinga⁹. En réalité il n'y eut jamais de château en bois. G. Bianciotto fut le premier à le faire remarquer, en indiquant que la fête fut organisée au château de Saumur¹⁰. Vulson avait mal interprété les mots de l'auteur du manuscrit de Pétersbourg, qui parle du château de Saumur comme d'un « chastel fait par artifice » (str. 31), pensant, sans aucun doute, au grand art avec lequel il avait été construit. Dans un autre passage, il note la magnificence du château (str. 3), qui était en effet à cette époque l'un des plus beaux châteaux de France. Devenu en 1360 la principale résidence de l'oncle de René, le duc Louis I^{er} d'Anjou, il fut restauré à si grands frais qu'il pouvait rivaliser en luxe avec les plus beaux châteaux de ses frères, le roi Charles V et le duc Jean de Berry.

⁶ A. Lecoy de La Marche, *Le roi René : sa vie, son administration, ses travaux artistiques et littéraires d'après les documents inédits des Archives de France et d'Italie*, Paris, 1875, t. 1, p. 258 ; C. Port, *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, Paris-Angers, 1876, t. 2, p. 462.

⁷ Ch. de Mérindol, *Les demeures du roi René en Anjou et leur décoration peinte*. *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1978-1989, Paris, 1979, p. 186.

⁸ M. Vulson de la Colombière, *Le vrai théâtre d'honneur et de chevalerie, ou le miroir héroïque de la noblesse*, Paris, 1648, t. 1, p. 82.

⁹ Œuvres complètes du roi René, *op. cit.*, t. 1, p. LXXVI ; I. Huizinga, *L'automne du Moyen Âge*, Paris, 1975, p. 99.

¹⁰ G. Bianciotto, *Le Pas d'armes de Saumur (1446) et la vie chevaleresque à la cour de René d'Anjou*. *Le Roi René : Actes du colloque international*. Avignon, 13-15 juin 1981, Avignon, 1986, p. 8-9.

Les festivités se déroulèrent donc dans ce magnifique château et ç'eût été une fantaisie extravagante et inutilement coûteuse de construire tout à côté un château en bois. À la distance d'une demi-portée de flèche, on avait suspendu sur une colonne de marbre un écu que gardaient deux lions flanqués de deux « sarrazins ». À côté se déployait une tente où se tenait un nain, chargé, à chaque fois que quelqu'un frappait l'écu de la lance pour défier ainsi un des « tenants du pas », de le faire savoir au château, où se présentait un « assaillant » en compagnie de sa dame. Comme dans les autres joutes du Moyen Âge tardif, on utilisait ici une sorte de livret dont les motifs étaient tirés des romans de chevalerie. Le nain aussi bien que le sarrazin en sont des personnages assez habituels. Dans la joute de Saumur, ils composent la « joyeuse garde », et l'auteur de notre texte écrit en manière d'explication :

*Et pour ce qu'on trouve en escript
Es anciens romans, ou on lit
Qu'avoit jadis mal et delit
Lors en la Doloureuse garde,
Quant Lancelot le gean prit,
Son escu tumba par despit
Devant le nain qui le reprit,
Commis au paveillon pour garde,
Puis la nomma Joieuse garde.* (str. 4).

Les assaillants, qu'on appelait les « estrangers », étaient installés non loin de là dans un monastère, où ils s'équipaient pour le combat et recevaient instructions et recommandations de l'ermite qui y vivait.

*Hermite qui les adressoit,
L'emprinse savoir leur faisoit
Du pas et chascun conseilloit
Comment il se gouverneroit
Affin d'avoir pris et ruby.* (str. 24)

Cet ermitage faisait sans aucun doute aussi partie de la mise en scène, cela sous l'influence des mêmes romans, où les ermites jouent le rôle de conseillers spirituels et même parfois de médecins des chevaliers errants. Tout cela était lié avec la représentation qu'on se faisait de l'époque des chevaliers de la Table Ronde, à propos de laquelle Thomas Malory, dans son arrangement des romans français du cycle arturien, écrit :

« ... for in these days it was not the guise of hermits as in nowadays, for there were none hermits in those days but they had been men of worship and of prowess ; and those hermits held great household, and refreshed people that were in distress¹¹ ».

Aux combattants déclarés les plus heureux dans les différents duels par la décision des juges, parmi lesquels se trouvait Antoine de la Salle, célèbre écrivain du XV^e siècle, resté longtemps au service de la maison d'Anjou, on distribua des prix : des brillants aux « tenants », des rubis aux assaillants. Ces prix étaient d'égale valeur. Les rubis aussi bien que

¹¹ Th. Malory, *Le morte d'Arthur*, London, 1988, p. 461.

les brillants, selon la remarque de G. Bianciotto, « restent avant tout essentiellement symboliques, et reviennent d'ailleurs aux dames, non aux combattants¹². » Les chevaliers reçurent en tout 36 rubis et 54 brillants (str. 218).

À la fin de la joute les juges désignèrent les deux meilleurs combattants, un parmi les « défendants », et ce fut le gendre du roi, Ferry de Lorraine, l'autre parmi les assaillants, et cet honneur revint au seigneur de Florigny. Le premier reçut « un fermaillet d'or tout marsis, semé de diamans et rubis », dont l'auteur nous dit qu'il valait « mille francs », ajoutant :

*Et certes si plus je disoye,
Suis certain que n'en mentiroye.
Et l'autre, un cheval de combat* (str. 216)

Mais laissons de côté la joute, qui est décrite en détail dans le manuscrit, et tournons-nous vers l'auteur du texte. Il faut tout de suite dire que son nom, qui n'est pas indiqué dans le manuscrit, ne nous est pas connu, et il y a bien peu de chance que l'on puisse un jour l'établir. Il faudrait un document d'époque où l'origine du texte serait précisée, mais dans les comptes et autres papiers du roi René que nous connaissons, il n'y a rien de tel, ce qui laisse peu d'espoir.

Mais même si nous savions son nom, il n'ajouterait presque rien à son portrait, tel qu'il est dépeint dans l'œuvre. Et ce portrait est suffisamment précis et clair pour connaître cet homme et appréhender son univers mental. Sous ce rapport, notre texte est bien supérieur à la description poétique de la joute de Tarascon dont l'auteur est Louis de Beauvau. Le nom de celui-ci est connu, puisqu'il est indiqué au début du texte, mais sa personnalité reste, à la lecture de son œuvre, terne, sans relief. Et il est impossible de dire à son sujet quoi que ce soit, en dehors de ce qui est déjà connu par d'autres sources.

Il est clair que notre auteur était un moine, et plus précisément un moine augustin. C'est ainsi qu'il est représenté dans une miniature montrant la scène de la présentation du manuscrit au roi René et c'est ainsi qu'il se présente lui-même quand il dit :

*Je sui presque demy sauvage,
N'ay congnoissance hors ce boucaige,
Nuls temps ne voy gens de paraige
Fors en ville, court ou festaige.* (str. 238)

Il souligne très expressivement la vaillance d'un des participants à la joute en disant que :

*Pour l'arceveschié de Rouan
N'eusse valu estre son pleige
Non mye d'Angiers gran doyan.* (str. 129)

À ses yeux ces deux dignités ecclésiastiques sont les plus hautes dont il puisse rêver, et le fait qu'il mentionne justement celles-là prouve qu'il est Angevin.

¹² G. Bianciotto, *op. cit.*, p. 3.

La description poétique de la joute a été composée selon les propres mots de l'auteur « *soubs la noble obeissance* », c'est-à-dire sur l'ordre du roi René (str. 9). Ici se posent deux questions : quand l'œuvre fut-elle commandée et quand fut-elle achevée ? Il n'arriva à Saumur, écrit-il, que pour la fin des festivités, le 3 août (str. 8). Et bien qu'il dise qu'il se rendit là pour recueillir des témoignages dignes de foi et « *au vray escripre* » les événements, comme s'il avait reçu la commande avant son arrivée, il semble bien qu'il ne la reçut qu'à son arrivée à Saumur. Sinon, il aurait dû venir plus tôt.

Quoi qu'il en soit, une des raisons, sinon la principale, qui l'amenaient là, était cette « *bonne curiosité* », qu'il employa d'après lui, pour observer la joute (str. 239). La curiosité est d'autant plus compréhensible que les combats de chevalerie l'enthousiasmaient. Il écrit à propos de l'un des duels :

*La eussés veu plaisans debas !

 La veissés jeunesse florir,
 Haulte noblesse seigneurir
 Soubz le ciel n'avoit plus bel estre ;
 Homme ne feust, peu enveillir,
 Estre malade ne mourir :
 De toute joye secourir
 Pouvoit chascun et s'i repestre !* (str. 133)

Il était manifestement animé d'un grand respect pour la chevalerie et la culture courtoise. Arrivé à Saumur, il fit

*... maints tours
 Par ces salles et ces tours,
 Visé les dames et leurs atours,
 Leur gent port et douce maniere...* (str. 240)

Et tout cela, comme il le dit, pour faire une description exacte. Ses projets, qu'il expose au début de son œuvre, étaient très ambitieux. Fier de ce que « *premier feray conte* » sur les fêtes (str. 5) il se propose de raconter

*Des rois, ducz, contes et barons.
 De la dame, de son atour,
 De son issue, de son retour

 Et comme l'omme d'armes part
 Du chastel et vient celle part
 Ou est le naym et le liepart...* (str. 5-6)

Pourtant nous ne trouverons pas dans son œuvre tout ce qu'il voulait y décrire, loin de là. Ni salles de festins, ni atours féminins, ni manières, si soigneusement énumérés.

Des festivités, il ne retient presque exclusivement que les duels sur la lice. En outre ce ne sont pas les combats ni leurs résultats qui l'intéressent surtout. Bien souvent il ignore l'issue des engagements car pour lui c'est autre chose qui est important. Il aurait pu connaître les résultats des duels par des notes ou des témoignages, mais il néglige tout cela et ne trouve même pas nécessaire de s'excuser et de se justifier du fait qu'il ne sait ou ne se rappelle pas qui a

obtenu le rubis et qui le brillant. En revanche, il présente chaque fois ses excuses ou une justification quand il ne sait ou ne se rappelle pas ce qui pour lui est le plus important : les noms des participants engagés dans le duel, leurs armes, les timbres avec les différentes figures symboliques, et la couleur des caparaçons. Ainsi quand il ignore la couleur du caparaçon du comte de Tancarville, il dit :

*Mais dire ne puis vrayement
 Quelle coulleur car proprement
 N'ay peu savoir mes briefvement
 N'en enquerray plus plainement :
 Après en feray mencion.* (str. 51)

Incapable de décrire en détail le timbre du seigneur de la Poussonnière, il se justifie à nouveau :

*Son tymbre n'estoit mie entier :
 D'une esgrete demye antiere
 Naissant d'un lion, par maniere
 Dont n'ay cognoissance planiere
 - Du lieu estoye bien arriere
 Ou estoient ce jour les esbas* (str. 161)

Il fait ainsi allusion au fait qu'il n'était pas encore à Saumur. Et quant à Guillaume Goffier, il ne connaît ni la couleur du caparaçon (*houssure*) ni le timbre. Cas exceptionnel qui a une cause aussi exceptionnelle :

*Si je faulz, vueillez supplier :
 Ceste heure estoie sus l'eau
 Et doubte avoye de noyer
 Tout me commançoit ennuyer ;
 Housseure et tymbre oublier
 Me fit ce jour, puis me fut beau.* (str. 141)

Ainsi c'est au catalogue presque protocolaire des noms des participants, des écus, de la couleur des caparaçons et des figures des timbres, que se limite la commande. Et son but est parfaitement clair : imprimer dans la mémoire de la postérité les hauts faits des vaillants chevaliers :

*Affin qu'il en soit longuement
 En tres hault honneur souvenance* (str. 8)

C'est là que se trouve le sens de toute la littérature de chevalerie, qui avait pour mission d'assurer à ses héros une immortalité terrestre.

Il n'était d'ailleurs pas si important pour un chevalier de remporter la victoire ou d'être vaincu. L'honneur, la valeur la plus haute de la chevalerie, qui se cristallise à la fin du Moyen Âge, ne dépendait pas du succès, mais de la vaillance et de la vertu.

À ce propos Antoine de la Salle, un des juges de la joute de Saumur, donne par la bouche de l'héroïne de son roman le *Petit Jehan de Saintré*, ces instructions : « *Pensez de bien faire et vertueusement perdez ou gaignez honorablement, car quoy que de vous adviengne à*

*ung tel et sy puissant homme, vous n'y povez avoir que honneur*¹³. » Aussi l'auteur du *Pas de Saumur*, ne trouve-t-il pas, semble-t-il, nécessaire d'expliquer qui est sorti vainqueur de chaque duel, car ce n'était pas tant la victoire qui avait du prix que la vaillance et l'honneur.

Mais si l'indication des noms de tous les participants était la condition *sine qua non* d'une telle description et si l'auteur suit ici une ancienne tradition, la description des armes sur les écus, des caparaçons et surtout des timbres, était vraisemblablement une exigence particulière du roi René. De fait celui-ci accordait une très grande importance aux armes et aux timbres, à la différence des autres organisateurs de tournois et de joutes. A. de la Salle y fait allusion dans son ouvrage « *Des anciens tournois et faits d'armes* », qui rappelle la joute organisée par le roi René en 1445 à Nancy à l'occasion du départ pour l'Angleterre de sa fille Marguerite. Le roi ordonna alors de faire savoir par des hérauts que tous ceux qui désiraient prendre part à la compétition devaient obligatoirement avoir sur leur heaume les timbres convenables et aussi des lambrequins et des écus avec leurs armes. Cette exigence ne se généralisa pas dans les tournois et les joutes, et La Salle remarque donc que :

*« Et ce fist-il, pour eux josnes et simples gentilshommes recorder leurs haichemens et blasons d'armes, par leurs simplesses oublyez. Et car nul ne devoit joster, seil n'avoit son haichement sur son heaume, et son escu couvert de ses armes, furent plusieurs bien nobles hommes de ce royaume, qui à moy vinrent, se je savoye quelz armes ils portoient, dont l'un... me dist : « ha, mon père, se vous ne me secourez, je suis empeschierz, car vous savez que on ne peust joster, qui n'a son tymbre sur son chief et son escu de ses armes, et par ma foi, je ne le sçay pas bien*¹⁴. »

Aussi a-t-on d'assez bonnes raisons de supposer que si l'auteur reçut la commande de composer pour le roi René une description poétique de la joute, il lui fut indiqué précisément ce qui devait être représenté. Voilà pourquoi la description des armes, des caparaçons, et des timbres tient une place si essentielle. Mais de qui reçut-il cette commande ? Car, dit-il, il ne connaissait aucune des personnalités.

Pourtant trois des participants lui étaient connus. Et d'abord le plus proche compagnon d'armes du roi René, le sénéchal de Poitou et de Provence Louis de Beauvau, et sa femme, Jeanne de Beauvau. Il dit lui-même qu'il connaît celle-ci, lorsqu'il parle de la présence de dames à la fête et remarque :

*De dames y eut habondance
Desquelles je n'ay cognoissance
Fors de la plus doulce en France :
Ma dame de Beauvau (str. 42)*

Cette épithète de « *la plus doulce en France* », il n'en gratifie même pas l'épouse de René, la reine Isabelle, à laquelle, bien sûr, il rend un hommage positif. Il ne dit pas expressément qu'il connaît Louis de Beauvau, mais les éloges dont il le comble, l'attestent

¹³ A. de La Salle, *L'hystoire et plaisante cronique du petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines*, Ed. J.-M. Guichard Paris, 1843, p.89, 91.

¹⁴ *Traité du duel judiciaire, relations de pas d'armes et tournois* par Olivier de La Marche, Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam, Hardouin de La Jaille, Antoine de La Salle, etc., E.B.Prost, Paris, 1872, p. 216-217.

assurément (str. 70). Notre auteur ne prodigue des éloges aussi généreux qu'à un seul personnage, Jehan de Montejean dont il écrit en particulier :

*Jure a Dieu et a sainte Luce
Que, si j'avoie esté en Pruce,
Sa layaulté recouvree eusse.
Autant vouldroie son renom
Que proesse que avoir sceusse :
En luy n'a desdaing ne repusse
Et trop mains mal qu'en une pusse .
Et par tous lieux tel le tien on. (str. 190)*

Sur le caparaçon de son cheval étaient cousues les lettres J et B. Étaient-ce les initiales de Jeanne de Beauvau ?

Bien sûr tout ceci nous autorise seulement à dire que notre auteur connaissait quelque peu ces gens. Louis de Beauvau, si l'on en juge par les éloges que notre auteur fait de sa générosité, avait vraisemblablement été à un moment ou à un autre son bienfaiteur. Enfin on peut supposer que connaissant parfaitement les goûts du roi René, il fut le commanditaire de la description de la joute. Louis de Beauvau n'était lui-même pas étranger aux exercices poétiques, et il écrivit plus tard un poème sur la joute de Tarascon de 1449. Et si de quelque façon il connaissait notre auteur, il a pu aussi connaître sa capacité à s'acquitter d'une telle tâche.

Notre auteur, effectivement, est un assez bon versificateur, il observe avec rigueur dans chaque strophe le système des rimes, ce qui est chez lui une préoccupation particulière (str. 242). Cela montre que c'était un homme cultivé et qu'il avait déjà composé des œuvres poétiques. Lesquelles ? On ne le sait pas, mais on peut dire avec certitude que décrire des fêtes de chevalerie était pour lui une nouveauté. Il se sent trop mal assuré dans cette carrière et craint trop de dire les choses autrement qu'il faut. Il s'excuse de

*... mon entendement mineur
Qui n'a sentement de bien dire
En chouse qui soit de valeur (str. 244)*

Il ne s'agit pas ici d'humilité et d'autodénigrement, si caractéristiques des écrivains médiévaux, particulièrement d'état religieux, mais précisément de la peur de paraître gauche et malhabile aux yeux des gens du monde ;

*La rime changee n'ay point,
Doubtant que de mondanité
Aucun m'eust argué et point.
Homs suis non usant de prepoint. (str. 242)*

Aussi en s'excusant pour sa langue et son style, il parle de sa modeste position et de l'éducation qu'il a reçue dans son ermitage forestier. La véracité du récit constitue son souci particulier :

*Affin que devant le doctour
Je ne sois trouvé mentour. (str. 6)*

Il ne manque pas une occasion de dire d'où il tire telle ou telle information, car quant à lui il est arrivé en retard à la fête et a dû ou questionner les témoins oculaires ou utiliser les notes des secrétaires qui étaient présents à la tribune aux côtés des juges. Mais souvent il lui manque quelques éléments, et alors il s'explique et promet de découvrir plus tard ce qui lui échappe encore. Sous ce rapport notre auteur se comporte comme beaucoup d'autres auteurs de son temps pour qui la vérité était un des buts les plus importants de la relation d'événements. Et cette vérité était atteinte avant tout par l'expérience, c'est-à-dire par l'observation personnelle, et aussi grâce au questionnement de témoins oculaires. Mais à la différence de beaucoup d'autres, la quête de la vérité est chez notre auteur colorée d'une charge émotionnelle particulière. Comme s'il craignait les reproches, il insiste constamment sur la véracité de ses paroles et même s'écrie :

*Je veul mon compaignon pendu
Si de tout cecy je vous mens* (str. 218)

Quand a-t-il travaillé sur son œuvre ? Il en a reçu la commande, on peut le supposer, lors de son arrivée à Saumur, bien qu'à la vérité on ne puisse exclure la possibilité qu'il ait eu spontanément l'intention de décrire les festivités, en dehors de toute commande, mais celle-ci le força à diriger l'attention sur ce qui intéressait le roi René.

Jusqu'à ce qu'on se séparât il rassembla des informations mais il n'eut pas le temps d'en obtenir beaucoup, ce dont il se plaint au début de son poème. Exposant le vaste plan de sa description, il remarque que

*Des preux vous feray mencion
Le mieulx a mon entencion
... ..
Ne puis si toust car action
Nay de l'escript ne instruction...* (str. 7)

Néanmoins, malgré le défaut d'informations, il se mit au travail sans désespérer. Pendant qu'il compose il reçoit sans cesse de nouveaux renseignements que, semble-t-il, quelqu'un lui communique. Parlant de l'un des participants à la joute, Jean Cossé, il remarque

*Du tymbre ne peu bonnement
Deviser mes presentement
Ay receu par escript comment
Tymbré estoit, dont vous diray
Quant ressaudra prochainement,
Et des autres pareïlement,
Dont n'ay fait au commencement
Mension, je m'acquicteray* (str. 64)

Il veut dire qu'il donnera la description des heaumes au fur et à mesure que ces chevaliers apparaîtront en lice au cours du récit, car beaucoup d'entre eux furent engagés plusieurs fois.

Les informations nécessaires apparemment ne manquaient pas, aussi notre auteur promet-il qu'il donnera plus tard une description plus complète et plus accomplie des festivités. De ce qu'il a écrit, voici ce qu'il dit :

*... cest dictier notement fait
Qui n'est encor, a mon advis,
Parachevé, mes se je vye,
En la correction des vifs
Me tray mon povvre dict mal fait.* (str. 214)

Il compte pour son travail à venir sur la collaboration des participants qu'il n'a pas vus et avec lesquels il n'a pas eu le temps de s'entretenir, mais il craint qu'ils ne soient plus de ce monde. Aussi citant l'un ou l'autre de ceux-ci, il ajoute assez souvent :

*Je prie a Dieu, s'ils ne sont vifs,
Qu'en vueille heberger leurs ames
Au royaume de paradis.* (str. 130)

Ou

S'il est mort, Dieu luy dont pardon (str. 208)

Il donne l'impression d'avoir écrit assez longtemps après la joute, à un moment où beaucoup avaient déjà eu le temps de mourir. Mais cette impression est fautive, et il s'est mis au travail très vite après la clôture de la joute. Mais la vie humaine était alors fragile et courte, particulièrement la vie d'un soldat. Bien que la trêve entre les rois anglais et français ne datât que de la veille, la guerre civile et ses affrontements ne cessaient pas, et un chevalier pouvait mourir à n'importe quel moment. Aussi notre auteur a-t-il des craintes pour la survie des participants.

En outre il compte sur ses futurs lecteurs, qui s'intéresseront à son œuvre quand tous les personnages cités par lui seront sans doute déjà morts depuis longtemps, et il veut que l'on prie pour le salut de leurs âmes. Parlant du roi René, il écrit :

*Du prince dont chascun dira
Honneur, qui ce dit, cy lira
Et pour son âme priera
Qu'elle soit en paradis mise.* (174)

Notre auteur note assez précisément, comme le remarque avec justesse G. Bianciotto¹⁵, l'époque de la composition de son œuvre. De fait, s'adressant au roi, il dit que

Ce dit fait ce darrain esté. (str. 244)

Dans cette phrase, pas d'indication de l'année, et cela pouvait être l'été 1446 mais pas obligatoirement. L'année paraît clairement dans une autre phrase :

*Le pas d'armes, qui commença
En juing, qui nagueres passa* (str. 14)

Dans ce cas il s'agit sans aucun doute de 1446. Selon G. Bianciotto, la composition alla d'août 1446 à février 1447, puisqu'en février le roi René partit pour la Provence, où notre

¹⁵ G. Bianciotto, *op. cit.*, p. 11.

auteur figurait vraisemblablement dans sa suite¹⁶. Aussi se hâta-t-il de terminer son travail, dont il dit :

*Pardonnez moy si je m'avance ;
Pour le voyage de Prouvence
Je fais ung peu de proveancs
Et m'en suis plustoust delivré.
Aiez ung peu de pascience,
Suppliez a mon inscience
D'user de si sote science :
Tantoust auray le dit livré.* (str. 209)

Pourtant, selon moi, on peut lui faire tout à fait confiance quand il dit que « *ce dit fait ce darrain esté.* » Il est vraiment difficile d'admettre qu'il a terminé son travail au bout de douze mois, c'est-à-dire à la fin août. Mais il faut se rappeler qu'au Moyen Âge, on appelait été toute la saison chaude de l'année, que l'on divisait ainsi simplement en été et hiver. Aussi l'été comprenait une bonne partie de l'automne, et dans ce cas notre auteur pouvait parfaitement terminer son travail pendant « l'été ».

Quel est l'univers intellectuel et moral de notre auteur et quelle culture avait-il reçu dans l'ermitage dont il parle ? Ce qui saute aux yeux, ce sont ses connaissances historiques, car il évoque souvent des personnages historiques ou mythologiques, qui font partie presque exclusivement des héros du passé et forment une sorte de panthéon de la chevalerie. Il ne distingue naturellement pas les figures de la réalité des figures légendaires. Ils sont tous pour lui de vaillants chevaliers auxquelles il compare les participants de la joute de Saumur. Ce sont le roi Artur, et Charlemagne, et Perceval, et Roland, et Jules César, et Hannibal.

Mais ses connaissances historiques sont très confuses.

*Alexandre qui conquis plus,
Aussi Julius Gayus,
Josué et Machabeus,
Ces trois juits et deux paiens* (str. 236)

À qui pense-t-il pour Gaius et Julius et qui est le troisième Juif ? On pourrait supposer que Gaius et Julius ne sont autres que Caius Julius César, mais il le nomme un peu plus loin :

*Julius Cesar et les siens,
Pompee, Cartage et Priens
Qui tant conquisdrent de biens...* (str. 236)

Derrière toute cette confusion, il y a une culture historique tout à fait caractéristique de cette époque, une culture romanesque, c'est-à-dire tirée des romans de chevalerie. Il a certes lu quelque chose à côté. C'est ainsi qu'il cite Végèce, quelques « histoires de Grèce, d'Albion,

de Troie et de Lutèce », sans qu'on sache clairement à quoi il pense en parlant de ces « histoires ».

Il ne cite précisément qu'une œuvre historique : « les histoires de Beauvoir ». C'est sans doute « le Miroir historique » de Vincent de Beauvais (str. 138). On peut attribuer la faute d'orthographe (*r* au lieu de *s*) à un copiste. Il renvoie à cette œuvre en expliquant l'origine du comté de Clermont, qui avait été au départ institué pour un des fils du roi Louis IX le Saint, mais notre auteur laisse là passer deux fautes dont on peut difficilement rendre responsable le copiste. Il appelle le fils du roi, Haubert, alors qu'il s'appelait Robert et il écrit qu'il était le second fils du roi, alors qu'en réalité il en était le sixième.

Notre auteur était profondément pénétré des idées de son temps, bien que, vu le caractère et le genre de son œuvre, elles ne soient pas exposées dans un système logiquement développé. Pourtant on peut percevoir ses idées socio-politiques au travers de pensées, remarques et épithètes isolées.

Ainsi reproduit-il exactement le schéma de l'organisation sociale en trois classes, caractéristique du Moyen Âge : guerriers, orants et laborants. De plus, citant ces trois niveaux sociaux, il met à la première place les guerriers, la noblesse :

*Es nobles la lance et la lame
A l'orateur chante de game,
Au laboureur, clerc ou bigame,
Son labeur en loyal endroit* (str. 233)

Une telle logique selon laquelle la noblesse est plus haute que les autres classes et surtout que le clergé, puisqu'elle défend le peuple entier les armes à la main, était à cette époque propre aux œuvres des laïcs, des chevaliers, tandis que le clergé défendait la priorité de sa classe. Mais notre auteur, on peut le supposer, était plus attaché aux œuvres des écrivains de chevalerie.

Son interprétation des bases de l'organisation sociale est excessivement naturaliste : elles sont prédéterminées par la nature et la raison en tant que principaux biens naturels de l'homme. Il écrit à ce propos :

*Raison, qui est sus tout la dame
Et doit dominer homme et femme,
Donneroit a tout estat blasme
Si chascun ne usoit de son droit
.....
Qui autrement faire voudroit,
A nature son train tousdroit
Et condicion deffauldroit,
Regle et loy perdrioint leur saison* (str. 233)

Recourant à cette allégorie de la raison, habituellement représentée sous les traits d'une noble dame, il généralise par là-même l'idée de raison, en y voyant l'intendant universel, qui gère le droit naturel ou la loi de nature. Cette loi est pour partie le droit de chaque condition sociale et de chaque homme, selon lequel chacun doit vivre et s'occuper de la tâche qui lui est fixée.

¹⁶ *Ibid.*

Ses idées politiques sont également traditionnelles, surtout sa conception des obligations du souverain. Ainsi écrit-il à propos du roi René :

*Qui tant a mis tout son pouvoir,
Son entendement et savoir
Et largement de son avoir
Au bien de la chouse publique.* (str. 228)

Le souverain idéal est celui qui soutient le bien de la société en assurant la justice et en maintenant l'ordre naturel et raisonnable.

Cependant, les idées socio-politiques et les réminiscences historiques ne sont que des éléments disséminés dans un texte poétique, inspiré par l'idéal courtois et chevaleresque. Son auteur est typiquement le clerc français qui renonce sans problème aux graves pensées sur la mort et sur Dieu pour les vivantes formes qui le ravissent de la culture courtoise et chevaleresque. Une seule fois il se livre à une réflexion sur la mort (str. 20), après quoi dit-il :

*Retournons a ceulx du ehastel
Et prenons langaige nouvel.
Laissons celluy qui n'est pas bel
Ny bien consonant a nature
Trop plus plaisant est renouvel
D'armes, de lance ou de coustel* (str. 21)

Et qu'estime-t-il le plus ? Posant la question : « *Ou est plus riche le tresor ?* » (str. 21), il répond :

*Le parsonnaige, la facture,
Le bel maintien et la stature,
Au gré de noble créature,
Cent mille fois trop plus que d'or* (str. 21)

Ce qui nous donne envie de tenter une supposition sur l'âge de notre auteur. Vraisemblablement, il est jeune. Plus mûr, il aurait montré plus de prudence dans ses jugements, surtout étant moine.

Toute son œuvre est pénétrée de l'esprit courtois ; et sous ce rapport il traduit fidèlement l'atmosphère des fêtes de Saumur. C'est en cela d'ailleurs que se distinguent tous les tournois et joutes du Moyen Âge. Mais les compétitions organisées par le roi René se signalent par un rituel courtois extrêmement élaboré. La joute de Saumur « *entrepris fut pour une dame, au gré d'amours.* » (str. 2). L'auteur ne cite pas son nom et se contente de remarquer : « *sus mon ame on ne sauroit plus belle eslire.* » (str. 2). On a émis la supposition qu'il s'agissait de Jeanne de Laval, que le roi René épousa plus tard, après la mort d'Isabelle de Lorraine. Mais elle n'était pas présente aux fêtes, aussi G. Bianciotto a-t-il raison de remarquer à propos de cette dame qu'ici « la fiction amoureuse est présente et en aucune façon voilée¹⁷ ».

Les participants, écrit l'auteur au début de son poème, étaient :

*Tous actains d'amoureuse flamme,
Sans villain penser n'aultre blasme* (str. 2).

Le symbole de la joute était « la nouvelle fleur », que l'on commençait depuis peu de temps à cultiver, « la pensée ». L'écu, qui avait été hissé sur la colonne de marbre, était couvert de ces fleurs, ainsi que les caparaçons des chevaux et les écus des « tenants » commandés par le roi. Ainsi le roi René avait-il renouvelé l'esprit de la compétition. Il marchait avec ses chevaliers en qualité non pas de défenseur du « pas » comme c'était l'habitude dans l'organisation d'un « pas d'armes », mais de défenseur de la fleur qui, on peut le supposer, était un symbole de l'amour.

Bien que notre auteur ne connût, parmi la multitude de dames qui s'étaient rassemblées là, que la seule dame de Beauvau, il parle avec enthousiasme de toutes celles qui se rassemblèrent dans le château où règne « *vraie amour* », il leur attribue toutes les qualités possibles et pathétiquement s'écrie en conclusion :

*... et si j'avoie cent mille ames
Pour elles les mectroie es flammes
Des apres feux d'ardant desir
Pour repprouver tous les infames,
Faulx langaigiers, plains de diffames,
Murtriers d'onneurs, renons et fames,
Qui ont a mal parler plaisir.* (str. 43)

Pourquoi tant de passion à condamner les calomnieurs des belles dames ? La question a son importance, car il ne s'agit pas simplement de rhétorique. La défense de l'honneur des dames était un élément essentiel de la conception de l'amour courtois, dans la mesure où cet amour était pensé presque exclusivement comme hors du mariage. Habituellement le bon renom d'une dame devait être sauvegardé au détriment du secret de l'amour, dont personne, sauf les amants, ne devait avoir connaissance. En outre la responsabilité principale incombait à l'homme, qui se présentait comme le garant du secret amoureux et de l'honneur de sa bien-aimée, et la divulgation qu'il faisait de ce secret était regardée comme un crime contre l'amour. André Le Chapelain, auteur du plus célèbre traité sur l'amour courtois, donne à ce propos cet exemple :

« *Un chevalier divulgua honteusement les secrets de son amour et ses intimes affaires de cœur. Tous ceux qui servent dans la chevalerie d'amour demandent que ce délit soit très sévèrement puni, de peur qu'en laissant impuni l'exemple d'une telle trahison, on ne donne aux autres l'occasion de la suivre. Une cour de dames fut donc réunie en Gascogne, et l'on décida à l'unanimité que cet individu serait désormais frustré de toute espérance d'amour, et considéré comme indigne et méprisable aux yeux de tous¹⁸...* »

L'univers intellectuel et moral de notre auteur s'était formé sans doute sous l'influence des idées d'amour courtois. Et dans ses conceptions tous les chevaliers qui étaient descendus à Saumur, prirent part à la joute

¹⁷ G. Bianciotto, *op. cit.*, p. 7.

¹⁸ André Le Chapelain, *Traité de l'amour courtois*, trad. C. Buridant, Paris, 1974, p. 174.

*pour l'onneur d'armes aquerir,
Et pour oster sans mesprison
Celle amoureuse poison
Dont nul n'a jamés guerison
Sans dame humblement requerir.* (str. 281)

Comme l'écrivait le roi René dans le livre des tournois pour en expliquer la nécessité et l'utilité, « *par aventure pourra-il advenir que tel jeune chevalier ou escuier, par bien y faire, y acquerra mercy, grace ou augmantation d'amour de très gente dame et cellée maïstresse*¹⁹. »

Pour tous deux, conformément à l'ancienne tradition, l'amour devait absolument être lié à la sauvegarde du bon renom de la dame et à sa défense contre les calomnieurs. Notre auteur consacre à cet objet une strophe de son œuvre et, s'en prenant aux « *murtriers d'onneurs, renons et fames* » (str. 43), il exalte « *loyalle dame Renommee* », qui « *es armes du pas fut presente tous les jours jusques a quarante* » (str. 44). Recourant à cette allégorie, il fait comprendre que les participants à la compétition étaient fidèles aux commandements de l'amour et n'étaient pas capables de calomnier les femmes.

Le roi René se présente à son tour comme un authentique paladin de l'honneur et du « renom » des femmes. Dans son *Traité sur les tournois*, il prévoit même une cérémonie particulière et un tribunal spécial qui permettront de protéger le bon renom de la dame. La veille de la compétition, tous les participants, selon l'idée du roi, rassembleront leurs heaumes avec les timbres dans une galerie du cloître, après quoi

*« viendront toutes dames et damoiselles, et tous seigneurs, chevaliers et escuiers, en les visitant d'ung bout à autre... et y aura ung hérault ou poursuivant, qui dira aux dames selon l'endroit où elles seront le nom de ceulx à qui sont les timbres, ad ce que s'il y en a nul qui ait des dames mesdit, et elles touchent son timbre, qu'il soit le lendemain pour recommandé. Toutefois nul ne doibt estre batu oudit Tournoy, se non par l'advis et ordonnance des juges, et le cas bien desbatu et atteint au vray, estre trouvé tel qu'il mérite pugnitions et lors en ce cas doibt estre si bien batu le mesdisant, que ses espoules s'en sentent très bien, et par manière que une autrefois ne parle ou mesdie ainsi deshonettement des dames, comme il a acoustumé*²⁰. »

Et dans les statuts de l'ordre de la Demi-Lune, fondé par le roi René en 1448, il est entre autres imposé à tous ses membres « *de ne mesdire de femmes de quelques estat qu'elles soient pour chose qui doibve advenir*²¹ ».

Il semble que toutes les invectives de notre auteur contre les détracteurs de l'honneur féminin ainsi que les exigences du roi René de ne pas médire des femmes, et d'autant plus les sanctions qu'il prévoit dans ce cas, témoignent d'une certaine évolution dans la conception de l'amour courtois. Évolution dans le sens d'une plus grande liberté morale pour

¹⁹ Œuvres complètes du roi René, t. 2, p. 7.

²⁰ Œuvres complètes du roi René, *op. cit.*, p. 21.

²¹ *Ibid.*, t. 1, p. 55.

les femmes dans l'amour hors mariage. Si auparavant la condition *sine qua non* de l'amour était le secret, pour conserver le bon renom de la dame, on insiste maintenant de plus en plus sur l'exigence de ne pas le dénigrer, ce qui suppose la possibilité d'aimer plus ouvertement. Cela se comprend encore mieux si l'on se transporte au siècle suivant et qu'on se tourne vers l'œuvre célèbre de Brantôme, *La vie des dames galantes*. Cet auteur montre de façon convaincante combien à la cour de France au XVI^e siècle s'étaient affirmées des normes de rapports amoureux assez libres où les femmes pouvaient entrer en craignant de moins en moins les atteintes à leur honneur. Ainsi François I^{er} « *a bien aymé les dames, et encor qu'il eust opinion qu'elles fussent, fort inconstantes et variables... ne voulut point qu'on en medist en sa cour, et voulut fort qu'on leur portast un grand honneur et respect*²² ». Un jour il faillit même envoyer à l'échafaud un jeune courtisan qui s'était permis de s'exprimer irrespectueusement à propos d'une dame. Henri II ne supportait pas non plus qu'on calomniât les femmes et s'il aimait écouter les anecdotes sur la fourberie féminine, il ne tolérait que celles qui ne s'attaquaient pas à leur honneur²³. Était-il dès lors nécessaire de cacher les rapports amoureux ? Bien que Brantôme dise que « *les dames doivent estre respectées par tout le monde, leurs amours et leurs faveurs tenues secretes*²⁴ », toute la culture de l'amour courtois tendait à ce qu'on ne se cachât plus et qu'on obtînt la reconnaissance, ce pour quoi il était indispensable de déraciner la médisance, si insultante pour les femmes. Ce n'est pas par hasard que le même François I^{er} non seulement ne cachait pas ses liaisons, mais, selon le témoignage de Brantôme, exigeait habituellement des courtisans qu'ils vinssent à la cour avec leur bien-aimée, sans la cacher.

Mais revenons au temps du roi René, où on commence à observer pour la première fois cette révolution dans le développement de l'amour courtois. Et pas seulement dans la littérature mais dans la vie à la cour. Il faut ici évoquer une personnalité, qui acquiert à la lumière de ces changements une importance symbolique : il s'agit d'Agnès Sorel, la célèbre favorite du roi Charles VII. Ce fut la première maîtresse d'un roi français à ne pas être cachée par son royal amant et à paraître devant tous en honneur et majesté. Et ses filles ne tombèrent pas dans l'obscurité comme des filles illégitimes, mais furent de brillants partis. Il faut supposer qu'Agnès Sorel joua son rôle en pleine conscience de sa dignité, utilisant la grande influence qu'elle avait sur le roi.

Et ce n'est pas un hasard qu'elle ait été élevée à la cour du roi René et ait été la suivante de son épouse Isabelle de Lorraine. C'est grâce à René que le roi fit sa connaissance. On peut donc remarquer qu'à la cour du roi René, la femme pouvait être plus qu'ailleurs, dans l'esprit de la nouvelle courtoisie, préparée au rôle de maîtresse avouée et presque officielle. Cet esprit est présent chez notre auteur, quand il manifeste son désir ardent de défendre le bon renom des dames contre les calomnieurs et les médisants.

²² P. Bourdeille de Brantôme, *les Dames Galantes*, ed. M. Rat, Paris, 1960, p. 264.

²³ *Ibid.*, p. 301.

²⁴ *Ibid.* P. 328.

Certes son texte n'exprime pas nettement cette tendance à une plus grande liberté morale des femmes, et il est possible qu'il n'en ait même pas eu conscience quand il décrivait avec enthousiasme ce que tout le monde savait par la rumeur publique et qui correspondait sans aucun doute à ses propres inclinations. Mais d'une façon ou d'une autre ses mots et ses pensées baignaient dans le courant général où se développaient les normes de l'amour courtois.

Au terme de cette courte analyse des idées de l'auteur de la description du Pas de Saumur, il convient de remarquer que c'est dans son œuvre que les idées de la chevalerie courtoise, mêlées étroitement aux idées naturalistes, ont trouvé leur plus claire expression. Ce sont elles qui lui font souligner sa foi dans le caractère naturel et bienfaisant de l'amour. Avec quelle expressivité, dans le *finale* de son poème, il écrit :

*Factystres d'amoureuse rime
Qui mieux l'ayment que le latin,
Du noir n'atandant au matin,
Prier Dieu pour ma bonne fin
Car a dormir sont jusqu'à prime* (str. 245)

*Le matin n'y pourroit entendre :
Amours leur fait la nuyt si tendre
Que a celle heure respoux prandre
Tieul quel les parforce nature.* (str. 246)

Trad. Y. A

II. Péguy

et autour de Péguy

PÉGUY ET BERGSON :
VERS LE JAILLISSEMENT DE LA VIE

Wanda Sarna,
Université d'Aix-en-Provence

Ce n'est pas parce que Bergson a dit : « *l'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie*¹ » que sa philosophie est une philosophie anti-intellectuelle. Ce n'est pas parce que Péguy gardait toujours une défiance particulière à l'égard des docteurs, que l'on peut le taxer d'anti-intellectualisme. Ni l'un ni l'autre n'ont, d'ailleurs, besoin d'« *apologie* » (cf. *Notre Jeunesse*). Rapportons, cependant, les propres paroles de Péguy, paroles qui éclairent le mieux notre propos :

« *Tous les débats qui se livrent pour et contre M. Bergson et la philosophie bergsonienne eussent été fort éclairés, (mais voulait-on les éclairer), si on avait consenti à examiner ce que nous entendons par l'intellectualisme. On a feint de croire que la querelle faite à l'intellectualisme était une querelle faite à la raison, à la sagesse, à la logique. Et à l'intelligence*². »

Le bergsonisme n'anéantit point l'intelligence, mais il fait craquer les cadres rigides de celle-ci. Cette philosophie montre ce que « *les données de l'intelligence ont d'insuffisant* » et, simultanément, elle laisse entrevoir « *le moyen de les compléter* »³. C'est de l'intelligence, en effet, que vient « *la secousse* » réclamant de dépasser nos « *cadres intellectuels* » de pensée, afin d'entrer « *dans le domaine propre de la vie* » et d'en découvrir les articulations nouvelles. Ainsi Bergson opère-t-il, *de l'intérieur*, une « *renovation* » et un « *rafraîchissement* » dans « *le royaume de la raison* » et dans celui de « *l'intelligence* ». Et puisque cette philosophie est une philosophie du jaillissement, de la dilatation de la vie, elle est, par conséquent, « *une organique. Et c'est une dynamique* »⁴.

En guise d'illustration de ce qui vient d'être dit, nous nous proposons de regarder de plus près l'articulation entre la vie et une donnée de notre esprit : la « *mémoire-habitude* ». Ensuite nous parlerons de l'impact qu'a exercé la philosophie bergsonienne sur l'élaboration poétique du thème de l'espérance chez Péguy.

¹ H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, p. 635. Jean Brun parlera à ce propos de la « *formule choc de Bergson, écrite à une époque où les rationalistes accordaient toute leur confiance à l'intelligence.* », in : *L'Europe philosophe, 25 siècles de pensée occidentale*, 1991. Éd Stock p. 315.

² Charles Péguy, *Note sur M. Bergson*, in *Œuvres complètes en prose*, Bibl. de la Pléiade, Paris, 1992, t. III, p. 1246.

³ C'est le rôle de l'institution, cf. *L'Évolution créatrice*, p. 645.

⁴ *Note sur M. Bergson*, p. 1246.

1^{re} partie : la dénonciation de l'habitude

Un des plus grands mérites de Bergson a été de dénoncer la « mémoire-habitude » en tant que réaction automatique de notre nature à se servir du *tout fait*, c'est-à-dire de laisser endormir le dynamisme propre à la vie par une répétition mécanique des mêmes gestes, actes, idées, qui coupent l'élan vital. Or, la vie n'a rien de commun avec l'inertie mécanique, elle est création incessante, liberté, invention. Elle est à l'opposé du *tout fait*, elle est du *se faisant*.

L'habitude penche naturellement vers la matière qui est nécessité même, par conséquent, elle risque de réduire la vie qui, elle, dépasse la matière de toutes parts. L'élan vital tend à passer à travers le déterminisme de la matière et à triompher de son mécanisme, à le dominer. Briser l'automatisme de l'habitude, ne pas laisser celui-ci s'enrouler autour de la vie et l'emprisonner, vaincre les résistances de la matière, tel est le rôle de la vie. La vie doit renouveler constamment son effort pour remonter la pente que la matière descend⁵. En elle réside la source qui ne s'épuise pas et d'où lui vient « *la force qui ne s'use pas* »⁶. Aussi peut-elle accomplir sa tâche de recommencer, inlassablement, et de refaire, sans cesse, ce que la matière défait. Chaque jour la vie recommence son prodige de profusion et nous assure l'existence « *dans cet océan de vie où nous sommes immergés* »⁷.

Il avait fallu le génie de Bergson pour découvrir cette vérité dans sa pleine réalité. C'est ce que Péguy va qualifier de « révolution bergsonienne ». Comment Péguy l'a-t-il définie ? « *La révolution bergsonienne a consisté à arrêter toute la descente, à remonter toute l'habitude organique et mentale*⁸. » Elle a exalté la vie, en lui donnant la primauté. La vie et la réalité qui ne font qu'un chez Bergson, apparaissent comme un jaillissement ininterrompu de nouveautés, comme une dilatation, un dépassement continuel. « *La réalité est une croissance perpétuelle une création qui se poursuit sans fin*⁹ », insiste Bergson. Et continuant sa réflexion, il affirme avec force : « *l'univers n'est pas fait, mais se fait sans cesse*¹⁰. ».

En quoi consiste le grand renouvellement apporté par Bergson ? Sa philosophie est une proposition, faite à l'homme, de l'empêcher d'entrer dans le piège du *tout fait*, c'est « *déshabituer, désentraver l'homme de descendre certaines pentes mentales, certaines pentes de pensée*¹¹ ». Le bergsonisme est une ouverture à la créativité, à l'imprévisibilité, à la liberté qui

⁵ « Toutes nos analyses nous montrent en effet dans la vie un effort pour remonter la pente qui descend [...] Certes, la vie qui évolue à la surface de notre planète est attachée à de la matière. Si elle était pure conscience. [...] elle serait pure activité créatrice. De fait, elle est rivée à un organisme qui la soumet aux lois générales de la matière inerte. [...] Incapable d'arrêter la marche des changements matériels, elle arrive cependant à la retarder. », H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, p. 703.

⁶ H. Bergson, *Mélanges*, « La force qui s'use et celle qui ne s'use pas », article du 4 novembre 1914, pp. 1105-1106.

⁷ H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, pp. 657-658.

⁸ Note sur M. Bergson, p. 1273.

⁹ H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, p. 698.

¹⁰ *Ibid.*, p. 700.

¹¹ *Ibid.*, 1253.

nous sont offertes par la vie. Or, la vie est dans le mouvement¹², dans le changement, dans la souplesse. Sa fécondité vient de son exigence de création, d'invention. Elle s'endort là où il n'y a plus de mouvement spontané, et s'exalte quand elle peut se répandre en activité libre. Mais la vie rencontre les obstacles de la matière. Elle cherche à les contourner « *à force d'humilité, en se faisant très petite et très insinuante*¹³ », en biaisant avec ce qui s'oppose à son passage. Dans notre vie concrète, les obstacles deviennent, néanmoins, des instruments qui nous obligent à nous dépasser nous-mêmes, à tirer de nous-mêmes plus que nous ne supposons être capables de donner :

« *L'effort est pénible, mais il est aussi précieux, plus précieux encore que l'œuvre où il aboutit, parce que, grâce à lui, on a tiré de soi plus qu'il n'y avait, on s'est haussé au-dessus de soi-même. Or, cet effort n'eût pas été possible sans la matière : par la résistance qu'elle oppose et par la docilité où nous pouvons l'amener, elle est à la fois l'obstacle, l'instrument et le stimulant ; elle éprouve notre force, en garde l'empreinte et en appelle l'intensification*¹⁴... »

Une philosophie de l'acharnement, de l'effort humain, de la lutte pour faire triompher la vie — c'est ainsi que nous pourrions définir le bergsonisme.

Tournons-nous à présent vers Péguy afin de le suivre sur le chemin de l'approfondissement de la philosophie bergsonienne.

La résistance de la matière, avons-nous dit, risque d'entraîner des conséquences graves. Inerte par son essence, la matière « se contente » naturellement du *tout fait*, au lieu de se laisser pénétrer par le courant transformant de l'élan vital. Succombant à sa propre « paresse », elle se condamne à une décroissance progressive que la mort achève. Si la mort a triomphé d'un être, c'est que la matière a réussi à l'emporter sur la vie. Cet être n'a pas permis aux nouveautés dynamiques proposées par la vie de se réaliser. Il s'est soumis à l'automatisme de son existence, et à son habitude :

« *Dans un système bergsonien, [...] la mort d'un être est son emplissement d'habitude, son emplissement de mémoire, c'est-à-dire son emplissement de vieillissement. Et ainsi son emplissement de sclérose et de tout durcissement. [...] cette mort matérielle, temporelle, normale et non irrégulière, essentielle pour*

¹² « En réalité la vie est un mouvement, la matérialité est le mouvement inverse [...]. De ces deux courants, le second contrarie le premier, mais le premier obtient tout de même quelque chose du second : il en résulte un *modus vivendi*, qui est précisément l'organisation. », H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, PUF, p. 707.

¹³ H. Bergson, *L'Évolution créatrice*, p. 579.

¹⁴ H. Bergson, *L'énergie spirituelle, Essais et conférences*, Presses Universitaires de France (PUF), 1966, pp. 22-23.

Dans *L'Évolution créatrice* le philosophe exprime la même pensée ainsi : « *Il s'agissait de créer avec la matière qui est nécessité même, un instrument de liberté, de fabriquer une mécanique qui triomphât du mécanisme, et d'employer le déterminisme de la matière à passer à travers les mailles du filet qu'il avait tendu. Mais, partout ailleurs que chez l'homme, la conscience s'est laissée prendre au filet dont elle voulait traverser les mailles. Elle est restée captive des mécanismes qu'elle avait montés. L'automatisme, qu'elle prétendait tirer dans le sens de la liberté, s'enroule autour d'elle et l'entraîne. [...] Mais l'homme [seul réussit à] opposer l'automatisme contre lui-même, à le dominer. » Il le doit à son langage, à son cerveau, à la vie sociale qui « empêche les médiocres de s'endormir, pousse les meilleurs à monter plus haut », p. 719.*

ainsi dire et non accidentelle, [...] est atteinte quand l'être matériel est plein de son habitude, quand toute la matière de l'être est occupée à l'habitude, à la mémoire, au durcissement, quand il ne reste plus un atome de matière pour le nouveau qui est la vie¹⁵. »

Ce que Péguy désigne comme « emplissement de mémoire », « emplissement d'habitude », « durcissement » et « sclérose » est la traduction de la matière au sens bergsonien. C'est précisément cette matière qui freine l'élan spontané et créatif de la vie¹⁶. Le jaillissement incessant d'une vie nouvelle ne pouvant pas se réaliser, il laisse place à la dégradation, au vieillissement. Cette loi s'applique à l'univers, mais elle se rapporte en particulier à l'homme, l'unique être capable de briser la chaîne de l'automatisme :

« Notre liberté, dans les mouvements mêmes par où elle s'affirme, crée les habitudes naissantes qui l'étoufferont si elle ne se renouvelle par un effort constant : l'automatisme la guette¹⁷. »

Ainsi l'homme acquiert-il un esprit de « vieillissement » qui manque d'enthousiasme, de souplesse et d'ouverture ; en un mot, qui manque de réceptivité. Le « vieillissement » signifie dans le langage de Péguy ce sentiment de plénitude qui paralyse devant le risque du nouveau, du « *se faisant* ». C'est une attitude qui est totalement étrangère à la germination et à la créativité — donc à la fécondité. Qu'est-ce à dire ? « [L'homme] perd la fraîcheur, il perd l'innocence première, ce bien unique, non renouvelable¹⁸. » Perdre la fraîcheur et l'innocence première c'est se retrouver aux antipodes de l'enfance. Or, l'esprit d'enfance est principalement celui de nouveauté. L'enfant est un être inachevé et en voie d'accomplissement. Par conséquent, il n'a rien du *tout fait*, il n'est que du *se faisant*. Il est ouvert au présent, à l'avenir, il est pure réceptivité. Sans rien prévoir, il est prêt à tout recevoir. L'enfance se caractérise nécessairement par l'insouciance. Ne pas penser au lendemain est comme une règle dans l'état d'enfance.

Et ici nous nous apercevons que tous les caractères que Péguy attribue à l'enfant, s'appliquent exactement à la description qu'il fait de la « petite fille espérance ». Effectivement, dans le *Porche du mystère de la deuxième vertu*, Péguy identifiera l'enfant à l'espérance¹⁹. Il développera cette description dans la *Note conjointe sur M. Descartes...* Mais ce sera le thème de notre deuxième partie.

¹⁵ Charles Péguy, *Note conjointe sur M. Descartes...*, pp. 1319-1320.

¹⁶ « L'élan de vie [...] consiste [...] dans une exigence de création. Il ne peut créer absolument, parce qu'il rencontre devant lui la matière, c'est-à-dire le mouvement inverse du sien, qui est nécessité même, et qui tend à y introduire la plus grande somme possible d'indétermination et de liberté. », *L'Évolution créatrice*, p. 708.

¹⁷ *Ibid.*, p. 603.

¹⁸ Charles Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, p. 596.

¹⁹ Charles Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, in *Œuvres poétiques complètes*, Bibl. de la Pléiade, Paris, 1957, p. 550.

II^e partie : l'invincible espérance

Avant d'aborder le thème de l'espérance il nous semble utile de rappeler l'ordre de notre démarche. Nous avons commencé notre réflexion par la dénonciation de l'habitude. Ainsi avons-nous essayé d'indiquer les dangers qui peuvent guetter la vie et arrêter son libre épanouissement. La philosophie bergsonienne nous a servi de base. Les données bergsoniennes sur la mémoire et sur l'habitude ont puissamment marqué Péguy, au point de le maintenir « *sous l'éclairage de [leurs] clartés pour toujours*²⁰ ». L'impact du maître sur son disciple est indubitable. Le génie de Péguy, chantre incomparable de l'espérance, a su traduire les charmes conquérantes de la « petite fille espérance » en images poétiques originales, vivantes et surtout vécues.

« Ici apparaît sous un jour nouveau, ici éclate, ici à ce recroisement jaillit dans son plein le sens et la force et la destination centrale de cette vertu que nous avons nommée la jeune et l'enfant espérance. Elle est la source et le germe. Elle est le jaillissement et la grâce. Elle est le cœur de la liberté. Elle est le nouveau et la vertu du jeune²¹. »

L'espérance est essentiellement pour Péguy une vertu du renouvellement car elle empêche l'homme de « glisser » dans l'habitude. Elle renouvelle aussi le monde en animant la création toute entière. L'espérance reconstruit ce que l'habitude avait détruit. Elle est la vie, par opposition à la mort qu'est l'habitude. Elle est la nouveauté, contrairement au vieillissement de la seconde. Sans elle le monde sombrerait sous son amortissement et l'homme accepterait des automatismes figés. Or l'espérance crée de l'organique là où l'habitude introduit du mécanique. Elle refait la liberté de l'homme en le retirant de ses automatismes. Constamment en mouvement, elle ne se repose jamais de peur que la raideur de l'habitude fasse tomber l'homme dans son piège.

L'espérance s'était donné pour tâche un travail de géant, celui d'empêcher l'homme de descendre certaines pentes de sa nature, en particulier sa tendance au découragement. Elle l'empêche de *rester tombé* dans l'esclavage de cette habitude. Son rôle fondamental consiste à braver, inlassablement, l'immobilisme et la stérilité de l'habitude. Dans ce sens « elle est essentiellement et diamétralement la contre-habitude, et ainsi le contre-amortissement et la contre-mort ». Elle est une vertu de marche. Le dynamisme est intrinsèquement inscrit dans sa nature. L'énergie qui émane d'elle est le moteur qui stimule toute marche, des ailes qui enlèvent tout découragement.

C'est elle qui fait jaillir la confiance dans le cœur de l'homme. Elle l'anime de sa flamme douce et subtile. Seule, elle connaît le secret pour tirer l'homme de la plus grande épaisseur de sa nuit. Seule, elle est capable de murmurer au cœur de l'homme des paroles qui le

²⁰ Charles Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, p. 1032.

²¹ *Note conjointe sur M. Descartes*, p. 1327.

relèvent et lui redonnent la force. « *Impossible à éteindre*²² », elle n'a pas peur d'accompagner l'homme dans ses ténèbres. L'homme peut l'oublier, mais elle, elle veille sur lui fidèlement. « *Aussi invariable, aussi droite, aussi pure ; invincible et immortelle* », elle se tient auprès de lui inlassablement. La petite espérance réussit à percer la dure écorce de l'angoisse humaine, à briser ses résistances, à arrêter le flot des pensées qui empêchent l'homme de s'abandonner entre ses bras. Convaincre l'homme, « *ce monstre d'inquiétude*²³ » de ne pas penser au lendemain, quel exploit !

« *L'esprit de capitalisation* » est étranger à l'espérance. Elle n'accumule pas, « *n'organise pas le don de soi*²⁴ ». Elle donne sans compter, elle s'use et se refait simultanément. Son secret est d'avoir la source en elle-même, une source qui se donne, mais ne s'épuise pas. De là lui viennent la force et le courage extraordinaires de recommencer ses conquêtes, après que l'habitude a passé. Elle peut tomber, aussitôt elle se relève. Elle peut perdre, aussitôt elle l'oublie. Et elle recommence. Insouciant comme un enfant, sans mémoire comme lui, jouissant de la « *bienheureuse amnésie*²⁵ », elle est une force invincible. Le vieillissement ne peut rien contre elle.

L'espérance ne s'attache pas à la journée d'hier. Et si elle jette un regard sur le passé c'est pour stimuler le présent et l'avenir. Retourner au passé, le traîner derrière elle, risquerait de retarder sa marche. Or, le passé ne nous appartient plus, nous sommes incapables d'y ajouter ou d'en retirer quoi que ce soit. L'avenir, quant à lui, appartient au futur. Tout est, par contre, dans le présent. Péguy insiste particulièrement sur la valeur du présent, ce présent qui a recouvré sa fécondité grâce à la « *révolution bergsonienne* ». En effet, les mécanistes avaient emprisonné le présent dans des théories fixistes et l'avaient rendu inerte. La philosophie de Bergson a libéré le présent des cadres scientifiques et l'a replacé dans le mouvement, dans la liberté et la souplesse. De chaque instant elle a assuré la nouveauté.

L'espérance travaille en union étroite avec le présent : « *tous les matins [elle] se réveille et se lève avec un regard nouveau*²⁶ », infatigable, jeune et frais. Et elle recommence son exercice de renouvellement perpétuel de l'homme et du monde, l'exercice de la réintroduction constante « *de la vertu de création* ». Grâce à elle, le monde, l'homme, ne sont point de l'ordre du *tout fait*, du figé, mais ils sont de l'ordre du *se faisant*. Ils relèvent de la durée qui est un « *continuel devenir* », un incessant progrès dynamique propre aux « *véritables êtres vivants*²⁷ ». L'espérance « *est le principe de la récréation comme l'habitude est le principe de la décréation* ».

²² Charles Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, p. 535.

²³ Charles Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, p. 666.

²⁴ Emmanuel Mounier, *La pensée de Charles Péguy*, p. 193.

²⁵ *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, p. 606.

²⁶ Charles Péguy, *Le Mystère des Saints-Innocents*, p. 679.

²⁷ « *[Il] est de l'essence même de la durée et du mouvement d'être sans cesse en voie de formation.* » Henri Bergson, in *Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 56 ; « *La vérité est qu'on change sans cesse.* », in *L'Évolution créatrice*, p. 496.

Inépuisable enfant, elle « *qui n'a l'air de rien* », la seule qui n'a rien reçu²⁸, sauf la tâche de remonter la pente que la matière descend, elle a un pouvoir inouï sur la création. Elle est une promesse d'innocence et une promesse d'enfance. Elle est le germe, l'aube, et le bourgeonnement d'une vie nouvelle. Elle court à travers toute la création et l'âme. Faible et tendre comme un bourgeon, elle est le germe et le commencement du printemps. Elle assure la vie à l'arbre, le feuillage à la dure écorce. Elle enfle les bourgeons, incite la sève à raviver le bois qui semblait mort.

« *Or je vous le dis, dit Dieu, sans ce bourgeonnement de fin avril, sans cet unique bourgeonnement de l'espérance, qu'évidemment tout le monde peut casser, sans ce tendre bourgeon cotonneux, que le premier venu peut faire sauter de l'ongle, toute ma création ne serait que du bois mort.*

Et le bois mort sera jeté au feu.

*Et toute ma création ne serait qu'un immense cimetière*²⁹... »

Ainsi donc, grâce à l'espérance, la création éclate-t-elle continuellement de vie. La terre ne cesse d'offrir, à chaque printemps, le spectacle enchanteur des « *fleurs nouvelles-nées / Jaillissant des sommets en énormes cascades*³⁰. »

C'est avec cette magnifique image de la vie en son plein épanouissement que nous terminons notre bref parcours placé sous le signe de la vie. En écho à notre introduction nous tenons simplement à ajouter cette seule constatation : à la suite de son maître Henri Bergson, Péguy, qui a toujours combattu l'intellectualisme, mais non point l'intelligence, a merveilleusement réussi à dépasser les cadres limités de l'intelligence, et à les compléter. Ainsi, en « *creusant* » les données de l'intelligence (nous avons choisi comme exemple la « *mémoire-habitude* »), notre poète a-t-il découvert la vie *de l'intérieur*. Il l'a découverte dans le mystère de ses origines. Ce mystère s'est présenté à lui sous les traits gracieux de « *la jeune et l'enfant espérance* ». Car c'est elle qui « *est la source et le germe* », et LE JAILLISSEMENT DE LA VIE...

²⁸ Note conjointe sur M. Descartes..., 1329.

²⁹ *Le Mystère des Saints Innocents*, p. 681.

³⁰ Charles Péguy, *Ève*, p. 937.

CHARLES PÉGUY, UN INTELLECTUEL « ANTI-INTELLECTUEL »

E. Leguenkova, T. Taïmanova
 Université des Sciences humaines et Sociales de Saint-Pétersbourg

Le mot français « intellectuel » se traduit habituellement en russe par le terme « intelligent » — traduction imprécise à plus d'un titre. Il convient de distinguer entre ce que l'on appelle intellectuel et « membre de l'intelligentsia ». La fin du XX^e siècle voit en France apparaître une nouvelle classe sinon à part, du moins quelque peu différente des autres : la classe des intellectuels. C'est Clemenceau qui la baptisa de ce nom, lorsqu'il appela la protestation élevée par un grand nombre de savants, de journalistes, d'écrivains, de médecins, d'étudiants et de professeurs contre la violation des règles judiciaires constatée dans l'affaire Dreyfus, un « Manifeste des intellectuels ». Parmi les signataires de ce manifeste figurait Péguy. Pourtant, jamais Péguy ne se rangea au nombre des intellectuels. Bien plus : une large part de son œuvre de publiciste est consacrée à une véritable polémique contre cette classe. Voici ce qu'il écrit à ce sujet : « *Je ne suis nullement l'intellectuel qui descend et condescend au peuple. Je suis peuple*¹. » Péguy fait grief aux intellectuels, entre autres, de leur abstraction, de leur ignorance et de leur incompréhension, de leur carriérisme, et — point principal — de leur autoritarisme. Accusant les universitaires d'avoir trahi les idéaux qu'ils déclarent suivre par souci de véridicité, Péguy affirme ni plus ni moins que l'Université est corrompue par le pouvoir et l'argent. Constatant que dans la société règne une barbarie assez primitive, Péguy relie dans son diagnostic ce triomphe des barbares à l'avènement, en politique, de ceux qu'il nomme « le parti intellectuel ». Le monde où ces gens évoluent, il l'appelle le « monde moderne ».

« *Le monde qui fait le malin, le monde des intelligents, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'en remontre pas [...]. C'est-à-dire : le monde de ceux qui ne croient à rien, même pas à l'athéisme, qui ne se dévouent, qui ne se sacrifient à rien. Exactement : le monde de ceux qui n'ont pas de mystique*². »

Le terme de « mystique » est un des mots clef du lexique péguyen ; son emploi nécessite une explication. Citons la fameuse sentence de notre écrivain : « Tout commence en mystique et finit en politique.³ » Péguy use du mot « mystique » en un

¹ *Œuvres en prose complètes (1898-1908)*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1959, t. 1, p. 1286.

² *Notre Jeunesse*, Gallimard, 1959, p. 14-15.

³ *Op. cit.*, p. 30.

sens très large, et non en sa stricte acception religieuse. Il entend par là l'intégrité intérieure, la vérité de la conduite, la fidélité à ses idéaux, l'esprit de dévouement et de sacrifice, l'intransigeance, le refus de toute compromission, de tout opportunisme. On pourrait prolonger cette énumération ; le fait est que Péguy a lui-même proposé de cette notion une explication à la fois vaste et très simple : « *Qu'importe toute la Ligue des Droits de l'Homme ensemble et même du Citoyen, que représente-t-elle, en face d'une mystique*⁴.. » Le monde antique et le monde moderne, l'Église et les fidèles, l'État et les politiciens, les pauvres et les riches, les compagnons de lutte et les adversaires, les simples enseignants et les professeurs d'université, les antisémites et les juifs : tout semble chez notre écrivain présenté sous l'aspect du dualisme, d'antinomies. Mais tout est *in fine* jugé à la seule aune de la mystique, c'est-à-dire de la conscience.

C'est précisément la conscience qui a toujours caractérisé la véritable intelligentsia russe. Si l'on revient au mot français d'« intellectuel », il faut remarquer que l'éducation et la position sociale, de même qu'une profession intellectuelle, en sont tout de même les critères sémiologiques déterminants. Indubitablement, l'expression russe d'« intelligent » embrasse un horizon plus vaste. Nous nous attarderons sur un seul aspect de la distinction ainsi faite.

L'attitude devant la « question juive » a toujours été le point de douleur et la pierre d'achoppement de l'intelligentsia russe. Quand bafouer les droits des juifs devient un des axes de la politique gouvernementale, agir contre l'antisémitisme permettait en quelque sorte de révéler des dispositions à la dissidence si typiques de l'intelligentsia. Par ailleurs, il faut se souvenir que certains écrivains à la réputation de judéophobes, tels Saltykov et Leskov, sont devenus, après avoir été témoins des pogromes de 1881-1882, de fervents défenseurs des juifs. Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, il devient déplacé, presque indécent, de parler en mal des juifs. Les prises de position de Korolenko en faveur des juifs sont très connues ; Gorki avouait que le seul fait de penser aux juifs le rendait tout à la fois « confus et honteux »⁵.. Parmi les véritables « intelligents », le principe était arrêté : des juifs, on ne saurait parler que *aut bene aut nihil*. Il y en avait même d'assez courageux pour tenter d'influencer la politique impériale en la matière. Rappelons ici le souvenir d'une figure méconnue de l'histoire russe, un homme à compter parmi les plus libéraux et les plus éclairés du gouvernement en place pendant la révolution de 1905, le comte Ivan Ivanovitch Tolstoï, ministre de l'Instruction publique. Cet « intelligent » au plein sens du mot ne cessa de prendre fait et cause pour les droits des juifs, sans craindre d'entrer en polémique avec le Premier ministre du gouvernement russe Serge Youliévitch Witte et même avec le tsar Nicolas II lui-même. Le souverain refusait jusqu'alors d'entendre les déclarations que faisaient les ministres qu'il avait lui-même

⁴ *Op. cit.*, p. 69.

⁵ Voir Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme. L'époque des savoirs*, Moscou, Jérusalem : Gécharim, 1998, p. 270.

nommés, qui contredisaient la politique menée par l'État sur la question juive. Le comte Tolstoï était un « partisan décidé et convaincu », il militait pour l'égalité entre les nationalités et voulait mettre tous les juifs, « cette nation pourchassée », à égalité « avec les autres citoyens de Russie dans l'exercice de tous leurs droits », « supprimer immédiatement les *numerus clausus* en usage dans les concours pédagogiques, donner aux juifs accès aux postes d'enseignement et les autoriser à ouvrir des établissements d'enseignement⁶ ».

En ce qui concerne Serge Youliévitch Witte, qui possédait la réputation d'un « intelligent », il impressionna à ce point Lopoukine, le directeur des Services de police, que ce dernier écrivit de lui : « *J'ai été fort étonné de retrouver chez Witte, un intellectuel si rompu aux affaires et à la politique, ces clichés sur l'existence d'un centre politique juif, d'un "consistoire" mondial qui, à l'aide d'un réseau secret, dirige le monde entier, étend son influence sur tel ou tel pays, pouvant y développer ou y freiner les tendances révolutionnaires de la masse*⁷ ». Cette remarque de Lopoukine souligne combien il était manifestement incongru de trouver associées les idées d'un intellectuel et les représentations que peut véhiculer la conscience collective, sur la menace qui émanerait du peuple juif.

En France, la situation était tout autre. L'antisémitisme ne définissait pas la politique de l'État. Il fleurissait bien plutôt au niveau du quotidien. Le mot même de « juif » se trouvait associé à l'esprit d'entreprise des banquiers, à l'esprit mercantile. Le scandale lié à la banqueroute, survenue en 1882, d'Eugène Bontoux, principal fondateur de l'Union générale, permit notamment cette association d'idées. En effet, ce banquier ne tarda pas à reporter la responsabilité du krach sur les héritiers Rothschild. Beaucoup de bons écrivains contribuèrent à attiser, dans les milieux intellectuels, les sentiments antisémites. Le scandale de l'affaire Bontoux trouve un écho dans *Mont-Oriol* de Maupassant, *L'argent* de Zola, *Cosmopolis* de Paul Bourget. Judaïsme devint synonyme de ploutocratie, et l'antisémitisme s'harmonisa en quelque sorte avec les sentiments anticapitalistes. D'où la prédominance des tendances antisémites au sein du parti socialiste français. L'idéal de solidarité socialiste se trouvait opposé à la solidarité et l'entraide des juifs — et cette entraide était aussi comptée au nombre des défauts juifs. On aurait pu s'attendre à ce qu'en France l'Église catholique jouât un plus grand rôle dans la propagande antisémite, tout particulièrement pendant la période dite de renaissance catholique (au tournant des XIX^e et XX^e siècles) ; l'Église fit pourtant preuve dans cette question d'une certaine retenue qui s'explique en particulier par la tradition qui courait depuis le long règne de Pie IX (pape de 1846 à 1878), que son conservatisme en cette matière (son attention au peuple-témoin/prophète) avait rendu célèbre. Au printemps 1886

⁶ Sous la direction de L. Ivanovna Tolstoï, *Mémoires d'un ministre de l'Instruction publique, le comte Tolstoï*, Moscou, 1997, pp. 22-23.

⁷ A. A. Lopoukhine, *Fragments de souvenirs (à propos des Mémoires de Serge Witte)*, Moscou-Saint-Petersbourg, 1923, p. 85.

parut « La France juive », un livre de Drumont qui se vendra à un très grand nombre d'exemplaires. Ce journaliste créa par ce livre une nouvelle atmosphère sociale, caractérisée par l'antisémitisme : des publications telles que l'*Antijuif* commencèrent de paraître, ainsi que *La Croix* qui se proclamait le journal le plus antisémite de France. On vit naître une ligue antisémite de France, dirigée dès sa fondation par ce même Drumont. Ce fut l'affaire Dreyfus qui acheva de diviser le pays en philo- et anti-sémites : les dreyfusards et les antidreyfusards se reconnaissaient parfois à leur philo- ou anti-sémitisme. Ainsi Degas deviendra-t-il par exemple antidreyfusard à cause de son parti pris antisémite, alors qu'Octave Mirbeau se retrouva dans le camp opposé pour apaiser sa conscience tenaillée par le remords de l'antisémitisme de son adolescence. Mais si un homme n'était guidé que par son sens de la justice, s'il laissait parler sa conscience, alors, en véritable intellectuel, il prenait le parti des gens persécutés en raison de leur appartenance nationale — qu'ils soient juifs, français ou russes. Voilà pourquoi Clemenceau, bien que réputé nationaliste, grâce à son sens inné de la justice, ne tint pas la ligne antidreyfusarde mais passa dans le camp des dreyfusards⁸.

Les paroles les plus pénétrantes sur l'affaire Dreyfus, sur la conception de la justice, sur le peuple juif ont peut-être été celles de Péguy. De Péguy, cet « intelligent » anti-intellectuel. Nous pensons spécialement à *Notre jeunesse* — une œuvre parue en 1910 et considérée par Péguy à la fois comme le bilan de ses recherches spirituelles et comme une sorte de mise au point, faite pour la postérité, de toute la génération des dreyfusards.

L'affaire Dreyfus ne constitua fondamentalement qu'un épisode de la grande histoire de France ; mais elle fut pour Péguy ce « réactif » qui sépare les idées de l'esprit en « mystique » et en « politique » : elle permit à Péguy de trouver une réponse à plusieurs questions très importantes que lui posaient aussi bien ses adversaires que ses camarades, ses lecteurs et enfin lui-même.

Nous savons tous que la vague de protestations que suscita la condamnation de Dreyfus fut soulevée par Zola, lorsqu'il fit paraître *J'accuse*, sa lettre ouverte au président de la République, dans *l'Aurore*. Mais l'on sait moins que c'est un journaliste, un certain Bernard-Lazare, qui fournit à Zola les documents sur lesquels asseoir sa prise de position en faveur de Dreyfus. Or Péguy tenait Bernard-Lazare non seulement pour son meilleur ami, mais aussi pour son directeur spirituel, pour un vrai prophète. Dans le cinquième cahier de la première série, Péguy se range aux côtés de Fernand Bernard, le frère de Bernard-Lazare, qui protestait contre l'affirmation répandue que ce serait Zola l'initiateur du combat pour la réhabilitation de Dreyfus. De fait, Bernard-Lazare publia dès 1896 sa brochure intitulée « Une erreur judiciaire : la vérité sur l'affaire Dreyfus ».

⁸ Voir « Comment sont-ils devenus dreyfusards ou anti-dreyfusards » in *Mil neuf cent (revue d'histoire intellectuelle)*, 1993, n° 11, p. 7.

Bernard-Lazare (Lazare-Marius Bernard) était journaliste et critique littéraire ; de tendance anarchiste, à l'image d'un Tolstoï ou d'un Kropotkine, il refusait toute violence. Les manifestations alarmantes de l'antisémitisme, qu'il s'exprimât en France ou bien à l'étranger, le contraignirent à analyser plus en profondeur ce phénomène social dans son article sur « l'antisémitisme et ses causes », publié en 1894. C'était un homme fin, sensible, très bon, mais ne se départant jamais de son intransigeance. Péguy l'appelait son « aîné », prenait souvent conseil auprès de lui, et lui faisait parfaitement confiance. Il appréciait son honnêteté scrupuleuse et son sens de la justice, qui le mettait inmanquablement du côté des humiliés et des opprimés, qu'ils fussent militaires ou civils, juifs ou catholiques. Bernard-Lazare incarnait pour Péguy le dreyfusisme dans sa pureté initiale, non encore marquée par la récupération politique.

Tout de suite après la mort de Bernard-Lazare survenue le 1^{er} septembre 1903, Péguy se met à composer un portrait de son vieil ami ; mais cette esquisse restera inachevée. Très souvent par la suite, Péguy reviendra, dans des contextes fort variés, sur cette figure de Bernard-Lazare et sur la dette que gardent les *Cahiers* à son égard. Un de ces cahiers, narrant les événements de Kichinev, est dédié « à la mémoire de Bernard-Lazare ». En 1907, Péguy écrit : « [...] nous fîmes l'œuvre où il apporta tout ce qui lui restait d'amitié, de foi, de prophétie [...] ; il nous apportait aussi cette force unique de désillusion...⁹ » Ce n'est qu'en 1910, dans *Notre jeunesse*, que Péguy comprit enfin son intention toute première : il élève en fait un monument de fidélité spirituelle à son ami mort. Et, tout en mettant en relief chez son ami les qualités que lui-même Péguy admirait le plus, il donne parfois de ces qualités des définitions inattendues comme celle-ci : « [...] un prophète, pour qui tout l'appareil des puissances, la raison d'État, les puissances temporelles [...] ne pesaient pas une once devant une révolte, devant un mouvement de la conscience propre¹⁰. » ou encore cette autre : « [...] cet athée ruisselant de la parole de Dieu¹¹. » C'était aussi un véritable internationaliste, car « il voyait vraiment la chrétienté comme l'Islam [...]. Parce qu'il était bien réellement en dehors des deux¹². »

Il est évident que la figure de Bernard-Lazare, ce véritable dreyfusard, a permis à Péguy d'écrire ces paragraphes si inspirés sur le destin du peuple juif et de ses prophètes. L'art de l'essai historique chez Péguy dans *Notre jeunesse* réside en partie dans cette liaison unique de poésie, de pathétique républicain, d'analyse philosophique profonde et d'exactitude journalistique. Péguy démonte un à un, avec esprit de logique, tous les mythes antisémites répandus partout sans souci de cohérence — mythes que, hélas, de nombreux intellectuels avaient fait leurs. S'appuyant sur des exemples concrets et comparant ce qu'aurait fait dans des conditions similaires un Français catholique ou un

⁹ Charles Péguy, *Un poète l'a dit*, Gallimard, 1953, p. 152.

¹⁰ Charles Péguy, *Notre jeunesse*, p. 106.

¹¹ *Op. cit.*, p. 118.

¹² *Op. cit.*, p. 144.

Français juif, il démontre que tout vient en fait du degré de culture et de moralité des hommes, comme de leur condition financière et sociale. Péguy note :

« *Le seul de mes créanciers qui se soit conduit avec moi non pas seulement comme un usurier, mais [...] comme un usurier de Balzac [...] qui m'ait traité avec une dureté balzacienne, avec la dureté, la cruauté d'un usurier de Balzac n'était point Juif. C'était un Français, j'ai honte à le dire, on a honte à le dire, c'était hélas un "chrétien", trente fois millionnaire. Que n'aurait-on pas dit s'il avait été juif ?*¹³ »

Peu après, il note encore :

« *C'est pas facile d'être juif. Vous leur faites toujours des reproches contradictoires. Quand leurs riches ne les soutiennent pas [...], vous dites : C'est pas étonnant, ils sont Juifs. Quand leurs riches les soutiennent, vous dite : C'est pas étonnant, ils sont Juifs. Ils se soutiennent entre eux. — Mais [...] les riches chrétiens n'ont qu'à en faire autant. Nous n'empêchons pas les chrétiens riches de nous soutenir entre nous*¹⁴. »

Nous pourrions trouver de nombreuses autres citations allant dans le même sens. Mais, outre des exemples concrets, Péguy donne une analyse philosophique, étonnante par sa finesse, sa beauté, la force du sentiment et la pénétration, de la conscience collective du peuple juif, telle qu'elle s'est formée au cours de cinquante siècles. Le style de la citation que nous allons faire adopte le mouvement d'un ressort que l'on détordrait : il commence son analyse sur un ton familier qui parodie sans appuyer le discours tenu par des juifs et s'achève sur un registre si élevé et si poétique que tout le passage peut se lire en fin de compte comme un mémorial élevé par le poète prophète à toutes les victimes passées, présentes et à venir de l'antisémitisme.

« *Israël a fourni des prophètes innombrables ; plus que cela elle est elle-même prophète, elle est elle-même la race prophétique. Toute entière, en un seul corps, un seul prophète. Mais enfin elle ne demande que ceci : c'est de ne pas donner matière aux prophètes à s'exercer. Elle sait ce que cela coûte... Toute sa mémoire en est pleine. Vingt, quarante, cinquante siècles d'épreuves le lui disent... cinquante siècles de blessures et de cicatrices, des points toujours douloureux, les Pyramides et les Champs-Élysées, les rois d'Égypte et les rois d'Orient, le fouet des eunuques et la lance romaine, le Temple détruit et non rebâti, une inexpiable dispersion leur ont en dit le prix de leur éternité [...]. Ils savent ce que ça coûte que de porter Dieu et ses agents les prophètes [...]. Alors, obscurément ils aimeraient mieux qu'on ne recommence pas. Ils ont peur des coups. Ils en ont tant reçus. Ils aimeraient mieux qu'on n'en parle pas. Si on ne parlait de rien du tout. Si on faisait des affaires, de(s) bonnes affaires [...]. Ils ont tant fui, tant et de telles fuites, qu'ils savent le prix de ne pas fuir. Campés, entrés dans les peuples modernes, ils voudraient tant s'y trouver bien. Toute la politique d'Israël est de ne pas faire de bruit, dans le monde [...], d'acheter la paix par un silence prudent [...]. Mais toute la mystique d'Israël est qu'Israël poursuive dans le*

¹³ *Op. cit.*, p. 209.

¹⁴ *Ibidem.*

*monde sa retentissante et douloureuse mission [...]. Peuple de marchands. Le même peuple de prophètes. Les uns savent pour les autres ce que c'est que des calamités [...]. Je connais bien ce peuple. Il n'a pas sur la peau un point qui ne soit pas douloureux, où il n'y ait un ancien bleu, une ancienne contusion, une douleur sourde [...]. Ils ont les leurs, et toutes celles des autres [...]. La sagesse est aussi une vertu d'Israël [...]. Beaucoup disaient à quoi bon. Les sages voyaient surtout qu'on allait soulever un tumulte [...], une fois de plus la folie devait l'emporter, dans cette race élue de l'inquiétude [...]. Quand un prophète a parlé en Israël, tous le haïssent, tous l'admirent, tous le suivent. Cinquante siècles d'épée dans les reins les forcent à marcher. Ils reconnaissent l'épreuve avec un instinct de cinquante siècles. Ils reconnaissent, ils saluent le coup. C'est encore un coup de Dieu. La ville encore sera prise, le Temple détruit, les femmes emmenées. Une captivité vient après tant de captivités [...]. Ils ceignent leurs reins pour ce nouveau départ. Puisqu'il faut y passer ils y passeront encore. Dieu est dur, mais il est Dieu. Il punit, et il soutient. Il mène. Eux qui ont obéi, impunément, à tant de maîtres, extérieurs, temporels, ils saluent enfin le maître de la plus rigoureuse servitude, le Prophète, le maître intérieur*¹⁵. »

Trad. R. V.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 77-82.

PRÉSENTATION DE LA SAINT-DO
À NOTRE-DAME DE LOURDES

anonyme

Nous avons demandé à l'un de nos amis, qui nous avait fait lire ce poème, de nous autoriser à le publier. Il n'a rien à voir avec la Russie, l'évocation qu'il fait de ce groupe Saint-Dominique de scouts et routiers d'Algérie, pourra paraître « incongrue » à côté de ces études universitaires. Mais, d'abord, il n'est pas dit qu'un jour ne naisse pas du côté d'Alger un Centre Jeanne d'Arc-Charles Péguy, ensuite, ce poème nous permet de montrer, aux côtés de Robert Burac, qu'un pastiche peut être autre chose qu'une plaisanterie, qu'il peut être un acte grave et un geste d'émotion. L'auteur a voulu rester anonyme.

Mère, voici tes fils, de si loin accourus
Qu'ils arrivent à Lourdes un petit peu moulus,
Mère, voici tes fils qui vers toi ont couru,
Mère, voici tes fils tout ployants et fourbus,
Avec leurs maisonnées, leurs femmes et leurs brus,
Mère, voici la Saint-Do et tout son parentage,
Ses amis, ses anciens et leur pèlerinage,
Toujours prêts comme avant pour les appareillages,
Parés comme autrefois pour les grands abordages.

Ils entourent le Père à la barbe fleurie,
Ils entourent le Père comme une allégorie,
Le Père qui vient fêter un grand cinquantenaire,
Le Père qui vient fêter un noble anniversaire,
Encadré par ses fils comme une allégorie.

Dès qu'ils eurent franchi le Gave et ses galets,
Qu'ils furent devant toi venus s'agenouiller,
Tu les as reconnus, tous les deux cent cinquante,
Arrivant à la fois du fond de l'hexagone
Et qui se retrouvaient – en la trouvant bien bonne –
Après s'être connus autour des années trente
Et s'être séparés à la guerre de quarante
Après s'être trouvés vers mil neuf cent cinquante
Et s'être dispersés dans les années soixante.

Tu les as reconnus, eux et leur vaste engeance,
Leurs pièces rapportées au hasard des chemins,
Tu les as reconnus, eux et leur ambiance
Et le goût qu'ils avaient des chants et du bon vin.
Regarde ce braillard au front bas de taureau

Et cet autre, fartasse, aux bras tors et velus,
 Et cet autre pareil à quelque grand chameau,
 Regarde celui-ci, avec ses os rompus
 Qui avance agrippé à ses longues béquilles,
 Et celui-là, semblable à ces grands pachydermes
 Dont aucune sagaie n'entamerait le derme,
 Et cet autre, là-bas, avec sa bonne bille
 Qui n'interroge plus le Père et l'avenir
 Pour savoir si, vraiment, il devait bien venir.
 Certains se sont rasés, pour se mieux rajeunir,
 La barbe qu'ils portaient étant Supérieurs,
 Certains se sont dopés, pour se ragailardir,
 Avec le cru du coin en regardant ailleurs.

Ni les bondieuseries de « Chez Sainte Sarah »
 (dont une succursale existe à Fatima)
 Ni les bustes de plâtre aux yeux qui vous poursuivent
 Ni les gens qui se pressent et les gens qui se suivent
 Ne peuvent te cacher la Saint-Do accourue,
 Tant est grand le boucan qu'elle fait dans la rue.

Ce sont bien tes enfants qui viennent d'arriver,
 Mère, ce sont bien ceux qui étaient à Rivet
 Ou bien à Saint-Eugène, dans ton fier sanctuaire
 Où ils montaient chercher ta bénédiction,
 Où Monseigneur Leynaud, du plus haut de sa chaire
 La leur administrait avec des postillons.
 Mère, ce sont les mêmes, à peine un peu recrus,
 Mère, ce sont les mêmes, certes un peu plus chenus
 Mère, ce sont les mêmes, mais un peu plus perclus
 Que lorsqu'ils cheminaient en lent pèlerinage
 Vers toi, à la Salette, au printemps de leur âge,
 Et qu'ils escaladaient, en un vaste abordage,
 Les glaciers et les monts et les rochers sauvages
 Pour porter à tes pieds leur foi et leur hommage.

Si tu les as trouvés tous un peu trop ventrus,
 Si tu les as trouvés un peu hurluberlus,
 Si tu leur as trouvé assez peu de vertus,
 Si tu les as trouvés tous un peu éperdus,
 Si tu les as trouvés un peu trop cabossés,
 Si tu les as trouvés assez mal carrossés,
 Si tu les as trouvés un tantinet fripés,
 Si tu les as trouvés tous un peu dérangés,
 Si tu les as trouvés un peu trop chahuteurs,
 Si tu les as trouvés aussi un peu farceurs,
 C'est qu'ils n'ont pas changé, ô Mère, et c'est parfait
 Car depuis tant d'années ils ont aussi tant vu
 Que c'est un pur miracle qu'ils aient tant retenu
 De ces quelques années à la Saint-Do passées.

Tous ces hurluberlus et tous ces cabossés,
 Tous ces olibrius et ces paniers percés,
 Tous ces enquiquineurs et ces enquiquinés,
 Tous ces aventuriers et ces enfants perdus,
 Tous ces aventureux au ventre bien dodu,
 Tous ces enfants partis et tous ces revenus,

Tous ces olibrius assez mal conservés,
 Tous ces paniers percés tous un peu dérangés,
 Tous ces aventuriers un peu embourgeoisés,
 Tous ces petits bourgeois aux ventres bien tendus
 Mère, ce sont tes fils qui te sont revenus.
 Mère, voici tes fils qui se sont tant battus.

Mère, voici tes fils qui se sont tabassés
 De Téniet-el-Haàd au Garigliano
 Et qui sont revenus plus ou moins cabossés
 Après avoir raflé fanions ou drapeaux
 Sur les forts de Toulon ou les monts de Névache
 Et plongé tour à tour casques et bonamaux
 Dans l'eau dorée du Rhin ou la boue de l'Harrach.

Mère, voici tes fils, ceux qui sont revenus
 Des grands camps de Tikjda ou du Mont Cassino,
 Mère, voici tes fils, ceux qui se sont perdus
 Dans les bois de Cham-Sin ou les rizières d'Indo-
 Chine et qui sont pourtant restés de la Saint-Do.

Mère, voici tes fils qui se sont acharnés
 À garder leur pays où beaucoup étaient nés,
 Mère, voici tes fils qui se sont échinés
 À garder le pays où ils sont incarnés,
 Mère, voici tes fils qu'on a dépenaillés,
 Et qui, aux quatre vents, sont allés s'égailler;

Mère, voici tes fils qu'on a dépoitraillés,
 Mère, voici tes fils que l'on a dépouillés,
 Mère, pardonne-leur s'ils ont dû ferrailer,
 Mère, pardonne-leur s'ils ont dû mitrailler,
 Mère, pardonne-leur s'ils ont pu dérailler.
 Mère, voici tes fils qui ont tant besogné,
 Et qui, de leur labeur, ont tout abandonné :
 Leur terre et leur maison et la vigne et le blé
 Et leur ville et la mer et le creux du rocher
 Où ils avaient laissé ton image sculptée
 Sur la haute montagne où ils allaient camper
 Dans l'ombre bleue des cèdres, au plein cœur de l'été.

Tu n'a pas oublié, ô Mère Immaculée,
 Dans la nuit bleue des cèdres les longues processions
 Où la Saint-Do chantait en portant des flambeaux ;
 Tu n'as pas oublié et ton intercession
 À tes fils dévoués ne fera pas défaut.

Quelques-uns trouveront ce pastiche incongru,
 Un peu blasphématoire et par trop farfelu,
 Quelques esprits chagrins le diront saugrenu,
 Bizarre, inconvenant et en tout cas trop cru
 Pour que l'imprimatur lui puisse être obtenu,
 Je me courbe d'avance aux avis des augures,
 Car ce n'est pas pour eux que je l'ai composé
 Mais en l'honneur de la Saint-Do, pour l'amitié

Et – pourquoi le cacher ? – aussi pour le plaisir
 Et pour que vous gardiez de nous un souvenir,
 Ô Mère, autre que ceux qu'on vend – et c'est dommage –
 Dans les boutiques à Lourdes, et qu'on dit votre image.
 Et qui justifieraient un bienheureux orage
 Qui ferait jusqu'au Gave un vaste balayage,
 Et qui accomplirait un bienheureux lavage,
 Et qui justifieraient un horrible carnage,
 Qui ferait dans les rues les plus affreux ravages,
 Et qui motiveraient un immense saccage
 Et le pic et le sel comme on fit pour Carthage,
 Et qui justifieraient un vaste récurage,
 Et qui mériteraient un grand dynamitage...
 Si vous ne pensiez qu'après tout, ces joujoux
 Sont autant de prières qu'on met à vos genoux
 Et qu'il en faut aussi, bien sûr, pour tous les goûts.

Charles Péguy
avec son autorisation posthume présumée
 1973

BARRÈS CONTRE LA SORBONNE

N. N. Stépanova
 Université de Saratov

Ce n'est évidemment pas la philosophie de Maurice Barrès qui peut inspirer notre actuel système d'éducation, comme au temps de la jeunesse de *l'Homme libre* ; néanmoins, il faut écouter ses suggestions. Barrès considérait que le problème de l'éducation était un problème national. Durant toute sa vie, l'écrivain revint sur ce problème : à l'occasion de l'affaire Dreyfus, au moment de la séparation de l'Église et de l'État, pendant la Première Guerre mondiale. Toujours, il insista sur le rôle déterminant joué par l'Université dans la vie du pays.

Barrès l'avoue lui-même : « *L'éducation de l'âme, c'est la grande affaire qui m'a préoccupé et attiré toute ma vie. J'en parle déjà en balbutiant dans Un Homme libre, et depuis je n'ai pas cessé¹.* »

Les méthodes employées pour éduquer la jeune génération — du moins celles en vigueur dans le système de l'enseignement français à la fin du XIX^e siècle — n'ont jamais complètement satisfait l'écrivain. Après 1870 s'était développé ce qu'on appela la philosophie universitaire, qui supplantait l'éclectisme cousinien au profit d'une doctrine néokantienne. Le nouveau système devait inculquer à la jeunesse des normes universelles, absolument obligatoires, valables aussi bien dans les domaines de la politique et du droit que dans la morale, la privant ainsi de toute conscience nationale véritable.

Dans son roman *Les Déracinés* (1897), Barrès condamne sévèrement l'idéalisme kantien. Le professeur de philosophie Paul Bouteiller éduque les jeunes Lorrains que sont ses élèves comme de vrais citoyens du monde, sans tenir nul compte des conditions sociales dans lesquelles ils vivent ni des aspirations de leur caractère. Par là-même, Bouteiller les coupe de leur terre natale. Il impose à ses disciples la loi morale de Kant, l'impératif catégorique, qu'il interprète de la façon suivante : « *C'est d'agir toujours de telle manière que notre action puisse servir de règle².* » Bouteiller tient de son expérience personnelle que la vie de chacun dépend de sa volonté propre et de la capacité à diriger cette dernière. Il éveille donc ses disciples à l'ambition et les pousse à satisfaire

¹ *Enquête au pays du Levant* (deux tomes), Plon, 1923, tome 1, p. 4. [Toutes les références concernent des livres de Maurice Barrès publiés à Paris].

² *Les Déracinés*, Émile Paul, 1911, p. 26.

leur besoin d'agir — de sorte que, à la fin de leur lycée, beaucoup d'entre eux partent pour Paris et se lancent à sa conquête en unissant leurs forces.

Beaucoup de ces jeunes Lorrains, dans leur désir de servir la patrie, décident d'adhérer alors à un parti politique et d'éditer un journal. Très vite, ce journal connaît des difficultés financières. Quand Bouteiller, à qui ils étaient allés demander de l'aide, leur oppose un refus, voici que deux des jeunes Lorrains se résolvent au suicide : l'un finit sa vie sur l'échafaud, l'autre dans les bas-fonds de la société.

La perte de ces deux personnages est dès le début du roman irrémédiable. Leur destinée est la preuve la plus convaincante, pour Barrès, de la doctrine qu'il propose dans *la Terre et les Morts* : les gens pauvres ont particulièrement besoin des principes inhérents à leur terre, de l'appui que leur fournissent les us et coutumes ancestraux. Mais l'influence pernicieuse de Bouteiller a tué ces racines : elle a suscité en eux l'ambition, mais sans cultiver en eux nul respect de la tradition, ni éthique ni règles de vie.

Le procès de Racadot possède pour Barrès un autre sens, encore plus large : il pose la question de l'utilité du parti pris philosophique à la base des systèmes d'éducation français : Bouteiller abandonne à l'arbitraire de la justice le sort de son disciple ; il a pris conscience de sa faute et craint toute compromission.

Les forts et les puissants atteignent rapidement leurs objectifs ; lors de la défense de Racadot, l'avocat Suret-Lefort fait montre de son talent et de son éloquence. Ce procès lui a ouvert le chemin de la gloire : il devient célèbre. Renaudin, un autre des sept Lorrains, entame une carrière de journaliste. Barrès ne pense pas que l'on puisse vraiment dire de ces personnages qu'ils sont des vainqueurs. Par leur désir de faire carrière à tout prix, le vie de ces personnages n'est plus porteuse d'aucun message. Ils ne peuvent être utiles à la France.

Barrès pense que seuls peuvent faire barrage à la mauvaise influence de Bouteiller les personnages issus de vieilles familles aux traditions vivaces et elles-mêmes liées fermement aux traditions locales. L'aristocrate Saint-Philin, catholique et traditionaliste, en vient rapidement à rompre avec Paris : il retourne sur les terres de ses aïeux. Rœmerspacher, d'une vieille souche bourgeoise, échappe lui aussi à la mort spirituelle. C'est en fin de compte François Sturel, rappelant à certains égards la personne de l'auteur, qui triomphe de l'emprise néfaste de Bouteiller et apparaît comme le véritable héros du roman. Lui, plus réceptif que les autres aux impressions de passage, rencontrera aussi des tentations plus fortes. Mais l'aideront à les vaincre son origine bourgeoise honorable, sa fidélité aux principes consacrés par les ans. Lui aussi reviendra en Lorraine.

En suivant le destin de chaque personnage de son roman, Barrès en vient à cette conclusion : le système d'enseignement français ne vaut rien parce que les héros, d'hommes qui pourraient devenir des citoyens actifs et utiles à la patrie, se changent en arrivistes impuissants. « On élève les jeunes Français comme s'ils devaient un jour se

passer de la patrie [...]. Tout jeunes, on brise leurs attaches locales...³ ». Barrès méprise en Bouteiller le faux éducateur ; voici ce qu'il ne dit pas à ses élèves et qu'il devrait leur dire : « Prenez votre rang dans les séries nationales. Quelques-uns d'entre vous, pour être plus sûrs de leur direction, ne veulent-ils pas mettre leurs pas dans les pas de leurs morts ?...⁴ »

La leçon du roman apparaît clairement si l'on y voit la protestation du garçon qui a passé de nombreuses années à étudier, au collège, puis au lycée. *Les Déracinés* montrent à l'envi cette haine de Barrès envers son professeur de philosophie M. Burdeau — le prototype de Paul Bouteiller. Burdeau-Bouteiller représentent une France abstraite. Leur morale universelle, fondée sur la philosophie de Kant, corrompt les jeunes Lorrains. Maurice Barrès fut l'un de ces Lorrains : il étudia la philosophie sous la direction de son maître, le kantien Burdeau, puis sous la direction de Lagneau, qui exposait à ses élèves la philosophie de Spinoza. Au lycée, Barrès lut une masse énorme de livres défendus qui n'étaient pas au programme.

« Mes maîtres n'ont rien éveillé en moi. », déclare notre écrivain⁵. Il y eut ensuite l'Université, envers qui il éprouva de l'hostilité : car elle tuait l'âme qui vivait en lui. Mais quel reproche fait-il exactement à la Sorbonne et à tout l'enseignement français ? Pourquoi ce système est-il si mauvais et corrompteur ? Notre jeune homme, qui vit déjà difficilement l'atmosphère étouffante du siècle finissant, accuse avec précision l'école pour sa « méconnaissance totale des droits de l'individu », son « intolérance fanatique⁶ » ; elle bourre d'une foule de connaissances le crâne de ses élèves sans s'intéresser à la façon dont ils les assimilent. Barrès en arrive à la conclusion que « [...] nos collégiens [sont] surchargés d'acquisitions intellectuelles qui demeurent en eux des notions, non des façons de sentir, alourdis d'opinions qui ne sont pas dans le sens de leur propre fond⁷ ». Notre auteur insiste sur le fait que l'enseignement est totalement en rupture avec le rythme de la vie contemporaine : il n'y prépare pas la jeune génération, alors qu'elle en aurait besoin, n'étant pas encore en mesure de choisir sa voie et de « se trouver ». Les pédagogues s'adressent à leurs disciples comme « à une espèce plutôt qu'à [des] individu[s]⁸ ! » Barrès s'exclame même : « L'étrange rage, cette manie moderne de donner une façon commune à tous les esprits et de briser l'individu !⁹. » En outre, l'enseignement est dispensé sans avoir le moindre égard pour les façons différentes dont réagissent et pensent les lycéens de Charmes, Marseille ou Paris. En un mot, pour caractériser le climat dans lequel a grandi Barrès, il faut à nouveau le citer lui-même, qui parle dans les *Déracinés* d'un « Sedan militaire, politique, financier, industriel [...], intellectuel¹⁰ ».

³ *Op. cit.*, p. 32.

⁴ *Loc. cit.*

⁵ *Mes Cahiers* (14 tomes), Plon, 1929-1957, tome I, p. 22.

⁶ *Les Déracinés*, p. 23.

⁷ *L'Ennemi des Lois*, Paris, Perrin, 1893, p. 247.

⁸ *Op. cit.*, p. 195

⁹ *Huit jours chez Renan*, Émile Paul, 1913, p. 184.

¹⁰ *Les Déracinés*, p. 321.

Si Burdeau professait la morale de Kant, et Lagneau — celle de Spinoza, alors quelle conclusion pratique pouvait en tirer pour lui le jeune Barrès ? Où était la vérité ? Et qu'est-ce que la vérité ? Ce n'est que plus tard que Barrès répondra à ces questions. Influencé en cela par son temps, Barrès commencera par s'opposer aux traditions rationalistes. En premier lieu, il niera l'existence de toute norme morale absolue, quelle qu'elle soit. « *Il n'y a pas de vérité absolue. Il n'y a que des relatives*¹¹. » « *Renan n'avait-il pas dit que la véritable admiration était historique ? qu'il n'y avait pas de Justice ou de Vérité avec des majuscules ?*¹² » En 1898, après la publication du roman *Les Déracinés*, Barrès note pour soi : « *Il y a des misérables qui veulent enseigner aux enfants la Vérité absolue. [...] Il faut enseigner la vérité française, c'est-à-dire celle qui est la plus utile à la nation*¹³. » Dans ces conditions seulement les enseignants pourront aider les jeunes gens à trouver chacun leur personnalité, en les gardant du nihilisme, de la tentation du suicide — qui connaissait alors une relative faveur.

Le véritable professeur, pour Barrès, est celui qui éveille chez ses disciples d'abord un intérêt pour la vie réelle et ensuite seulement pour le sens de la vie au sens abstrait du terme. Mais son devoir est de ne pas imposer cet intérêt à ses élèves : que cet intérêt naisse chez eux de façon naturelle. Le pédantisme de ses maîtres faisait souffrir à l'élève Barrès, et plus tard à l'étudiant Barrès, les « affres de la mort ». Ses maîtres aimaient faire la leçon, mais sans enseigner vraiment ni mettre leur âme dans leurs paroles. Barrès propose aux pédagogues, quelle que soit leur opinion sur l'école, de « *pousser quelques fables jusque dans les cœurs* », de pénétrer le monde intérieur et de ne pas se contenter de faire « *avec ampleur [leur] geste de semeur en ignor[ant] absolument ce que devient la graine*¹⁴ ».

Cela dit, il ne faut pas penser que Barrès ait l'intention de contester le talent et la compétence des maîtres de la Sorbonne, qui ont en charge l'élite intellectuelle de la nation. Il n'en reste pas moins que « *la Sorbonne ne donne pas un milieu spirituel aux jeunes gens*¹⁵ », ne donne pas d'explications de « *la naissance, la vie et la mort, [...] cet océan de mystère qui bat notre rivage*¹⁶ ». Les reproches de Barrès semblent avoir été justifiés, qui portaient sur la spiritualité : les programmes aussi bien scolaires qu'universitaires n'accordaient qu'une place infime à l'étude de la Bible, des Actes des Apôtres, comme aux figures de saint Bernard ou de Jeanne d'Arc.

Barrès voulait une éducation qui fût fondée sur les valeurs spirituelles autant que sur le progrès scientifique. L'analyse et la foi, étant unies, aideraient à l'apparition

¹¹ *Mes Cahiers*, tome II, p. 163.

¹² *Scènes et Doctrine du nationalisme* (deux vol.), Plon, 1925, vol. I, p. 59.

¹³ *Mes Cahiers*, tome II, p. 86.

¹⁴ *Les Déracinés*, p. 18.

¹⁵ *Mes Cahiers*, tome IX, p. 233.

¹⁶ *Op. cit.* tome VIII, p. 156-157.

d'une culture « *du cœur et de la raison* ». L'Histoire a déjà montré des exemples d'une telle harmonie, chez Montaigne, Pascal, Ampère ou Pasteur. Barrès voyait en la religion un des ressorts essentiels de l'éducation morale. Il demandait à la religion de se charger de l'enseignement spirituel du peuple. C'est en partant de ces données que notre écrivain juge le système d'éducation français. Dans le neuvième tome de ses *Cahiers*, il cite une phrase du *Curé de campagne* de Balzac, phrase qui s'accorde parfaitement avec sa position sur la question de l'enseignement : « *L'instruction supérieure fabrique des capacités temporaires parce qu'elles sont sans emploi ni avenir, et les lumières répandues par l'instruction inférieure sont sans profit pour l'État parce qu'elles sont dénuées de croyance et de sentiment*¹⁷. » Cela vient de ce que, à l'époque de Barrès, la Sorbonne avait détruit l'ancien code des règles morales. Il arrivait aux étudiants d'exprimer leur mécontentement : ils ressentaient le besoin d'autre chose. Ils voulaient vivre, et ce désir les poussait à chercher un soutien spirituel dans leur vie en dehors des murs de la Sorbonne. « *On ne peut pas fonder l'Université et l'éducation sur des lois opposées à celles de la nature humaine. (L'enfant veut une nourriture spirituelle.) [...] L'étendue de l'esprit tient à la chaleur, à la grandeur, à l'indépendance ; c'est le triomphe de l'enthousiasme*¹⁸. »

Selon Barrès, les Français devaient donner le ton et ne pas prendre pour modèle les méthodes d'enseignement qui avaient cours en Allemagne. Que Fustel de Coulanges prenne le chemin de Strasbourg, « *Mistral a modifié l'atmosphère intellectuelle de la Provence*¹⁹ », et qu'on fasse de Nancy un second Heidelberg, selon le vœu de M. Taine²⁰.

D'une certaine façon, le regard que porte Barrès sur le système français d'éducation était subjectif, dans la mesure où il n'avait oublié ni les offenses ni les déceptions de sa jeunesse. Mais il reste que l'attention qu'il porta au fonctionnement de la Sorbonne eut des conséquences positives : Barrès rappelait constamment au gouvernement le rôle de la Sorbonne. C'est ainsi qu'il put être utile à la science en créant le Centre national de la recherche scientifique (le *CNRS*). Barrès s'efforçait constamment de rehausser le prestige de la Sorbonne, parce que cette dernière plus que toute autre institution représentait pour lui la gloire de la France.

Trad. R. V.

¹⁷ *Op. cit.*, tome IX, p. 169.

¹⁸ *Op. cit.*, tome IX, pp. 22.23.

¹⁹ *Pour la haute intelligence française*, Plon-Nourrit, 1925, p. 188.

²⁰ *Les Déracinés*, p. 196.

IMPASSES ET VOCATION DE L'INTELLECTUEL :
de Lorenzaccio à Vladimir Korolenko

Yves Avril - Orléans

Au cœur du XIX^e siècle, entre les révolutions de 1830 et de 1848, au cœur de son drame *Lorenzaccio*, Musset nous propose un dialogue entre deux intellectuels, tous deux également brûlés par le désir de l'action : l'un est un adolescent immature et naïf, l'autre un vieillard cynique et ricanneur, l'adolescent plein de rêves et d'idéal, le vieillard pourri par le vice et la vie. On aura reconnu dans l'adolescent naïf le vieux républicain Philippe Strozzi, dans le vieillard désabusé le jeune Lorenzo de Médicis. Philippe, double politique de l'artiste Tebaldeo, songe, impuissant, à la liberté de sa patrie, du peuple. Un moment il est prêt à répondre à l'invitation lyrique de son fils Pierre :

« Venez voir marcher au soleil les rêves de votre vie. La liberté est mûre ; venez, vieux jardinier de Florence, voir sortir de terre la plante que vous aimez. »

Lorenzo, le pseudo-sage, le prévient :

« Prends-y garde, c'est un démon plus beau que Gabriel. La liberté, la patrie, le bonheur des hommes, tous ces mots résonnent à son approche, comme les cordes d'une lyre [...]. Prends garde à toi, Philippe, tu as pensé au bonheur de l'humanité. »

Et Musset livre au théâtre ses conclusions politiques : Lorenzo, ce mélange d'idéalisme et de cynisme, tue le tyran après avoir proclamé que son geste ne servirait à rien, que les prétendus amants de la liberté ne sauraient l'utiliser pour établir la république ; le vieux Philippe assiste désespéré à la mort attendue, auto-programmée du nouveau Brutus ; les républicains, comme prévu, s'enfuient ou se perdent en discussions stériles : le cardinal Cibo, ambitieux cynique (ou réaliste), s'assure la réalité du pouvoir en prenant sous son contrôle le successeur d'Alexandre, un enfant débile. Défaite des intellectuels idéalistes, triomphe du réalisme cynique, la démonstration dramatique serait désespérante, si elle était de bonne foi. Mais Musset, comme son héros Lorenzaccio, a faussé toutes les données : le pseudo-libérateur n'a tué le tyran que pour réaliser les rêves de sa jeunesse pure, « courbée sur les livres » et se laver de la souillure de la corruption. Aucun altruisme donc. D'autre part, sa réputation de « mignon » du duc, de lâche, de pervers qu'il a soigneusement entretenue, lui a retiré toute crédibilité auprès des républicains authentiques. Il a beau jeu de dire que son attentat n'a servi de rien : beau jeu, mais mauvaise foi.

Le règne triomphal des intellectuels du XVIII^e siècle, des « philosophes », est bien fini. De Madame de Staël aux pitoyables rêveurs de *l'Éducation sentimentale* (qu'on pense aux personnages de Deslauriers, de Sénécals, de Martinon, de tant d'autres), le pouvoir politique s'associe aux écrivains pour ridiculiser les intellectuels et les traiter en gêneurs irresponsables. Et les plus féroces critiques viennent de l'intérieur de la caste elle-même.

Que leur reproche-t-on ? D'être des utopistes ; de n'avoir aucune réelle connaissance du peuple qu'ils ont l'ambition d'élever, de sauver ; de former une caste de nantis ; d'avoir la passion secrète du pouvoir.

Utopistes ? Pensons à ce poème de Viatcheslav Ivanov, dédié au « Weltverbesserer » (« L'Améliorateur du monde ») qui « le regard s'allongeant jusqu'à l'horizon » « apporte des rameaux d'olivier et la paix au monde... avec le joug, ô despote-mystique... comme les enfants... »

Ignorance du peuple ? Une image hallucinante d'Alexandre Blok nous montre les centaines de milliers d'hommes que représente l'intelligentsia russe devant les cent cinquante millions du peuple russe :

« Là, une fermentation, un bouillonnement, un changement incessant d'orientations, d'intentions, d'emblèmes. Au-dessus des villes, une rumeur que ne peut débrouiller l'oreille la plus exercée : une rumeur comme celle qui régnait au-dessus du camp tatar dans la nuit qui, selon la tradition, précéda Koulikovo. Grincement des chariots innombrables près de la Niepradva, hurlement des hommes, et sur la rivière plongée dans le brouillard s'ébrouent et crient les oies et les cygnes.

« Ici, c'est le règne du sommeil et du silence. Mais sur le camp de Dimitri Donskoï régnait aussi le silence ; pourtant le voïévode Bobrok se mit à pleurer quand il appliqua son oreille contre terre : car il entendait les pleurs de la veuve inconsolable, la mère qui s'accrochait aux étriers de son fils. Sur le camp russe brillaient des éclairs de chaleur lointains et sinistres.

Entre les deux camps — le peuple et l'intelligentsia — passe une ligne où se rejoignent et s'accordent les uns et les autres. Ce trait d'union n'existait pas entre les Russes et les Tatars, entre ces deux camps manifestement ennemis ; mais qu'elle est mince, la ligne qui existe aujourd'hui entre ces deux camps, secrètement ennemis. Qu'elle est étrange et inhabituelle, la rencontre ! L'ouvrier, et le sectaire, et le vagabond, et le paysan rencontrent l'écrivain et le travailleur social, et le fonctionnaire et le révolutionnaire : mais la ligne est ténue ; comme par le passé ces deux camps ne se voient ni se veulent connaître ; comme par le passé, ceux qui désirent la paix et l'entente, sont traités par la majorité du peuple et la majorité de l'intelligentsia comme des traîtres et des transfuges.

Mais cette ligne n'est-elle pas aussi ténue que la rivière embrumée de la Niepradva ? La nuit qui précéda la bataille, elle serpentait, transparente, entre les deux camps ; et la nuit d'après, et les sept nuits suivantes, elle coula rouge du sang russe et du sang tatar. »

Quant à l'irresponsabilité des intellectuels, Pierre Strouvé dans sa contribution à *Viékhi* (« Les Jalons ») parle de leur « superstition sans foi », de la « lutte sans création », du « fanatisme sans enthousiasme », des idées « scientifiques sans aucune réelle positivité, sans connaissance de la vie des hommes », de « l'empirisme sans

expérience », du « rationalisme sans raison et même sans bon sens ». Hubert de Lagardelle qui s'interroge, dans son article *Les Intellectuels devant le socialisme* paru aux *Cahiers de La Quinzaine* le 18 janvier 1901, sur la place des intellectuels dans la société future, s'inquiète de ce prolétariat intellectuel, issu de la bourgeoisie mais réduit à une condition misérable par la société capitaliste. Il y trouve « la tourbe des diplômés sans emploi, des déclassés, des ratés, des aigris, des arrivistes déçus » « qui viennent chercher dans le socialisme des positions, des places, des emplois », des « cerveaux malades, inventeurs méconnus, découvreurs de plans de société, pharmaciens sociaux, mystiques ». Il ne s'éloigne pas, dans cette énumération, de l'intellectuel Marx, qu'il cite et qui évoque « ces avocats sans causes, ces médecins sans malade et sans science, ces étudiants de billard, ces commis-voyageurs et autres employés de commerce, et principalement ces journalistes de la petite presse ».

Quel mépris dans le ton !

Péguy, qui en est bien éloigné, voit moins cette intelligentsia de « déclassés » que la toute-puissance d'un « parti » auquel il donne le nom désormais fameux de « parti intellectuel ». « Parti » sans inscription, sans carte et sans congrès qui exerce sa domination temporelle en utilisant une autorité du commandement (ou de pression) plus que de compétence. Un parti

« qui sans doute n'a point les têtes et les cœurs, qui n'y tient point (mais) qui a toutes les chaires, qui a les honneurs, qui a l'argent, qui fait les mariages, comme les (anciens) jésuites et comme les (anciens) rabbins, qui a les charges, qui a le gouvernement temporel, toutes les puissances temporelles. Qui a les concours et les examens ». (Victor Marie comte Hugo).

« Le débat n'est pas entre les héros et les saints ; le combat est contre les intellectuels, contre ceux qui méprisent également les héros et les saints » (Notre Jeunesse).

D'ailleurs, avec ou sans parti, « le gouvernement des intellectuels serait le plus insupportable des gouvernements » (De la raison).

À la même époque, avec d'autres points de départ, le Polonais Jan Wacław Makhaiski, venu du socialisme, applique une analyse marxisante à ce qu'il appelle « la classe des intellectuels », pour lui classe aussi réelle que le prolétariat et la bourgeoisie. Il y voit une « force qui certes attaque avec le prolétariat le capital, mais en poursuivant ses propres fins » :

« Il n'y a pas que les capitalistes, à être intéressés par l'ampleur du profit, mais aussi toute la société cultivée ; l'ouvrier n'est pas seulement exploité afin de permettre la vie paresseuse d'une poignée de capitalistes, mais aussi pour permettre l'existence parasitaire de toute la société cultivée, productrice de biens immatériels ».

Ces biens immatériels, que ce soit la culture, la science, l'éducation, ne sont pas évaluables, donc non confisquables, ils échappent à des lois éventuelles sur la

suppression de l'héritage. Ainsi la classe cultivée transmet-elle à ses descendants ses richesses, perpétuant une domination infiniment plus dangereuse que celle des capitalistes. On ne sera pas étonné que Makhaïski se soit lui-même exclu du mouvement socialiste, selon lui responsable d'une nouvelle exploitation, et que jusqu'à sa mort, dans l'URSS créée justement en grande partie par des intellectuels, il ait été tenu en lisière, comme un « manueliste » inconsideré.

Alors que doivent faire les intellectuels s'ils veulent participer à la rénovation de la société ? Fonder comme Péguy une revue pour l'établissement de « la république socialiste universelle » ? Créer comme Niéplouïev, à Vozdvijensk, une communauté, une fraternité ouvrière (« *troudovoïe bratstvo* »), éducative, laborieuse et spirituelle, qui prospérera réellement jusqu'à ce que les bolcheviks la confisquent en 1920 ? Vivre, comme Simone Weil, la condition ouvrière, puis partager à Londres les souffrances des pays occupés par l'Allemagne, en allant jusqu'à se laisser mourir de faim ?

Il y aussi l'action de Korolenko. Était-il vraiment un intellectuel ? Il confie à Korneï Tchoukovski le 10 juillet 1910 :

« Dans les années 1880 époque de marasme, je me suis rendu compte que je n'avais pas d' "idée générale". Et j'ai décidé de devenir partisan, d'intervenir où l'homme serait blessé, etc..., de devenir correspondant. Je voulais satisfaire mon besoin de servir. »

Un intellectuel sans « idée générale » ? Au moins faisait-il partie de l'intelligentsia. Ce qui m'amène à le considérer ici, c'est qu'à mes yeux il représente l'intellectuel de l'avenir, c'est-à-dire l'équilibre entre l'intelligence et la sensibilité (Tchoukovski dit de lui : « *ce qui m'agace en lui, c'est son équilibre. Il comprend tout* »). Entre nos deux modèles français, Sartre et Camus, il est nettement du côté de Camus, sans les porte-voix de la radio, des médias. Le même Korneï Tchoukovski le 15 mai 1912 nous le montre en action :

« Il n'en peut plus : Pechekhonorov et Miakovski sont en prison, Annienski est à l'étranger, malade, et lui, il est seul à lire les manuscrits, à revoir les épreuves [...] Le téléphone sonne : "Qu'est-ce que c'est ?" "Monsieur Korolenko, c'est à propos d'une ouvrière qui s'est blessée et estropiée ; elle a fait un procès et elle a gagné. Six cents roubles. L'avocat en prend quatre cents pour ses honoraires. Aidez-nous !"

Sans attendre d'avoir fini son verre de thé, Korolenko commence à téléphoner à tous les avocats. Il se démène, intercède. Et c'est comme ça chaque jour. »

De 1892 à 1897, il s'occupe de l'affaire de Moultan et défend les Votiaks (Oudmourtes) accusés d'un crime rituel. Il s'informe sur les Votiaks, leurs coutumes, se rend à Moultan, entend les témoins, publie des articles, et finalement après deux procès où les accusés sont condamnés, réussit au troisième à les faire acquitter : tout cela au bout d'une campagne d'une parfaite objectivité : jamais il ne prend prétexte de l'injustice pour

accabler les institutions, il refuse de mettre automatiquement en accusation jurés et tribunal, il ne dresse pas le procès de la société.

En 1903, lors du pogrome de Kichinev, c'est la même démarche. On sait que le compte-rendu de son enquête à Kichinev sous le titre « La Maison n° 13 » sera publié dans les *Cahiers de la Quinzaine* dans une traduction d'Élie Eberlin. Et en 1911, c'est l'affaire Beïlis, autre affaire de pseudo-crime rituel, qui aura un retentissement international. Korolenko, une nouvelle fois, se portera au secours de l'accusé.

Cette action obstinée en faveur non de la justice abstraite mais des victimes concrètes, réelles, de l'injustice, ces efforts patients pour améliorer, autant que faire se peut, les misérables institutions humaines dans les cas précis où elles révèlent leur misère, caractérisent Korolenko. On comprend que Lénine, avec le sens des nuances et la délicatesse qui le caractérisaient, ait pu écrire à Gorki à propos de l'attitude patriotique de Korolenko pendant la première guerre mondiale :

« C'est un pitoyable philistin, enlisé dans ses préjugés bourgeois [...]. Les forces intellectuelles des ouvriers et des paysans grandissent et se renforcent dans cette lutte contre la bourgeoisie et ses complices, les intellectuels, les laquais de la bourgeoisie qui se croient le cerveau de la nation. En réalité, ils ne sont pas son cerveau, ils sont sa merde. » Excusez ce mot, c'est Lénine qui parle.

On fit de belles funérailles à l'écrivain qui était un des plus populaires de la Russie d'avant et d'après la révolution. Mais on n'avait pas publié, on avait soigneusement passé sous silence ses lettres à Lounatcharski où il exprimait son horreur devant la terreur bolchevik. Le « Weltverbesserer », l'« intelligent » Lénine avait provisoirement triomphé.

III. France- Russie

CHARLES BAUDELAIRE DANS LA LITTÉRATURE RUSSE
(fin XIX^e - début XX^e siècles) *

T. V. Vdovenko et N. S. Bodroukina
Université des Sciences Humaines et Sociales
de Saint-Pétersbourg

Le génie est la seule maladie que beaucoup de gens voudraient attraper, mais c'est une maladie congénitale et qui n'est absolument pas contagieuse. Néanmoins il arrive souvent que sous l'influence du génie s'éveillent des talents endormis, comme les rayons du soleil font éclore une fleur charmante — qui n'est pas moins merveilleuse que le soleil.

On s'est souvent étonné de ce que que les écrivains russes qui ont exercé une influence énorme sur les écrivains d'autres pays, n'aient laissé personne les influencer eux-mêmes. Et pourtant une de leurs principales caractéristiques est l'extrême attention qu'ils ont accordée à tout ce qui la méritait. Une telle attention à des valeurs objectives n'a jamais conduit à des emprunts sans délicatesse, mais a donné à leur activité créatrice les moyens d'un développement subjectif.

La France, fière patrie du Beau, doit éprouver aussi un sentiment de fierté de ce que la Russie, austère patrie des adorateurs de la Beauté et de la Vérité, lui ait accordé, à elle, patrie de l'Immortalité, une attention qui souvent est devenue de l'amour.

Il est possible que parmi les écrivains français qui ont influencé la littérature russe à la frontière du XIX^e et du XX^e siècles, Baudelaire ait occupé la première place. Baudelaire, le créateur sans épithètes. Son rôle dans la formation de la vision du monde, de l'esthétique et de la pratique littéraire du symbolisme russe est réellement énorme.

« La découverte » de l'auteur des *Fleurs du mal* fut un processus de longue haleine. Il n'est pas sans intérêt de savoir que c'est justement en Russie qu'apparurent les premières traductions de Baudelaire : dès 1852, la revue pétersbourgeoise *Panthéon* publiait l'article de Baudelaire sur Edgar Poe qui paraissait la même année dans la *Revue de Paris*.

Les premières traductions en vers des *Fleurs du mal*, œuvres de N. A. Kourotchikine et D. D. Minaev parurent en 1896 dans les *Mémoires de la Patrie* et dans l'*Iskra*.

* Nous n'aurons pas la prétention ridicule de traduire « poétiquement » une traduction poétique. Nous nous contenterons de donner la transposition approximative du texte russe en y soulignant les accents et, en note, la traduction littérale en français (Ndt).

š = ch ; č = tch ; ž = j ; j = y ; x = kh ; u = ou

À cette époque on ne considérait pas le poète français comme un « décadent » mais plutôt comme le critique de la société bourgeoise et le défenseur des « humiliés et des offensés ».

Le traducteur le plus remarquable de cette période est P. F. Yakoubovitch, un membre de la Narodnaia Volia, qui refusa qu'on identifiât à un décadent Baudelaire, cet écrivain « des sentiments nobles et purs », qui entraîne son lecteur dans « les pays azurés de l'éternel Idéal ».

Néanmoins, la plupart des critiques russes des années 90, qui éprouvaient une vive répulsion pour le modernisme, virent en Baudelaire une figure suspecte d'« archidécadent » : on connaît les jugements tout à fait négatifs de Tolstoï au chapitre 10 de « *Qu'est-ce que l'art ?* »

Pourtant une partie des critiques comprenait mieux la signification et l'importance des découvertes esthétiques de la poésie baudelairienne. Non seulement il commençait à susciter l'admiration, mais aussi il donnait l'inspiration. Ainsi *Les Petits poèmes en prose* exercèrent-ils une influence de toute première importance pour la formation de la nouvelle esthétique littéraire. *Les Poèmes en prose* de N. S. Tourgueniev sont le résultat de l'inspiration baudelairienne.

En 1884, le jeune D. Mérejkovski publiait dans la revue *Les Belles-Lettres* sa traduction de dix des *Petits poèmes en prose*. Dans l'introduction, le jeune traducteur écrivait que ce n'était pas Tourgueniev mais Baudelaire qui était l'inventeur du nouveau genre poétique, auquel, selon Mérejkovski, un grand avenir était assuré.

Cette opinion était partagée par l'écrivain V. Bibikov dans son livre *Trois portraits : Stendhal, Flaubert, Baudelaire*.

Dans les années 90, non seulement les spécialistes mais aussi l'ensemble du public cultivé avaient appris à connaître Baudelaire.

On commence à examiner en détail et avec intérêt bienveillant les nouvelles tendances de la littérature française. On est séduit par les aspects inhabituels, « scandaleux » de la poésie baudelairienne. Le rejet d'une vie plate et vulgaire pour « le paradis artificiel » de mondes étranges et merveilleux, l'individualisme élitiste, l'érotisme et le « culte du mal » paraissaient alors à quelques auteurs qui désiraient trouver de nouvelles voies dans la littérature russe, les traits les plus séduisants du poète français.

Les représentants les plus notables de la première génération des « baudelairiens » russes sont K. Balmont et V. Brioussov.

Balmont composa même en 1899 un hymne au poète français qui se concluait sur cette incantation :

« *s tobój daj slit's'a mn'e, o mag i čarod'ej
štob ja b'eg užasa mog byt' sr'edi l'ud'ej*¹

¹ Trad. litt. : « Donne-moi de me fondre en toi, ô mage, ô enchanteur, / que sans effroi je puisse demeurer parmi les hommes ». K. Balmont : *À Baudelaire*, dans *Œuvres choisies*, Moscou 1983, p. 114.

Balmont, ensorcelé par la musique magique de l'enchanteur français, se refusait à toute étude rationnelle ou analytique de Baudelaire, préférant la voie d'un impressionnisme tout entier subjectif.

Le jeune Balmont fut séduit par les traits « scandaleux », « provocateurs » de Baudelaire, dont on peut retrouver les échos dans beaucoup d'œuvres que le poète russe composa à cette époque.

On ne peut affirmer que Baudelaire consacra Brioussov, mais il est hors de doute que « sur lui tomba l'ombre de l'âme de Baudelaire » (Ellis), bien que la précision philosophique l'emporte chez Brioussov sur l'inspiration poétique.

Un froid esthétisme rationaliste : c'est ainsi que Brioussov, dans les années 1900, définit ce qui est pour lui le trait le plus appréciable de la poésie de Baudelaire :

« *À la sentimentalité romantique, Baudelaire oppose la froide analyse des sentiments, à la rhétorique des romantiques la sobriété de la langue ; à leur morale conventionnelle, une vision du monde paradoxale, mais mûrement méditée ; à leur attachement au passé, l'amour de la modernité*²

Le nouveau siècle qui commençait considéra d'un œil différent le chantre et botaniste des fleurs du mal, et — miracle - l'ex-« poète maudit », le décadent, apparut comme un écrivain sérieux et un classique respecté.

Du fait que le symbolisme était devenu dans la poésie russe une doctrine reconnue de tous et déjà presque « officielle », l'ancien pécheur fut compté au nombre des saints.

Entre 1900 et 1910 paraissent en Russie pas moins de quatre éditions complètes des *Fleurs du mal* dans la traduction d'A. A. Panov (1907), d'A. Al'ving (1908), Ellis (1908), P. Yakoubovitch (1909), quatre éditions des œuvres en prose dans la traduction d'A. Aleksandrovitch (1902), L. Gourévitch et S. Parnok (1909), M. Volkov (1909), Ellis (1910), des traductions des *Paradis artificiels* (V. Lichtenstadt, 1908), des journaux de Baudelaire (*Mon Cœur mis à nu*) par Ellis (1907), des articles sur Edgar Poe (L. Kogan, 1910). Un nombre important de poèmes furent également traduits par S. Golovatchevski, O. Tchioumine, A. Koursinski, A. Boudléiev, A. Journine et d'autres, et le compositeur A. Gretchaninov écrivit la musique de cinq poèmes des *Fleurs du mal*. Malheureusement, cette notable augmentation du nombre des traductions ne donna pas toujours des résultats de qualité. Si auparavant Baudelaire était traduit en général par des admirateurs, qui n'étaient inspirés que par leur amour de sa poésie, aujourd'hui les traducteurs professionnels se sont emparés d'un auteur « informatisable », et cela dans des buts purement commerciaux.

Naturellement, les « véritables poètes » qui ont traduit Baudelaire nous intéressent plus que les traducteurs professionnels.

² *Lyriques français du XIX^e siècle*, trad. de Brioussov, Saint-Pétersbourg, 1913, 1909, p. XVII. En 1923, l'année de sa mort, Brioussov consacra à Baudelaire une autre œuvre : *Baudelaire* (cycle : *Parmi les livres*).

Les poèmes de Baudelaire sont traduits par V. I. Ivanov qui en fait un exemple de sa propre poétique. A. A. Blok, le plus grand poète issu de la génération des « jeunes symbolistes », s'intéressa aussi dès sa jeunesse à la poésie de Baudelaire. Et bien qu'il ne l'ait pas traduit, certains motifs de son œuvre poétique, sont proches de Baudelaire.

Pourtant le plus fanatique des admirateurs de Baudelaire en Russie, et peut-être dans le monde entier, fut Ellis (pseudonyme de L.L. Kobylinski). Avec A. Biély il fut membre des « Argonautes », ce petit cercle symboliste de Moscou, collabora à « La Balance » et aux éditions Musagète. Il essaya avec une ardeur de missionnaire d'entraîner les autres dans son « baudelairisme », et — il faut le lui rendre — non sans succès.

Beaucoup s'essayèrent à traduire Baudelaire, ils y donnèrent tous leurs efforts, comme ceux qui tentent de s'approcher de la sainteté. Et le résultat, qui parfois confine au miracle, est devant nous : tantôt c'est le charme et la musique de Balmont, tantôt l'éclat froid, la maîtrise technique de Briousov, tantôt l'ornementation et l'ésotérisme des « prophéties » d'Ivanov, tantôt la force secrète de l'intuition d'Annenski. Voici, par exemple, le sonnet *La Beauté*, avec les quatre traductions d'Ellis, Balmont, Briousov et V. Ivanov.

Ellis :

Krasota

*Vs'a, kak kam'ennaja gr'oza, ja b'esm'ertna, ja pr'ekrasna
Čtob o kam'ennye grud'i ty rass'ib's'a, čelov'ek ;
Strast', čto ja vnuš'u poetu, kak materija, b'ezglasna
I ničem n'eistr'ebima, kak materija, vov'ek*

*Ja, kak sfinks tsar'u v lazur'i, vyše vs'akovo poznan'ja,
S l'eb'edinoj b'eliznoju sočetaju xolod l'da ;
Ja n'edvižna, ja otv'er gla b'eglyx l'inii tr'ep'etan'je,
Nikogda n'e znaju sm'exa i n'e plaču nikogda.*

*Eti pozy, eti žesty u nadm'ennyx isvajan'ii
Mnoju sozdany čtob dušu vy, poety, do kontsa
Rastočili : izn'emogši ot upornyx sozertsan'ii ;*

*Ja kolduju, ja daruju mn'e pokornye, serdtsa
Etim vzorom glaz širokix, sv'etom v'ečnym i zerkal'nym,
Gd'e pr'edm'ety otrazil'is' očertan'jem ideal' nym !*

Trad. litt.

Toute, comme un rêve de pierre, je suis immortelle, je suis belle, / Pour que sur mon sein de pierre tu te meurtrisses, ô homme ; / La passion que j'inspire au poète, comme la matière, est muette / Et rien ne peut la détruire, comme la matière, jamais //

Moi, comme le sphinx, je règne dans l'azur / Plus haut que toute connaissance, / À la blancheur du cygne j'unis le froid de la glace ; / Je suis immobile, je refuse le frémissement des lignes de fuite, / Jamais je ne connais le rire et je ne pleure, jamais. //

Ces poses, ces gestes des superbes monuments / Sont créés par moi, pour que votre âme, poètes, jusqu'à la fin / Vous la répandiez, épuisés par des contemplations obstinées //

Je charme, je m'offre les cœurs soumis / De ce regard de larges yeux, de la lumière d'un miroir éternel, / Où les objets se reflètent en figure idéale !

Balmont :

Krasota

Strojna ja, sm'ertnye, kak gr'oza izvajan'ja
I grud', čto každovo ubila v čas jevo,
Poetu znat' dajot l'ubov' i s n'ej t'erzan'je,
B'ezglasno-v'ečnoje, kak v'ečno v'eščestvo.

V lazur'i ja tsar'u kak sfinks n'epostižimyi ;
Kak l'eb'ed bl'ednaja, kak sn'eg ja xolodna ;
N'edvižna krasota, čerty zd'es n'erušimyi ;
N'e plaču, n'e sm'ejus', mn'e sm'ena n'e nužna.

Poety pr'ed moim pob'edno-gordym l'ikom
Vs'e dn'i svoi sožgut v alkan'ij v'el'ikom,
Dux izučajuščii pr'ebud'et v'ek smuščon :

Jest u men'a dl'a nix, poslušnix, obajan'je,
Dva čistyx z'erkala, gd'e mir pr'eobražon :
Glaza, moi glaza, b'ezdonnoje sijan'je.

Trad. litt.

Harmonieuse je suis, mortels, comme un rêve de sculpteur, / Et mon sein, qui heurta chacun à son heure, / au poète donne à connaître l'amour et avec lui le tourment, / Muet-éternel, comme l'éternelle matière. //

Dans l'azur je règne comme un sphinx incompris ; / comme le cygne, je suis pâle, comme la neige je suis froide ; / Immobile Beauté, traits ici inaltérables ; / Je ne pleure, je ne ris, je n'ai pas besoin de changement. //

Les poètes devant mon visage triomphant et fier, / Toute leur vie brûlèrent d'un immense désir, / leur esprit, étudiant, demeure troublé pour l'éternité ; //

J'ai pour eux, dociles, un charme, / Deux purs miroirs où le monde est transfiguré : / des yeux, mes yeux, un éclat insondable.

Brioussov :

Krasota

O sm'ertnyi ! Kak mečta iz kamn'a, ja, pr'ekrasna !
I grud' moja čto vs'ex pogubit čeredoj,
S'erdtša xudožnikov tomit l'ubovju vlastno
Podobnoj v'eščestvu, pr'edv'ečnoj i n'emoj.

V lazur'i tsarstvuj ja sfinksom n'epostižnym ;
Kak l'eb'ed', ja b'ela, i xolodna, kak sn'eg ;
Pr'ezr'ev dviženije, l'ubujas' n'epodvižnym ;
Vov'ek ja n'e sm'ejus', n'e plaču ja vov'ek.

Ja - strogii obraz'ets dl'a gordyx izvajanij,
I s tščetnoj žaždoju, nasytit' glaz m'ečtanij,
Poety pr'edo mnoj sklon'ajuts'a vo prax.

No ix ko mn'e vlečot, pokornyx i v'ubl'onnyx,
Sijan'je v'ečnost'i v moix glazax b'essonnyx,
Gd'e vs'o pr'ekrasn'eje, kak v čistyx z'erkalax.

Trad. litt.

Ô mortel ! Comme un rêve de pierre, je suis belle ! / Et mon sein, qui cause la perte de tous tour à tour, / Torture le cœur des artistes d'un amour impérieux, / Semblable à la matière, éternel et muet. //

Dans l'azur je règne en sphinx incompris ; / Comme le cygne, je suis blanche, et froide comme la glace ; / méprisant le mouvement, éprise de l'immobile ; / Jamais je ne ris, je ne pleure jamais. //

Je suis un modèle sévère pour les fiers monuments, / Et avec leur soif vaine de rassasier les yeux de rêveries, / Les poètes devant moi s'inclinent jusqu'à s'anéantir. //

Mais les attire à moi, soumis et amoureux, / L'éclat de l'éternité dans mes yeux sans sommeil, / Où tout est plus beau, comme dans de purs miroirs.

Ivanov :

Krasota

Ja kam'en' i m'ečta ; i ja pr'ekrasna, L'udi !
 N'emoj, kak v'eščestvo, i v'ečnoj, kak ono,
 Ko mn'e gorit Poet l'ubov'u. No dano
 Vam vs'em udarits'a vsvoj čas ob eti grud'i.

Kak l'eb'ed, b'elaja, – i s s'erdsem izo l'da, –
 Ja sfinx n'epon'aty, tsar'aščii v tv'erd'i sin'ej.
 Pr'etit dvižen'je mn'e p'er'estro'en'jem lin'ij.
 Gl'ad'i : ja n'e sm'ejus', n'e plaču - nikogda.

Čto v'eličavaja nap'ečat'ela dr'evnost'
 Na pam'atnikax slav, – moj lik so'ed'in'ij.
 I bud'et izučat' m'en'a Poetov r'evnost' !

Moj tal'isman dvojnoj rabov moix pl'en'ij ;
 Otobražonnyj mir četoj z'erkal glubokix –
 B'essm'ertnoj sv'etlost'u očej moix širokix.

Baudelaire fut aussi traduit par N. S. Goumilev. Essayant d'exclure de sa poésie les motifs religieux et métaphysiques dont, selon lui, sont encombrées les traductions des symbolistes, il rejette tous les éléments mystiques. Entre les deux influences, latine et

Trad. litt.

Je suis pierre et rêve ; et je suis belle, Hommes ! / Muette comme la matière, et éternelle, comme elle, / Pour moi brûle le Poète d'amour. Mais à vous tous / il est donné de vous heurter (chacun) à son heure contre mon sein. //

Comme le cygne, blanche, - et avec un cœur fait de glace, – / je suis un Sphinx incompris, régnant sur le firmament bleu. / Me répugne le mouvement avec son déplacement de lignes. / Regarde : je ne ris, je ne pleure - jamais. //

Ce que la majestueuse antiquité a imprimé / Sur les monuments glorieux, – mon visage se l'est acquis. / Et le zèle des Poètes continuera de m'étudier. //

Mon double talisman a captivé mes esclaves ; Le monde reflété par le couple de miroirs profonds – Mes larges yeux à la clarté éternelle.

germanique qu'à son avis subit Baudelaire, la partie française pleine « de clarté, de pureté de lignes et d'harmonie latine », suscite chez les acméistes une bien plus grande sympathie que les « noirs mirages des Niebelungen ».

Comme traducteur de Baudelaire, Goumilev est indiscutablement intéressant, ne serait-ce que parce qu'il est peut-être le seul qui, osant goûter au mystère de Baudelaire, est resté d'une absolue sobriété.

Voici la traduction de *La Mort des amants*, qui explicitera notre propos.

Goumilev :

S'mert' l'ubovnikov

Ložem budut nam, polny'e duxami
 Sofy, gluboki, kak mogil'nyi son
 Etažerok rjad s r'edkimi tsv'etami
 Čto dl'a nas vzrastil lučšij n'ebosklon.

I s'erdtsa u nas, jix vdyxaja plam'a,
 Stanut, kak dvojnoj plam'ennik vožžon
 Pr'ed očami duš t'emi z'erkalami,
 Gd'e jix sv'et vdvojn'e jasno otražon.

V'et'er naletit tixij, l'eb'ednyj, -
 I zažžoms'a my vspyškoju 'edinoj,
 Kak proščan'ja ston dolog i t'ažol :

Čtoby, priotkryv dv'eri zoloty'e,
 V'ernyj serafim oživit' vošol
 Matovost' z'erkal i ognj byly'e.

Trad. litt.

Comme lits nous aurons, pleins de parfums / Des divans, profonds comme un sommeil de tombeau, / Une rangée d'étagères avec des fleurs roses, / Que pour nous aura fait croître un plus bel horizon.//

Et nos cœurs, leur flamme haletante, / Seront comme un double flambeau allumé / Devant les yeux de nos âmes, ces miroirs, / Où leur clarté doublement se reflétera clairement. //

Un vent s'élèvera doux, comme un cygne - / Et nous brûlera d'un éclair unique / Comme un sanglot d'adieu long et lourd.//

Pour, entrouvrant les portes d'or, / Qu'un fidèle séraphin entre et ranime / Le terne des miroirs et les feux du passé.

Il suffira de comparer la traduction de Goumilev avec les premiers vers du même sonnet dans les versions de Briousov et de Balmont

Briousov :

*Laskajiščij krovat'ej aromat
Glubokie, kak tajnyj skl'ep divany,
Magnol'ii, akatsii, t'ul'pany
Ogni tsv'etov i sladostrastnyj jad/*

Balmont :

*Post'eli, n'ežny'e ot laski aromata,
Kak žadny'e groba, raskrojuts'a dl'a nas,
I stranny'e tsvety, dyšavšije kogda-to
Pod bl'eskom lučšix dn'ej, vzdoxnut v posl'ednij' ras.*

Trad. litt.

Briousov :

Caressant parfum des lits, / Divans profonds comme un caveau secret, /
Magnolias, acacias, tulipes / Feux des fleurs et voluptueux poison.

Balmont :

Des lits, tendres de la caresse des parfums, / Comme des tombes avides,
s'ouvriront pour nous, / Et d'étranges fleurs, qui respirèrent un jour / Sous l'éclat de plus
beaux jours, respireront pour la dernière fois.

Nous commettrions une erreur de considérer comme superflu l'examen de la traduction d'Annenski. On peut dire sans exagération que c'est à lui qu'appartient l'une des plus intéressantes traductions de Baudelaire. Prenons comme exemple la *Cloche fêlée*.

Annenski :

Staryj kolokol

*Ja znaju sladij jad, kogda mgnov'en'ja tajut
I plam'a sin'eje uzor iz dyma v'jot,
A t'eni prošlovo tak tixo prol'etajut
Pod val's tomit'el'nyj, što v'juga jim pojot.*

*O, ja n'e tot, uvy ! nad k'em b'essil'ny gody,
C'je gorlo m'ednoje xranit mogućij voj
I rass'ekaja jim b'ezmol'vije prirody,
Tr'evožit son boitsov, kak staryj časovoj.*

*V mojej grud'i davno 'est' tr'eščina, ja znaju,
I jesli mrak m'en'a poroj n'e usypit
I p'esn'i n'eznyje slagat' ja načinaju –*

*Vs'o, nasm'ert ran'ennyj, tam budto kto xripit,
Gora krovavaja nad nim vs'o vyrastajet,
A on v soznanii n'edvižno umirajet.*

Trad. litt.

La vieille cloche : Je goûte un poison doux quand les instants se fondent et
s'évanouissent / Que la flamme tord la fumée en plus bleues arabesques / Et que les ombres du
passé passent en un vol si doux / Sous la valse épuisante que leur chante la neige en tempête. //

O non ! hélas ! je ne suis l'homme sur qui les années sont sans force, / Dont la
gorge de bronze garde le hurlement puissant / Et, tranchant pour lui le silence de la nature /
Alarme le sommeil des guerriers, comme un vieux guetteur au rempart. //

Dans mon sein depuis longtemps est une fêlure, je le sais, / Et si l'ombre par
moments ne m'endort / Et si je commence à composer de tendres chansons – //

Toujours, blessé à mort, comme quelqu'un qui râle, / Une montagne sanglante
toujours croît au-dessus de lui, / Et lui, sans perdre conscience, sans bouger se meurt.

Même un regard inexpérimenté peut s'apercevoir qu'Annenski s'intéresse moins à la transposition des images ou du sens qu'à la réalisation d'une « atmosphère » bien définie.

Les multiples contradictions que nous avons rencontrées dans les jugements sur Baudelaire et dans les traductions qu'on a faites de ses poésies, nous conduisent inévitablement à la question finale : Qui alors a raison ? Baudelaire est-il un critique de la société, un décadent, un symboliste, un acméiste ?

Chaque définition prise isolément rétrécit et appauvrit l'essence de la poésie de Baudelaire. Mais toutes elles aident à découvrir des aspects inconnus de son œuvre et en même temps conduisent à une compréhension plus profonde de la personnalité créatrice de ses traducteurs.

Trad. Y. A.

VLADIMIR POZNER

La correspondance de Vladimir Pozner et Constantin Fédine,
élément des relations littéraires franco-russes

Elena Bachkirova,
Musée d'État Konstantin Fédine, Saratov

Au cours de ce colloque, nous avons entendu différents orateurs tenter de définir les traits communs et les différences entre l'intelligentsia russe et l'intelligentsia française, à différents moments de leur histoire, et les mêmes noms, sans que les intervenants se soient concertés, sont revenus à plusieurs reprises, ce qui prouve que si nous allons à la vérité par des voies différentes, la vérité est toujours seule et unique.

Romain Vaissermann, en citant les membres du « Studio russe », ce cercle si peu connu du grand public, a prononcé le nom de Pozner. Étant donné que la première réunion du Studio a eu lieu en octobre 1926, cela signifie que Pozner à cette époque avait émigré depuis huit ans.

Quelle était sa vie à l'étranger ?

Ici nous n'aborderons pas la question de l'évolution générale de l'œuvre de Pozner écrivain, qui mériterait un examen attentif. Nous voudrions pour le moment étudier un autre sujet, non moins intéressant, l'entrée de l'écrivain dans un milieu littéraire et social qui lui était étranger. Sur ce plan, le destin de Pozner présente un très grand intérêt. D'une part, c'est un représentant de la première vague de l'émigration russe, illustrée par des personnalités remarquables, d'autre part, pour les Russes d'aujourd'hui, c'est un écrivain purement français.

Un écrivain qui est devenu français. À la différence d'autres écrivains-émigrés, qui ont en commun de n'avoir aucun lien avec la littérature du pays d'accueil, Pozner franchit cette barrière, avec des gains et des pertes inévitables.

C'est un exemple assez rare de destin littéraire. On sait que les écrivains russes de l'émigration demeurèrent en général des écrivains du pays qu'ils avaient quitté. Il y a assez peu d'exceptions : Nabokov, Nathalie Sarraute. Il nous semble que Pozner peut leur être associé. D'autant plus qu'il

quitte la Russie déjà adulte, et, malgré son jeune âge, écrivain accompli, membre des « Frères Sérapion », ce groupe littéraire bien connu des anthologies et créé en 1921 à Petrograd par Gorki qui essayait dans la ville affamée de maintenir pour quelque temps, au moins physiquement, de jeunes talents entrés en littérature après la Révolution.

Ainsi Pozner avait-il eu le temps de s'intégrer à ceux qui subissaient la vigoureuse influence littéraire de Gorki, il fut le « frère » (c'est le nom qu'ils se donnaient entre eux) d'illustres écrivains comme M. Slonimski, Viatcheslav Ivanov, Lev Lountz, V. Kaverine, K. Fédine, qui devint par la suite un classique de la littérature française, M. Zochtchenko, que les pouvoirs soviétiques successifs persécutèrent continuellement. C'est à ce moment qu'il fit ses premiers essais, c'est là, à Petrograd, parmi ces hommes si différents, mais à coup sûr talentueux, qu'on soumit à examen ce qu'il avait écrit et souffert. Oublier cela lui était aussi difficile, que ce l'est pour nous aujourd'hui de négliger la « russité » de ses premiers pas d'écrivain.

Les lettres de Pozner (nous en avons à notre disposition en tout vingt-six, encore inédites pour la plupart, et qui n'ont pour le moment pas attiré grand nombre de chercheurs), sont également intéressantes dans la mesure où, sur un plan quotidien et néanmoins riche en informations, elles nous rendent plus compréhensible l'atmosphère dans laquelle vivait l'émigration russe et sa perception d'un monde nouveau et d'une société nouvelle. Il est intéressant pour nous de voir avec leurs yeux ce qui se passait dans les littératures française et russe.

La première des lettres dont nous disposons — elle est du 25 avril 1925 — nous montre tout de suite que Pozner reste encore en esprit un Russe : d'un coup nous nous trouvons plongés dans les passions littéraires de ce temps : aux écrivains se pose le problème de la langue littéraire, problème qui est appelé à devenir pendant de longues années une question aussi bien littéraire qu'idéologique. Dans quelle mesure, dans un pays transformé, semble-t-il, par la révolution, la langue devait-elle être une langue nouvelle, et dans quelle mesure devait-elle être nationale ? Cette question a été plus ou moins éclairée par les chercheurs, mais ce qui est pour nous également intéressant, c'est de savoir pendant combien de temps les problèmes qui se posaient à la littérature russe d'alors sont demeurés proches de notre auteur et lui sont restés compréhensibles.

Pozner écrit ainsi à Fédine un magnifique compte-rendu de son roman « *Les Villes et les Années* », accompagnant son appréciation des recensions élogieuses des journaux de l'émigration. Remarquons ici que les lectures de Pozner sont à ce moment, et c'est naturel, françaises et anglaises :

« Si vous saviez combien il est agréable, après des dizaines de romans anglais et français, contemporains et anciens, de lire ne serait-ce qu'un livre écrit en russe. Votre roman, est vraisemblablement le meilleur livre écrit depuis la Révolution. »

Plus loin l'auteur porte un jugement sur le style « russe », dont il pense qu'on parle beaucoup trop :

« J'en ai par-dessus la tête du « style russe », indépendamment de sa qualité. Qu'il est pénible de lire Pilniak et Seïfoullina, Léonov et Nikitine. Qu'est-ce que c'est que cette langue mal dégrossie ? je m'interroge sur un livre écrit dans un dialecte russe-littéraire, vaguement dialectal¹. Alors qu'à l'étranger on oublie le russe, nous voilà avec tous ces "tchavo", ces "solides péquenots", "écoute, mon gars". »

Le compte-rendu du roman de Fédine est pour Pozner l'occasion de s'intéresser au problème du russe littéraire qui se transforme littéralement à vue d'œil, problème qui a si souvent une base purement idéologique. Il y a une parenté évidente avec la Révolution française : c'est visiblement le lot de chaque révolution de tenter d'introduire des changements à tous les niveaux de la société, y compris les niveaux linguistique et culturel.

Plus loin Pozner présente un tableau du lectorat en France, au moins tel qu'il se le représente.

« En France on ne diffuse que cinq ou six étrangers (contemporains) : Kipling, Wells, London, Gorki, d'Annunzio et Blasco Ibanez. Les autres végètent. Le seul livre qui ait eu un succès (matériel) au cours de ces dernières années, c'est "La Fosse" de Kouprine, qui a été diffusé à 35 000 exemplaires ».

Il aborde aussi une question à laquelle, à cette date, il est totalement imperméable, celle du catholicisme dans la littérature française.

¹Pozner écrit le mot russe « *akajuscem* », qui désigne une prononciation en « a » de certaines voyelles non-accentuées (« tchavo » pour « tchevo »).

« En revanche un certain roman que personne ne connaît, "le Rayon", d'un écrivain parfaitement inconnu, dont j'ai aussitôt oublié le nom, dont je n'ai lu de recension dans aucun journal, dans aucune revue, a été diffusé uniquement parce qu'il a une orientation catholique. »

Puis, pour la première fois on passe à la traduction en français du roman de Fédine, et Pozner prévient son ami qu'on y fera des coupures : « Les Français n'éditionnent pas de livres de plus de trois cents pages en moyenne... Ils ont fait des coupures dans Dostoïevski, Tolstoï... »

Dans la lettre du 23 avril 1925, Pozner annonce à Fédine qu'il a présenté le livre de Fédine « à la meilleure maison d'édition française, où l'on édite tous les écrivains de la jeune génération qui se respectent. Le livre sera raccourci au minimum. »

Puis, dans la lettre du 3 août de la même année, il annonce comme une chose décidée la publication de « Villes et Années » dans « La Nouvelle Revue Française », avec lui-même pour traducteur. Le 16 septembre, il écrit à Fédine qu'un « journal blanc » « Dni » (« Les Jours ») commence à imprimer en feuilleton (c'est-à-dire en extraits) « Les Villes et les années ».

Dans la lettre du 11 mai 1926, ils manquent de se brouiller — seule lettre sur le même sujet qui ait été perdue dans la correspondance — « Villes et Années » devaient sortir à la NRF, après « L'Année nue » de Pilniak et des récits d'Ivanov.

Les relations entre Fédine et Pozner ne peuvent certes pas s'appeler une amitié : à en juger par la correspondance, ils n'étaient pas amis en Russie. Et la durée de leur correspondance ne peut s'expliquer par une vague relation amicale. Parfois les deux écrivains, habituellement si réservés, laissent percer dans leurs lettres leur émotion — on y sent des pointes de vexations, il s'y glisse des souvenirs pleins de nostalgie et de sentimentalité. Et si ce n'est pas un reflet d'une vieille affection, c'est à coup sûr le souvenir de leur commune jeunesse, de leur ancienne fraternité.

Plus d'une fois, Pozner dit à Fédine : « Souvenez-vous... Vous m'êtes plus cher que beaucoup de bons amis... Vous êtes pour moi un frère... » (11 mai 1926)

Le fait que Pozner continue à s'intéresser à tout ce qui se passe en Russie, peut être confirmé par les lignes suivantes, tirées de la même lettre :

« Je dois vous faire cette requête. En URSS, paraît la revue *Novyj Mir* (Nouveau Monde). On y publie des extraits de Tolstoï. Si vous pouviez me procurer tous les numéros qui

paraissent de cette revue et me les envoyer, si possible, au moment de leur parution... je vous en serais extraordinairement reconnaissant. J'ai un terrible besoin de cette revue. De même, s'il paraît en Russie des œuvres encore inédites de Tolstoï, Dostoïevski, Tourgueniev et Gogol, où qu'ils paraissent, et quels qu'en soient le volume, la qualité et le genre, envoyez-les moi. Vous serez un ange. » (16 septembre 1925)

Confiant dans les relations que Fédine a aux Editions littéraires d'État, Pozner lui demande de faire publier ses travaux dans n'importe quelle revue russe. Pozner accorde une grande importance à la publication des écrivains russes dans les maisons d'édition françaises, ce qui permettrait aux Français de mieux connaître la Russie. Il apprécie dans ce domaine le travail de différents éditeurs français, comme les Éditions Montaigne, la Nouvelle Revue Française, Hélicon, Kra.

C'est aux Éditions Montaigne que sort « Nevzorov » d'Alexis Tolstoï, et à la NRF, un roman de Pilniak (1926). Pozner publie dans la presse française des articles consacrés à la littérature russe, manifestant ainsi un particulier attachement à ses « frères » :

« Justement, le but essentiel de l'article dans "Les Nouvelles Littéraires" n'était pas tant de faire état de mon appartenance aux "Sérapion" que de faire de la réclame pour les frères... » (11 mai 1926).

Il informe Fédine de la sortie en Espagne de son récit « Les Paysans » (29 avril 1927, 26 octobre 1929).

Se constituait peu à peu un cercle d'intellectuels français et russes, qui, entrés en contact avec Pozner, s'intéressaient aux mêmes problèmes d'édition. Du côté russe, c'est Ehrenbourg, et du côté français le premier nom cité dans la lettre d'avril 1926 est celui d'Elsa Triolet (avril 1926, 11 mai 1929), qui, comme beaucoup d'écrivains et de militants français, était enthousiasmée par les idées socialistes (ce cercle est très large : Rolland, Péguy, Malraux, Triolet et d'autres).

Toutes ces préoccupations littéraires trouvent finalement leur achèvement concret et effectif — il assumait alors la réalisation d'une entreprise d'édition assez lourde — dans l'édition en 1929 d'une « Anthologie de la Prose russe contemporaine » dans laquelle il publie des fragments commentés d'œuvres d'écrivains de la nouvelle génération venus à la littérature après la Révolution.

Dans la postface de l'Anthologie, on sent que Pozner, au moins dans ses déclarations écrites et publiques, perd progressivement sa conscience de critique et d'écrivain purement russe, et commence à employer dans ses jugements sur la littérature des années 20, le pronom « nous », montrant indirectement qu'il a désormais une position d'observateur, bienveillant certes, mais latéral.

« De sorte que la littérature russe contemporaine nous apparaît concrète, directe, sensuelle, avide de vivre. » (364)

Dans la même lettre, il touche aux problèmes qui intéressaient la plus grande partie du public français sensible à la littérature. Les écrivains russes ignoraient-ils alors ce genre de problèmes ? Avec le recul on peut penser le contraire :

« Les jeunes écrivains russes ignorent les jeux d'idées d'un Gide, les jeux verbaux d'un Giraudoux, au même titre qu'ils ignorent ce qui fait la force et la faiblesse des écrivains français : dix siècles de tradition, et Rome en plus. »

Si nous laissons le « jeu d'idées » de Gide pour nous intéresser à l'histoire ancienne de ses relations avec l'intelligentsia russe, nous aurions peut-être l'explication de l'attention durable qu'on accorda en URSS à son œuvre — même si au départ elle était en grande partie conditionnée par son enthousiasme pour les fameuses idées socialistes.

Comparant les littératures contemporaines — française et russe —, Pozner touche le problème, si actuel dans les années 20, de la tradition en littérature, et il pense apparemment que son analyse des œuvres publiées dans le recueil implique une reconnaissance de la nouveauté incontestable de la littérature russe. Dans sa libération, au moins proclamée, de la tradition du classicisme mondial, Pozner pressent une quantité de difficultés à venir.

Bientôt paraît, en 1929, « le Panorama de la littérature russe contemporaine » qui contient une appréciation détaillée de l'œuvre de Leonov, Fédine, Panteleev, V. Ivanov, Seïfoullina, Zochtchenko, Babel, avec la volonté que le public français intègre ces noms dans le courant littéraire. Il ne lui échappe pas non plus que toutes les périodes post-révolutionnaires ont, en gros, une tendance habituelle, et tout à fait explicable d'un point de vue psychologique, à la standardisation progressive de tout événement saillant.

« Des romans tels que... marquent la fin du règne exclusif des sujets révolutionnaires dans la littérature russe. »

Sauf Pilniak, Ivanov, Fédine et Léonov, « la plupart des romanciers prolétariens ont fait œuvre de standardisation. Avec eux, la Révolution devient un cliché littéraire. »

Dans sa lettre du 29 mai 1929, Pozner écrit à Fédine :

« Je voudrais bien recevoir de vous des conseils et des directives pour ma "Littérature russe"... Sans personne, sans livres il est difficile d'écrire ici... — mes amis russes pourront m'y aider — par des lettres, et aussi en m'envoyant leurs livres. »

Comme témoignage de la relative ouverture de la société russe à la fin des années 20, et de la collaboration des intelligentsia française et russe de ces années, on peut noter le projet de création d'une revue :

« Ici on a créé une grande revue française, qui publiera volontiers des Russes. La première condition : que ce soit des œuvres inédites. En Russie, le représentant de la revue est Pilniak, ici c'est moi. Si vous avez un récit nouveau encore non édité, de 15 à 20 pages, envoyez-le. »

Pozner est en correspondance avec beaucoup d'écrivains russes — par exemple, avec Pasternak, qui dans une lettre de février 1930 critiquait son « Anthologie » pour son caractère superficiel et l'omission de noms importants.

L'évaluation que fait Pozner — déjà intellectuel français — de la situation de la littérature russe s'accorde avec l'opinion de Boris Pasternak et témoigne du bien-fondé de ses jugements et de sa profonde compréhension de l'évolution littéraire de l'époque. Dans une lettre du 1^{er} mai 1929, Pasternak écrit à Pozner ce qui suit :

« À l'époque où nous vivons et qui commence déjà à se compter en décennies, je me sens plus proche, plus familier, je comprends mieux ce qu'entreprennent Pilniak et Fédine, qui se limitent et s'appauvrissent chacun à sa façon... Pilniak et Fédine se limitent historiquement, c'est-à-dire en accord avec tous les aspects (les ombres et les lumières) de l'époque... pour ce qui est du dernier (Fédine), son évolution aurait été à n'importe quelle époque la même qu'aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il apprécie la situation importante qu'il a atteinte et qu'il mérite si bien d'occuper. »

Les mots de Pasternak paraissent en grande partie prophétiques — notre Fédine occupa dans la hiérarchie officielle soviétique la place la plus haute qui fût accessible à un homme de lettres — il devint Président du Comité directeur de l'Union des Ecrivains d'URSS, ce qui, si l'on considère l'absence de liberté qu'il y trouva, se ressentit d'une manière tout à fait dramatique sur son destin d'écrivain.

Dans les années 30, Pozner s'intéressa beaucoup à l'activité journalistique. On en a la preuve dans le recueil publié en France : « Gorki en France ». Ce recueil nous permet de nous représenter non seulement l'activité de Pozner-journaliste, mais aussi le niveau de connaissance de la littérature soviétique en France — et finalement, le degré de collaboration culturelle des deux pays dans ces années-là.

Il est intéressant de noter comment se constitue un cercle, une communauté de créateurs, d'hommes de culture — les mêmes personnes se retrouvent, guidées, malgré la différence des points de vue, par des idées communes. Et bien sûr, avant tout, l'idée de création artistique.

Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que les gens continuent à se rencontrer pendant bien des années si la vie les réunit par quelque occupation professionnelle, disons un métier d'écrivain ? Dans une situation ordinaire, ce n'est pas étonnant, mais représentons-nous les colossales perturbations de la vie russe des années 10-20, dont les conséquences ne sont comparables, et à un moindre degré quant à leur caractère tragique, qu'à celles de la Révolution française.

Fédine et Pozner se rencontrent à Petrograd en 1921, Gorki connaît et apprécie, différemment, Fédine et Pozner. Ensuite, alors que Fédine reste en Russie, Pozner part pour l'Allemagne ; quant à Gorki un dénouement tragique, et prévisible, l'attend.

Mais ils sont de nouveau ensemble en 1932, et, dans *le Monde* du 9 avril 1932 (p. 3-4) paraît un article de Pozner : « Chez Gorki : une visite à un grand écrivain russe dans sa maison de Sorrente »... Le même sujet est traité dans « Vu » et « Les Nouvelles littéraires ».

Le nom de Fédine est mentionné dans l'article de Pozner : « Souvenirs » paru dans le journal *Europe* du 15 août 1936 (n° 164, p. 483-497) (Rencontres de Pozner avec Gorki : en 1919, puis en 1922 en Allemagne. Il correspond avec Gorki pendant dix ans.)

Un peu plus tard, on trouve, dans *Regards* (12 avril 1934, n° 39), mention de Fédine, d'Ivanov, de leaders politiques comme Radek et Boukharine que Staline n'avait pas encore assassinés. Et le lecteur français a aussi la primeur d'une information sur les travaux du premier congrès des écrivains soviétiques, au cours duquel le pouvoir supprima officiellement la liberté et la diversité d'orientations des intellectuels (bien qu'on ne puisse pas nier que même dans les cadres de cette nouvelle structure soient apparus de remarquables auteurs — rappelons-nous que la Russie a pu retirer certains bénéfices de son isolement de l'Occident, ce qu'évoquait, le premier jour de notre colloque, R. Ch. Ganelinyi. À sol nouveau fleurs nouvelles...)

Beaucoup d'émigrés de Russie travaillaient et écrivaient sur la littérature du pays qu'ils avaient quitté, et cela pas seulement dans les revues de l'émigration : dans *Europe*, Annenkov parlait de Gorki, il citait dans son article les noms des frères Sérapion. Beaucoup aussi réfléchissaient sur la nouvelle intelligentsia russe, et un Français comme Édouard Herriot publiait dans *Conferencia* (15 avril 1934, n° 9) son enquête « Russie : l'intelligence nouvelle ». Les Français ne cessaient de s'intéresser à ce sujet, et accueillirent un très grand nombre d'émigrés russes, devenus leurs voisins.

Ces derniers temps, on a rapatrié des documents d'un extraordinaire intérêt : les archives parisiennes de Pozner alimentent en effet la réflexion et méritent un examen plus approfondi qui fera mieux comprendre le rôle ambigu qu'il joua dans l'évolution des relations franco-russes.

En tout cas, des œuvres plus ou moins importantes qu'écrivit Pozner pendant sa vie — récits, romans, recueils d'essais — une assez grande quantité est consacrée à la Russie et à sa littérature. À savoir : outre les deux livres déjà mentionnés, parus en 1929, *URSS. Présentation de Luc Durtain* (Paris, 1932), *Tolstoï est mort* (Paris, 1935), *Souvenirs sur Gorki* (Paris, 1957), *Mille et un jours* (Paris, 1967), *Vladimir Pozner se souvient* (Paris 1972). La nostalgie demeurera toujours — au retour de l'un de ses voyages à Leningrad, il décrit sa promenade dans la ville : « c'était à l'époque où nous étions frères Sérapion et la révolution était jeune... »

En 1929, dans sa préface à son *Anthologie*, il écrit sur les Frères Sérapion :

« Dans ce groupe entraient de jeunes écrivains que rien ne rattachait, sinon l'amitié. Il y avait parmi eux des romantiques et des futuristes, des bolcheviks et des hommes qui n'appartenaient à aucun parti... Pourtant les gens de la même génération et de la même époque, sans même s'en apercevoir,

avaient une communauté d'esprit, comme aujourd'hui ils ont une communauté de souvenirs. »

En 31, dans une lettre à Fédine il se souvient :

« Songez que dans un mois c'est le 11^e anniversaire des Sérapion. Et j'aurai bientôt 27 ans. Le temps passe, et nous demeurons. »

En 34, ils se rencontreront à Paris avec Malraux et Aragon :

« Cher Kostia, le jour fixé pour le mémorial de Lénine est le 12 (janvier). Il y aura un grand nombre d'écrivains français, d'artistes... Vous êtes le président... » Le nom de Lénine à cette époque réunissait beaucoup d'intellectuels russes et français.

Et ensuite ils se séparent pour longtemps — la lettre suivante est des années 60 :

« Cher Kostia... je suis arrivé à Paris, j'ai trouvé ta bonne lettre, je voulais te répondre, j'ai ouvert le journal, j'ai lu que tu avais maintenant je ne sais quel âge, je ne pouvais le croire, me souvenant que tout récemment encore tu en avais 28, mais pourtant je t'écris, simplement, pour te souhaiter mes meilleurs vœux... J'ai vu tes livres : j'ai gardé de très vieilles éditions que tu m'avais envoyées. Les livres sont bien mieux et durent plus longtemps que les salutations et les médailles... »

La vie s'était écoulée de façon différente, chacun avait choisi selon ses moyens sa propre route, mais Pozner se souvint des noms de ceux qui avaient, dans la Russie de 1921, accompagné ses premiers pas d'écrivain, et Fédine dans son journal parle aussi de lui.

Comme s'il le prévoyait, Pozner, qui était encore tout jeune, écrit en 1929 ces lignes qu'il aurait pu écrire bien des années plus tard :

« Chacun a fait sa propre route... avec eux j'ai passé ma première, ma meilleure jeunesse... »

Ainsi avons-nous Pozner dans deux hypostases : avant les années 30, c'est un émigré russe ; plus tard il est devenu, pour lui-même et pour le public, un écrivain et un intellectuel suffisamment français pour jouer pendant quelques décennies, dans la longue période où Russie et Occident se trouvèrent isolés l'un de l'autre, le rôle d'un des rares intermédiaires vivants entre l'intelligentsia française et l'intelligentsia russe.

Trad. Y. A.

10.

LA PRÉSENCE DES INTELLECTUELS RUSSES
DANS L'ŒUVRE ET LA PENSÉE DE GEORGES BATAILLE

Camille Morando,
Université Paris IV - la Sorbonne

À Bruno

« Je suis un homme malade... Je suis un homme méchant. (...) Une conscience trop clairvoyante, je vous assure, messieurs, c'est une maladie, une maladie très réelle. (...) Plus était claire ma conscience du bien et de toutes les choses "belles et sublimes", plus profondément je m'enfonçais dans la boue, plus je me sentais capable de m'y enliser définitivement. »

Fédor Dostoïevski, *Le Sous-sol*¹

« L'homme a échappé à sa tête. Il a trouvé au delà de lui-même non Dieu qui est la prohibition du crime, mais un être qui ignore la prohibition. Au delà de ce que je suis, je rencontre un être qui me fait rire parce qu'il est sans tête, qui m'emplit d'angoisse parce qu'il est fait d'innocence et de crime. »

Georges Bataille, *La conjuration sacrée*²

Depuis quelques années, Georges Bataille (1897-1962) est à « l'honneur » dans le milieu littéraire français, notamment à l'occasion du centenaire de sa naissance, le 10 septembre 1897. Trop longtemps, il a été volontairement tenu à l'écart, car il n'a jamais appartenu aux grands engouements de notre siècle.

¹ Fédor Dostoïevski, *Le Sous-sol*, Paris, Gallimard, coll. folio classique, 1956 pour les traductions et les notes de Pierre Pascal et de Boris de Schlœzer et 1969 pour l'introduction de Robert André, p. 115 et pp. 120-121. Nous soulignons que ce texte a été plus récemment et plus justement traduit par André Markowicz, sous le titre *Les carnets du sous-sol*, publié chez Actes Sud dans la collection Babel, en 1992, et précédé d'une lecture de Francis Marmande.

² Georges Bataille, *La Conjuración sacrée*, in *Acéphale*, n° 1, p. 4 ; in *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 1970, tome I, p. 445.

L'œuvre de Bataille a été souvent considérée comme inclassable, car elle est l'expression de la volonté d'un homme qui se place sous le signe de l'informe et de l'impossible, chartiste et brillant numismate, assoiffé de philosophie, de sociologie et d'ethnologie, séduit par l'histoire de l'art et par la peinture, en quête de communautés secrètes où le sacrifice permet à la mythologie de se réécrire. L'œil et la souveraineté, le rire et la mort, le sacrifice et l'érotisme constituent le vocabulaire et l'essence de la pensée de cet homme, qui fut le premier à réhabiliter l'œuvre de Nietzsche, en 1936, en s'opposant farouchement à sa récupération fasciste. Il fut également un de ceux qui résistèrent aux « modes », aux courants de son époque. De fait, Bataille est un des rares à critiquer et même à juger « illisible » *Le premier manifeste du Surréalisme* d'André Breton en 1924, contrairement à ses amis les plus proches, Michel Leiris et le peintre André Masson, qui adhèrent au Surréalisme. D'autre part, Bataille va également rester en marge du communisme, au moment où beaucoup d'intellectuels français s'inscrivent au Parti Communiste Français, pendant l'entre-deux-guerres et surtout après 1945.

Élevé dans un monde d'obsessions douloureuses, de folie et de mort, Bataille est un témoin affolé et bouleversé d'une enfance sombre, et les images du père syphilitique et aveugle, le « saint » et le « fou », et celles de la mère désespérée et plongée dans l'angoisse et la mélancolie, tiennent une large place dans son oeuvre littéraire et philosophique. Démobilisé en janvier 1917 pour raisons de santé, Bataille raconte dans un texte autobiographique qu'il entre au séminaire et y reste l'année scolaire 1917-1918³. Il s'était converti au catholicisme en 1914 à Reims. Daté généralement de 1918, son premier livre *Notre-Dame de Rheims* est publié sous son nom⁴, et présente un

³ Les lettres de Bataille, publiées en 1997 et adressées à un certain « Jean-Gabriel », montrent ses hésitations « à abandonner le monde immédiatement », et indiquent qu'il n'entra pas au séminaire car « il n'y avait pas (en lui) vocation » Georges Bataille, *Choix de lettres 1917-1962*, Paris, Gallimard, coll. Les Cahiers de la NRF, 1997, édition établie, annotée et présentée par Michel Surya, p. 13 et p. 19. Ces lettres marquent l'errance préoccupante des pensées de Bataille à ce moment-là en vue d'une vocation religieuse, mais désavouent son entrée au séminaire de Saint-Flour. « Jean-Gabriel » n'a pu être identifié.

⁴ Ce livre est relevé dans une notice nécrologique rédigée en 1964 par son condisciple de l'École des Chartes, André Masson (homonyme du peintre), devenu Inspecteur général des bibliothèques : *Notre-Dame de Rheims*, Saint-Flour, Imprimerie du *Courrier d'Auvergne*, 1918, publié in *Œuvres Complètes*, tome I, 1970, pp. 611-616.

récit pieux, témoignage de cette période « dévote » de l'écrivain. Cette publication reste tout à fait en marge de son œuvre ; elle n'est pas mentionnée par l'auteur et a été seulement retrouvée après sa mort.

En 1918, son choix entre la vie religieuse et la vie laïque est encore incertain. Sa rupture avec le catholicisme a lieu plus tard, au moment où il fréquente notamment Léon Chestov. Toujours en 1918, il passe le concours d'entrée à l'École Nationale des Chartes, où il est admis, et s'installe à Paris. En 1922, il soutient sa thèse intitulée « L'ordre de la Chevalerie, conte en vers du XIII^e siècle », que le ministre de l'Instruction publique qualifie de mémoire « à la fois philosophique et historique ». Dès février 1922, il est nommé archiviste-paléographe, puis bibliothécaire-stagiaire à la Bibliothèque Nationale, où il entre au Département des Imprimés en juillet. Peu de temps après, il rencontre Chestov, qui lui ouvre les portes de la philosophie et de la littérature russes. En 1924, toujours à la Bibliothèque Nationale, il devient bibliothécaire au Département des Monnaies.

Même s'il reste en marge des partis et des courants, Bataille côtoie les plus grands, les écrivains, les peintres, écrit des livres à caractère « scandaleux » publiés sous des pseudonymes, et participe à la création de revues où la volonté politique et l'engagement restent ses priorités. Il écrit également des essais sur la peinture préhistorique, *Lascaux ou la naissance de l'art*, et sur *Manet*, ou d'ordre « philosophique » comme *La Part maudite*, *L'Expérience intérieure*, *La Littérature et le mal*, *L'Érotisme*, *Le Coupable*⁵.

Le fondement de sa réflexion tente de définir la notion d'économie et de dépense, basée notamment sur les travaux de Marcel Mauss⁶ et caractérisée par l'échange et le don, qui élabore une théorie d'attraction et de répulsion, lui permettant de décrypter les sacrifices, les cultes et les rites des différentes sociétés contemporaines. L'écriture philosophique de Bataille est une forme extrême de transgression, basée sur l'expérience, sans limites, de la transe, de la douleur et du plaisir, où se mêlent les contradictions et les

⁵ Ces essais de Bataille sont publiés sous son nom : *La Part maudite* en 1949, *L'Expérience intérieure* en 1954, *Lascaux ou la naissance de l'art*, et *Manet* en 1955, *La littérature et le mal*, et *L'Érotisme* en 1957, *Le Coupable* en 1961. L'œuvre de Bataille, présentant d'autres essais et écrits, est publiée chez Gallimard en *Œuvres complètes*, 12 tomes.

⁶ L'ouvrage de Marcel Mauss, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange des sociétés archaïques* (1932-34) marquera durablement Bataille.

affirmations d'un homme qui ne renonça pas à vivre, mais qui alla au bout de chaque expérience, quitte à se supplicier, à se sacrifier.

Les références littéraires et philosophiques évidentes de Bataille sont Nietzsche et Sade, Kierkegaard et Hegel. Ces auteurs constituent une constellation, un passage obligé pour lire les écrits de Bataille, qui les cite, les explique et entretient avec eux des liens étrangement « humains », en les admirant ou, au contraire en portant sur eux un jugement sévère qui semble sans appel.

D'une façon plus méconnue, Bataille a été influencé par les Russes, touché, en premier lieu, par ses lectures, parmi lesquelles nous pouvons citer celles des textes de Léon Trotski et celles de Plekhanov qui personnifie à lui tout seul, par sa vie et son œuvre, le passage historique qui va s'opérer dans l'intelligentsia et la philosophie russe, du populisme au marxisme⁷ ; et en second lieu, par les rencontres d'intellectuels russes venus à Paris pour enseigner ou faire partager leur combat.

Il faut dire que Paris est l'un des lieux d'exil des révolutionnaires russes qui influencèrent profondément les socialistes français comme Jean Jaurès et Léon Blum. Après l'échec de la révolution russe de 1905, nombreux sont les émigrés russes à s'installer à Paris. Ils bénéficient d'une audience non négligeable comme l'atteste la fréquentation des conférences qu'ils organisent, notamment celle du 6 décembre 1907 où Léon Trotski, de passage à Paris, parle devant un millier de personnes des « étapes de la révolution russe et de la situation politique actuelle ». On retiendra du séjour de Lénine à Paris sa fréquentation de la Bibliothèque Nationale, sa participation aux conférences du sociologue français Emile Durkheim⁸ et ses discours au Club ouvrier de la rue de Turenne⁹.

Afin de mettre en évidence la présence des intellectuels russes dans l'œuvre et la pensée de Georges Bataille, nous présenterons quatre personnalités : le philosophe Léon Chestov qui l'initie à la philosophie,

⁷ Alexandre Papadopoulos, *Introduction à la philosophie russe, des origines à nos jours*, Paris éd. Seuil 1995, p. 159.

Plekhanov (1856-1918) a vécu une partie de sa vie à Petrograd. Il condamne, avec Kropotkine, le coup d'État, la nuit du 26 octobre 1917 où Lénine prend le pouvoir.

⁸ Émile Durkheim (1858-1917), philosophe français, fondateur de la sociologie.

⁹ Jean-Louis Panné, *Boris Souvarine, le premier désenchanté du communisme*, Paris, éd. Robert Laffont, 1993, p. 28.

l'écrivain Dostoïevski notamment avec son ouvrage *Le sous-sol*, l'historien politique Boris Souvarine qui a été le premier « communiste » à désavouer Staline, et Alexandre Kojève, l'un des plus brillants commentateurs de *La Phénoménologie de l'esprit* de Hegel en France. Les liens entre Bataille et Chestov ont été initialement mis en évidence par Michel Surya qui a écrit, notamment, l'indispensable essai *Georges Bataille, la mort à l'œuvre* ; ceux de Bataille et de Dostoïevski ont été analysés par Francis Marmande dans son bel essai *L'indifférence des ruines*¹⁰.

Il nous a semblé juste et « nécessaire » d'associer ces quatre personnalités, surtout celles de Boris Souvarine et d'Alexandre Kojève, à la pensée et à l'œuvre de Bataille. Ces quatre rencontres sont présentées chronologiquement. La présence de Boris Souvarine comme « russe » peut étonner, car il arrive à Paris à trois ans et est naturalisé français à onze ans. Cependant, son rôle politique et philosophique nous a semblé intéressant et avoir sa place dans cette communication, car Souvarine a joué un rôle important entre la France et la Russie au sein même du communisme.

* * *

La rencontre avec Léon Chestov et la littérature russe

Lorsque Georges Bataille rencontre Léon Chestov en 1923, il n'a publié que le petit livret, *Notre-Dame de Rheims*. À ce moment-là, Bataille vient de lire Nietzsche, *Par delà le bien et le mal*, et de découvrir Freud. Comme un « intercesseur », et en tant qu'« historien de la philosophie », Léon Chestov conseille à Bataille non seulement la lecture de Dostoïevski, mais également celle de Nietzsche, de Platon, de Pascal, de Tolstoï et de

¹⁰ Voir Michel Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, Paris, éd. Librairie Séghier, 1987, 2^e éd. Gallimard, 1992, et Francis Marmande, *L'Indifférence des ruines - Variations sur l'écriture du Bleu du ciel*, Marseille, éd. Parenthèses coll. Chemin de ronde, 1985. Michel Surya a également publié un article sur les liens de Bataille et de Chestov, *L'arbitraire, après tout, de la « philosophie » de Léon Chestov à la « philosophie » de Georges Bataille*, in *Georges Bataille après tout*, Paris, éd. Belin, coll. L'extrême contemporain, 1995 ; actes du Colloque, 27-29 novembre 1993, Orléans, sous la direction de Denis Hollier.

Kierkegaard, pour discerner « *la pensée la plus profonde (qui) était que la philosophie est une préparation à la mort*¹¹ ».

De 1898 à 1910, Léon Chestov¹² voyage et vit en Italie, en Suisse et en Allemagne. En 1914, il rentre en Russie et s'installe à Moscou. Son évolution intellectuelle et spirituelle est profondément marquée par l'influence de Tolstoï, Dostoïevski, Nietzsche, Pascal et plus tardivement par Kierkegaard. Il s'installe à Paris en 1920 pour fuir la Révolution russe « *qu'il avait pourtant appelée de ses vœux et de ses textes*¹³ ». Il a alors une notoriété considérable en Russie, mais en France aucun de ses livres n'est paru. C'est pourtant à Paris que Léon Chestov va écrire la plus grande partie de son œuvre philosophique et affirmer sa nouvelle politique « anti-socialiste ».

Le *Texte de l'autobiographie philosophique* rédigé par Bataille lui-même, commence ainsi : « *avant même la fin de mes études secondaires, j'ai lié la philosophie au sens de ma vie. Sans doute comme on peut le faire à cet âge...*¹⁴ »

Il semble que la rencontre avec Chestov se soit faite à l'École des Langues Orientales, où Bataille s'était inscrit pour apprendre le russe et le chinois. Chestov était professeur de philosophie à l'Institut d'Études Slaves à Paris, où il faisait un cours annuel.

Toujours dans le *Texte de l'autobiographie philosophique*, Bataille écrit :

¹¹ Benjamin Fondane *Sur les rives de l'Ilissus. Après la mort de Léon Chestov*, in *Cahiers Léon Chestov*, actes du Colloque 19-20 novembre 1996 à Paris X-Nanterre et à l'Institut d'études slaves, publiés dans *The Lev Shestov Journal, Cahiers de l'association Léon Chestov*, French Department University of Glasgow, Scotland, automne 1997 n° 1, p. 9. Ce Cahier est la publication la plus récente sur Léon Chestov, qui a été connu notamment grâce à Benjamin Fondane, son disciple.

¹² Né Lev Isaacovitch Shvartzman à Kiev le 13 février 1866, Chestov termine, après avoir suivi des cours de mathématiques, ses études universitaires à la faculté de droit de Moscou. Puis, il s'installe à Saint-Petersbourg et commence à écrire. Son premier livre, *Shakespeare et son critique Brandès*, paraît en 1898 à Saint-Petersbourg. Le second ouvrage mêle la littérature à la philosophie : *L'idée du bien chez Tolstoï et Nietzsche*, suivi de *La Philosophie de la tragédie : Dostoïevski et Nietzsche*. Il publie en 1905 son premier livre purement philosophique : *Apothéose du déracinement*, qui a pour sous-titre : *Essai d'une pensée non dogmatique*. Voir Alexandre Papadopoulo, *Introduction à la philosophie russe, des origines à nos jours*, op. cit., pp. 235-239.

¹³ M. Surya, *L'arbitraire, après tout, de la « philosophie » de Léon Chestov à la « philosophie » de Georges Bataille*, op. cit., p. 215.

¹⁴ Georges Bataille, *Texte de l'autobiographie philosophique*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1976, tome VIII, p. 562.

« *Léon Chestov philosophait à partir de Dostoïevski et de Nietzsche, ce qui me séduisait. J'eus vite l'impression de différer de lui sans remède du fait d'une violence fondamentale qui me portait. Je l'estimais cependant, il se scandalisa de mon aversion outrée pour les études philosophiques et je l'écoutais docilement lorsqu'il me guida avec beaucoup de sens dans la lecture de Platon. C'est à lui que je dois la base de connaissances philosophiques [...]. Peu après je devais comme toute ma génération m'incliner vers le marxisme. Chestov était un émigré socialiste et je m'éloignais de lui, mais je lui garde une grande reconnaissance [...]. Depuis ce premier pas, la paresse et parfois l'outrance m'écartèrent souvent de ce droit chemin dans lequel il me fit entrer, mais je suis aujourd'hui ému me rappelant ce que j'appris à l'écouter, que la violence de la pensée humaine n'est rien si elle n'est pas son accomplissement. Pour moi la pensée de Léon Chestov m'éloignait de cette violence finale dont j'avais dès l'abord à Londres (auprès du philosophe Henri Bergson) entrevu le terme, je devais de toute façon me séparer de lui, mais j'admire la patience qu'il eut avec moi qui ne savais alors m'exprimer que par une sorte de délire "triste"*¹⁵. »

Jusqu'en 1925, Bataille et Chestov se rencontrent très fréquemment, le soir, au domicile de Chestov, rue Sarasate, partageant leurs lectures et leurs réflexions. Chestov permet à Bataille de découvrir la philosophie et ses auteurs, surtout par l'interprétation qu'il donne de Nietzsche et de Dostoïevski. Dans son livre *La philosophie de la tragédie : Nietzsche et Dostoïevski*, Chestov met en évidence la conversion de ces deux écrivains afin de témoigner de sa propre fascination pour les conversions, et pour rompre avec l'idée philosophique de la continuité des traditions et des cultes¹⁶. En cela, Chestov passe pour « *un maître en anti-idéalisme* » aux yeux du jeune Bataille converti au catholicisme en 1914 et qui a hésité à entrer au séminaire. Si Bataille reste incertain de sa vie religieuse jusqu'à la fin de 1924, sa « reconversion » ou sa réelle « conversion » afin de nier Dieu, jusqu'à le dissoudre, a lieu à ce moment-là. Au reste, Michel Surya s'interroge : « *Comment même ne pas imaginer que Chestov eut une influence — mais laquelle ? — sur la perte de la foi éprouvée par Bataille ?*¹⁷ »

¹⁵ Georges Bataille, *Texte de l'autobiographie philosophique*, op. cit., pp. 562-563.

¹⁶ Ce livre paraît à Paris, en 1926, aux éditions Schiffrin.

¹⁷ Michel Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 80.

Sans être son professeur, Chestov joue un rôle « pédagogique »¹⁸ auprès de Bataille et le guide, en premier lieu, dans la lecture de Nietzsche. Comme la plupart des lecteurs de Nietzsche au début du siècle, il semble que Bataille ait eu une lecture « poétique » et « idéalisante », avant de rencontrer Chestov qui plaçait la généalogie nietzschéenne dans l'histoire générale de la philosophie. En second lieu, Chestov conseille à Bataille de relire Pascal, qui est pour lui le symbole du refus de la rationalité, tant le rationalisme matérialiste et scientifique que le rationalisme spéculatif religieux, où s'inscrit une pensée anti-idéaliste, décrite par Chestov comme un abîme. Bataille, dans *L'Expérience intérieure*, trahit cette même fascination de l'abîme, en exprimant une part souveraine du sacré au sein de la vie profane. Chestov commente et élève Pascal au rang de Nietzsche. Bataille, qui avait été tout de suite séduit par la lecture de Nietzsche, mesure la force des textes de Pascal, lorsque Chestov « pascalise » Nietzsche et « nietzschéifie » Pascal¹⁹, en concluant : « *Pascal a ressuscité deux siècles plus tard dans la personne de Nietzsche*²⁰. »

Selon Michel Surya, il semblerait que, dans une lettre du 10 juillet 1923, Bataille apprenne à Chestov son intention d'écrire une étude (un article ? un livre ?) sur son œuvre. Nous ignorons si Bataille l'a écrite puis détruite, mais la proposition de Bataille permet de déduire qu'il « *connaissait assez cette œuvre pour prétendre, même auprès de son auteur, l'étudier* », et qu'il « *l'estimait assez pour penser qu'une telle étude eût été profitable* ». Bataille connaît l'œuvre de Chestov, sans doute, pour l'avoir lu en allemand²¹ car en 1925 les traductions françaises sont rares²². Il s'agit également du

¹⁸ L'inimitié de Chestov pour Hegel semble avoir également influencé celle que Bataille va rencontrer et partager avec Alexandre Kojève.

¹⁹ Michel Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., pp. 218-221

²⁰ Léon Chestov, *La Nuit de Gethsémani*, « Essai sur la philosophie de Pascal », Paris, éd. Grasset, coll. Les Cahiers Verts, 1923, p. 51.

²¹ De fait, Bataille avait une grande connaissance des langues étrangères : il lisait et écrivait l'anglais parfaitement ainsi que l'espagnol, l'allemand et l'italien, sans doute lisait-il le grec et le latin.

²² Le premier livre de Chestov traduit en français, *La Nuit de Gethsémani*, paraît en 1923 aux éditions Grasset. Mais la plupart des livres de Chestov ont été, en premier lieu, traduits en allemand à Berlin, comme *Le pouvoir des clefs*, (Berlin, 1923, traduit en français en 1927).

premier livre auquel Bataille souhaite se consacrer, et qui n'exista sans doute pas.

Cependant, en 1925, Bataille s'associe avec la fille de Chestov, Tatiana Rageot-Chestov, pour la traduction d'un des premiers livres de Chestov, publié en France aux éditions du Siècle. Il s'agit de *L'idée du bien chez Tolstoï et Nietzsche (Philosophie et Prédication)*. C'est la première fois que le nom de Bataille apparaît sur un livre publié à Paris²³. Également, Bataille s'approprie, pour la première fois, l'écriture et la pensée de Nietzsche au sein même de cette « traduction », où Chestov place volontairement Nietzsche aux côtés de Tolstoï pour comparer, opposer et livrer leur pensée, avec un ton ouvertement engagé et explicite pour l'époque.

Bataille ne revit sans doute pas Chestov après 1925. Chestov permit au jeune Bataille de s'ouvrir à la philosophie et influença ses choix religieux, philosophiques et humains.

L'identification de Bataille au personnage du « Sous-sol » de Dostoïevski

En découvrant l'œuvre de Dostoïevski, Bataille se place au cœur des obsessions de l'écrivain, par exemple : ce mécanisme de l'esprit humain qui mène au crime, au parricide, où il suffit d'avoir désiré le crime pour percevoir le châtement. Tous les grands personnages de Dostoïevski portent le poids, malgré eux et malgré leur désir, du crime, qu'ils soient coupables ou innocents. Ils deviennent ainsi des êtres qui portent leur souffrance et leur solitude comme des étendards ou des armes, afin de survivre. La lecture du *Sous-sol*²⁴ laisse Bataille bouleversé.

Ce texte se présente comme le journal d'un maniaco-dépressif en proie à des paradoxes et à des actes manqués, élaborant sa propre perte et se livrant à l'alcool et aux prostituées.

²³ Comme le précise Michel Surya, Bataille cosigne la traduction même si sa connaissance en russe reste élémentaire, son rôle consistant à « mettre » le livre en français.

²⁴ Ce texte de Dostoïevski est doté de plusieurs titres selon la traduction française : *Notes écrites dans le sous-sol*, *Mémoires écrits dans un sous-sol*, *Mémoires écrits dans un souterrain*, *Mémoires écrits dans mon souterrain*, *Les carnets du sous-sol* ou *Le Sous-sol*. Nous choisissons ce dernier titre, car il s'agit de celui utilisé par Bataille dans ses textes. Cet écrit est publié pour la première fois en 1864.

Bataille est séduit par cet homme qui ose hurler et avouer à la société qu'il est malade, qu'il est odieux, et qui tente d'associer la liberté au Mal pour vivre une liberté « dionysiaque », qui se détruit par son propre développement. Dostoïevski semble disséquer la psychologie de son personnage, dont nous percevons les tréfonds de l'âme, les secrets inconscients et la « part maudite » inscrite dans sa vie souterraine. Ce personnage, au cynisme éhonté et victime de ses accès de vengeance, vit ses complexes et sa « maladie » comme une expérience capitale pour continuer de ne pas « vivre », pour être aussi absent que l'absence de Dieu.

Lorsque Bataille rencontre Michel Leiris à la fin de l'année 1924, il lui recommande vivement la lecture du *Sous-sol*, qu'il juge essentiel. Leiris qualifie familièrement le héros de Dostoïevski d'homme « impossible ». Bataille tisse des liens précis avec cet « homme impossible » afin d'élaborer un personnage et de s'y identifier. À l'instar du texte de Dostoïevski, et en cette fin d'année 1924, Bataille pense écrire *Le joyeux cynique*, roman abandonné dont le personnage principal, le « joyeux cynique », « aux termes de multiples péripéties, finit par assassiner un clochard²⁵. »

Dès 1928, Bataille commence à écrire un roman, *Le Bleu du ciel*, achevé en mai 1935 lors de son séjour chez André Masson, le dédicataire, installé dans un village catalan, Tossa de Mar, en Espagne. Ce roman, écrit à la première personne et rédigé sous la forme d'un journal, transpose les signes de l'informe arrêtés et figés en plein vol au moment d'une chute dans le vide, mêlant les cris, le sang, les larmes et le rire, la souillure et la déchéance, le sale et le divin. Dans l'avant-propos, Bataille donne les titres de livres dont il a été contraint de s'approcher. Curieusement, il ne nomme pas *Le Sous-sol* mais *L'Idiot*. Cependant, la structure et la conception littéraire du *Bleu du ciel* utilisent celles du *Sous-sol*, comme une source et le reflet de la vision d'un homme qui ose se raconter dans ses excès et ses fantasmes, à la recherche absolue d'une certaine forme de vérité.

Le Bleu du ciel commence par une description des deux personnages, Dirty et Troppmann, saouls dans un bouge de Londres, que

²⁵ Michel Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre, op. cit.*, p. 77. Bataille en fait mention tardivement dans un article consacré à Samuel Beckett, publié dans le tome XII des *Œuvres Complètes* de Bataille, p. 86.

Bataille compare à une scène « digne de Dostoïevski²⁶ ». Ce vertige lancinant et inextricable, apparaît dans une esthétique de l'angoisse de la mort et de la guerre, où les images de nuit, d'orage et de pluie, de vent et de soleil atteignent une plénitude extatique. Le renversement des valeurs est porté à son apogée avec la mise en scène de la nécrophilie, « *cette dépense, volontaire et systématique, est une méthode qui transforme la perte en connaissance et découvre le ciel dans le bas*²⁷ ».

Dans *Le Sous-sol*, le personnage de Dostoïevski situe son existence au milieu des souffrances de l'Histoire.

De la même manière, l'histoire politique est un personnage à part entière du *Bleu du ciel*, qui mêle la narration aux évocations de la montée du fascisme, de la présence du communisme et de l'insurrection séparatiste catalane... De plus, Bataille choisit de donner à son narrateur le nom de « Troppmann », qui est celui d'un criminel inculpé de l'assassinat des époux Kinck et de leurs six enfants en septembre 1869 et guillotiné en janvier 1870²⁸. Bataille dote également son personnage du prénom « Henri », qui est celui d'un des enfants Kinck massacrés, âgé de dix ans. Au reste, comme l'homme du *Sous-sol*, « *Henri Troppmann est symboliquement victime et bourreau : enfant martyr et coupable à la fois*²⁹ ».

La version finale du *Bleu du ciel* apporte une illustration parfaite de la signification morale et littéraire de ces représentations monstrueuses, en plus de l'image de la nécrophilie.

Comme le narrateur du *Sous-sol*, Troppmann exprime une obsession de la vérité, tel un aveu très cru de la réalité et du fantasme perdu dans une révolution politique, dont le rire est un acte de violence et une sombre prémonition d'une tragédie qui n'est rien d'autre que la guerre.

La rédaction à la première personne et la similitude des sentiments avec ce que vit l'homme Georges Bataille dans ces années d'avant-guerre, donnent à penser qu'il y a également une sorte d'identification de l'écrivain

²⁶ Georges Bataille, *Le Bleu du ciel*, Paris, éditions Pauvert, 1979, p. 18.

²⁷ Georges Bataille, *Le Bleu du ciel, op. cit.*, texte commandé par l'éditeur à Bataille en 1957 pour la jaquette.

²⁸ Cette affaire trouva un large écho dans la presse française en raison du caractère odieux du massacre de cette famille.

²⁹ Francis Marmande, *L'indifférence des ruines, op. cit.*, p. 26.

qui veut devenir cet être « impossible » qui crie son désespoir en quête d'absolu.

* * *

Bataille et Souvarine : la politique au sein d'une revue, le désenchantement du Parti communiste, l'engagement contre le fascisme et la présence de Colette Peignot

Bataille et Souvarine se rencontrent à la fin de janvier 1931, peu de temps après la suppression de la revue *Documents*, créée notamment par Bataille.

Boris Souvarine, de son vrai nom Boris Lifschitz, né à Kiev en 1895, émigre avec sa famille à Paris à l'âge de trois ans et devient français en 1906. Boris se souvient :

« On ne parlait pas russe à la maison, sauf au début, car nos parents voulaient apprendre la langue du pays d'adoption, et les enfants ont beaucoup contribué à la leur enseigner en revenant de l'école. Hors de toute influence religieuse, dans une ambiance d'incroyance, nous avons grandi comme tous les petits Français de condition très modeste³⁰. »

À la veille de la guerre de 1914, il se considère comme socialiste. Il est mobilisé et incorporé en novembre 1913. Étant myope et astigmate, il est affecté au poste de bibliothécaire de la salle d'honneur des officiers. Comble de l'ironie, alors qu'il est entouré de soldats animés d'idées féroce-ment anticommunistes, il décide d'apprendre le russe dans une grammaire éditée en Allemagne, dont il retient par cœur un long passage d'*Eugène Onéguine* de Pouchkine ainsi que des poèmes de Lermontov³¹. Il collabore au journal socialiste fidèle aux idées de Jaurès, *Le Populaire*, et engage dès 1913 une correspondance avec Lénine, alors peu connu en France et considéré comme un « militant pacifique et tolstoïen³² ».

³⁰ Citation de Boris Souvarine dans la biographie de Jean-Louis Panné, *Boris Souvarine, le premier désenchanté du communisme*, op. cit., p. 15.

³¹ Pouchkine (1799-1837) et Lermontov (1814-1841) sont tous les deux morts en duel.

³² Michel Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 196.

Dès ses premiers articles pour *Le Populaire*, il choisit d'employer le pseudonyme de Souvarine, personnage emprunté au *Germinal* de Zola. C'est sans doute pour laisser sa famille à l'écart de ses choix politiques qu'il opte pour un pseudonyme, qui a de surcroît une consonance russe. Mais il s'agit essentiellement du personnage du roman de Zola, présenté comme un anarchiste, voire nihiliste, qui est le portrait syncrétique de différents révolutionnaires observés, et qui exprime le désir de se cultiver. Se tenant à l'écart des grèves, le « Souvarine » de Zola est malgré tout un révolutionnaire, qui possède une véritable indépendance d'esprit que Boris Souvarine a su faire sienne³³. Il est amusant d'observer l'évolution des rapports entre Bataille et Souvarine, qui rappelle singulièrement le roman de Zola, où « Bataille », nom d'un personnage de *Germinal*, et le dit « Souvarine », iront jusqu'à une certaine hostilité.

De 1917 à 1918, Souvarine est correspondant à Paris de *La Vie nouvelle*, (*Novaja Jizn'*) quotidien édité par Gorki à Petrograd, et il écrit également pour le *Journal du peuple*. En 1921, il est élu au comité directeur du Parti communiste français. La direction du Parti l'envoie avec une délégation française à Petrograd puis à Moscou en juin 1921. Des années plus tard, dans une lettre adressée à Soljenitsyne, il écrit : « *Le cœur étreint d'émotion, j'allais faire la connaissance du pays de la Révolution, mais aussi du pays de ma naissance*³⁴. »

Souvarine se conduit en « enquêteur scrupuleux » et devient membre des trois instances dirigeantes du Komintern (le présidium, le secrétariat et le comité exécutif). Il pense qu'une collaboration étroite entre le Komintern et le Parti communiste français permettrait d'aboutir à une dynamique nouvelle pour réveiller les communistes français et la direction parisienne qui ne tient plus compte des consignes de Moscou. L'influence de Souvarine sur les instances dirigeantes du Parti communiste d'Union Soviétique (le P.C.U.S) a été considérable, et tout à fait exceptionnelle dans l'histoire des liens entre le P.C.F. et le P.C.U.S. Lors d'un voyage dans le Caucase en 1923, Souvarine rencontre Staline, secrétaire général du Parti. En 1924, sans faire le choix de Trotski contre Staline, Souvarine opte pour le

³³ Jean-Louis Panné, *Boris Souvarine, le premier désenchanté du communisme*, pp. 44-45.

³⁴ Lettre de Boris Souvarine à Alexandre Soljenitsyne en mars 1978, in M. Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 198, note 1.

choix de la vérité due à Trotski contre les calomnies de Staline³⁵. Il est exclu dès ce moment-là du Parti communiste français, tout en restant communiste de façon dissidente.

Lorsqu'il rencontre Bataille en 1931, c'est un intellectuel d'extrême gauche estimé et très écouté.

« *Souvarine occupa toutes ces années aux marges du Parti communiste français une position analogue à celle qu'occupait Bataille aux marges du Surréalisme, une position de repli critique à laquelle se rallieraient exclus et dissidents...*³⁶ »

De fait, il anime depuis 1926 un groupe de réflexion ouvert aux « camarades » exclus ou sortis du Parti, nommé Cercle Marx-et-Lénine jusqu'en 1930, puis Cercle communiste démocratique, auquel adhèrent, entre autres, Bataille, Raymond Queneau et Michel Leiris.

Souvarine et Bataille sont liés également par la présence de Colette Peignot, qui a rencontré Souvarine au groupe de culture révolutionnaire *Clarté* et qui assiste aux réunions du Cercle communiste démocratique. En 1926, Colette Peignot adhère au Parti communiste — elle y resta neuf ans, trouvant une réponse à son rejet de la bourgeoisie et la possibilité de militer. Aidée par les conseils de Souvarine, elle part vivre à Leningrad, puis à Moscou et dans un kolkhoze³⁷. À son retour, en janvier 1931, elle reprend avec assiduité les réunions du Cercle et s'installe, peu de temps après, chez Souvarine. Elle finance la revue du Cercle communiste démocratique appelée *La Critique sociale*, qui est dirigée par Souvarine et qui permet de prolonger les réunions et les débats. *La Critique sociale* est la première revue de gauche à émettre une critique du communisme et à remettre au fur et à mesure en cause Lénine et Trotski, pour devenir totalement hostile à Staline. Bataille et Colette Peignot écrivent tous les deux à *La Critique sociale* et se voient souvent, alimentant l'animosité de Souvarine³⁸.

³⁵ M. Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 200.

³⁶ M. Surya, op. cit., p. 195.

³⁷ Elle réussit à obtenir son visa grâce à son frère Charles, qui travaille à la revue *Arts et métiers graphiques* et qui lui propose d'être correspondante pour réaliser un numéro spécial sur l'art graphique soviétique.

³⁸ Colette Peignot vit avec Bataille sans doute à partir de 1934. Elle meurt de tuberculose le 7 novembre 1938, dans la maison qu'elle partage avec Bataille à Saint-Germain-en-Laye.

Cette revue accueille de nombreux articles de Bataille, dont notamment en mars 1932, aux côtés de Queneau, « *La critique des fondements de la dialectique hégélienne* ». Ce texte abondant affirme la nécessité d'enrichir la dialectique marxiste des apports de « la pensée bourgeoise », psychanalyse de Freud et sociologie française de Marcel Mauss et d'Emile Durkheim. Ils choisissent d'observer le devenir du marxisme en se servant de la psychanalyse et de relire Hegel selon les écrits de Freud. Les articles de Bataille affirment la souveraine priorité du sacré, la « déchirure » de la littérature, et reprennent la notion de dépense et d'échange, avec le potlatch³⁹ et les sacrifices, dont la tragédie définit la notion même de vie.

À Paris, le 6 février 1934 a lieu une manifestation organisée par les ligues d'extrême-droite, qui, dans une émeute, souhaitent renverser le gouvernement en place. Les forces de gauche, et notamment le P.C.F., appellent à une contre-manifestation et à une grève générale, le 12 février. Les membres du Cercle communiste démocratique, dont Bataille, Leiris, Queneau et Souvarine, sont présents et distribuent un tract qui prône un « communisme démocratique ». Au lendemain de la manifestation, Bataille constate, avec affolement, la contagion révolutionnaire en Europe sur laquelle se resserre l'étreinte fasciste. Fin mars 1934, les activités du Cercle s'interrompent alors que la vie politique française est en pleine mutation.

Souvarine et Bataille réagissent devant les dangers politiques qui leur paraissent plus gravement menaçants : pour Souvarine, c'est le communisme de Staline, pour Bataille face au fascisme, c'est le nazisme.

De fait, Souvarine fait paraître son livre intitulé *Staline, aperçu historique du bolchevisme* en juin 1935, au moment où le culte de Staline a pris une extension universelle. Il s'agit à la fois d'une histoire du bolchevisme et de la Révolution. Ce livre très documenté et d'une étonnante clairvoyance présente également une analyse des intrigues des dirigeants du Parti communiste. De son côté, Bataille crée en 1935 avec André Breton, à la suite d'une réconciliation provisoire, le groupe « Contre-Attaque » aux côtés d'anciens membres du Cercle communiste démocratique et de certains

³⁹ Rappelons que le potlatch est un don ou une destruction à caractère sacré, constituant un défi de faire un don équivalent pour le donateur. Ce terme est notamment utilisé par Marcel Mauss dans son essai sur le don.

surréalistes, afin de répondre à la situation d'urgence créée par les ligues fascistes⁴⁰.

Le rôle de Souvarine est d'avoir toujours été à contre-courant des élans et des « modes » politiques, d'une certaine manière comme Bataille. L'un et l'autre ont osé dire et écrire les pensées qui les animaient. La place de Souvarine est assez exemplaire dans l'histoire politique du communisme, de la part de celui qui fut un de ceux qui fondèrent le Parti communiste français, pour le rejeter et le juger de la façon la plus lucide et la plus juste, à une époque où les intellectuels adulaient Staline. Pendant les années trente, Bataille a ainsi côtoyé Souvarine, le premier à avoir renié et dénoncé une évolution que le Parti communiste français a enfin reconnue ces dernières années.

La révélation de la pensée de Hegel par la lecture d'Alexandre Kojève

Dès janvier 1934, Bataille suit assidûment les séminaires d'Alexandre Kojève sur la philosophie religieuse d'Hegel, avec notamment Queneau, le traducteur Jean Hippolyte⁴¹ et parfois André Breton.

Alexandre Kojève, de son vrai nom Kojevnikov, est né à Moscou en 1902 dans une famille de riches négociants. Il est apparenté au peintre Vladimir Kandinsky. En 1920, il quitte définitivement la Russie pour suivre des études de philosophie en Allemagne, à Berlin, puis à Heidelberg où il soutient en 1926 un doctorat sur la philosophie religieuse de Vladimir Soloviev⁴². Puis, quittant Heidelberg, il s'installe à Paris en 1928 et prend la nationalité française, en « francisant » son nom en Kojève.

⁴⁰ Il est singulier de remarquer l'importance politique de Souvarine dont le nom est repris pour désigner ceux qui, alors appelés les « souvariniens » au moment de la dislocation du Cercle communiste démocratique, avaient suivi Bataille, afin de faire partie de « Contre-Attaque », auquel Souvarine ne prit absolument jamais part.

⁴¹ Jean Hippolyte est le premier à avoir publié une traduction française de *La Phénoménologie de l'Esprit de Hegel* en 1939, chez Aubier-Montaigne.

⁴² Vladimir Soloviev (1853-1900), philosophe russe de type spiritualiste et religieux qui a exercé une influence considérable sur toute une lignée de penseurs, de philosophes et de théologiens, comme Léon Chestov. Il a eu tout le mérite de réintroduire dans la philosophie russe la pensée de Platon.

Kojève est introduit à l'École des Hautes Etudes par un autre émigré russe, Alexandre Koyré⁴³, qui y enseignait depuis quelques années la philosophie religieuse de Hegel. Quand Koyré part en 1933 pour l'étranger, Kojève reprend son enseignement sur la philosophie de Hegel.

Tous les lundis à dix-sept heures trente, de 1933 à 1939, ce jeune philosophe, qui parle parfaitement le français, donne ce cours, où il organise des lectures, des traductions et des commentaires improvisés de *La phénoménologie de l'esprit* de Hegel. Kojève, après s'être « acharné » sur ce long texte, sans en comprendre un mot, commence de donner ses cours, sans rien préparer, en lisant et commentant ce qui devient lumineux à ses yeux : la fin de l'Histoire depuis Napoléon. Il déclare :

« *La fin de l'Histoire, ce n'était pas Napoléon, c'était Staline, et c'était moi qui serais chargé de l'annoncer. [...] Après il y a eu la guerre et j'ai compris. Non, Hegel ne s'était pas trompé, il avait bien donné la date juste de la fin de l'histoire : 1806*⁴⁴. »

À ce moment-là, l'analyse de ce long texte d'Hegel est inédite en France, et connue seulement de quelques spécialistes. Malgré l'aridité et la difficulté de la scolastique hégélienne, Kojève arrive à captiver son auditoire par sa lecture, presque mot à mot, improvisée et réalisée sans aucune note, vivante et tout à fait originale.

La pensée de Hegel, d'inspiration religieuse, considère comme fondamentale la réalisation de l'humanité en chaque individu et celle de l'humanisme dans l'histoire ; elle est la première à avoir mis en évidence les réalités sociales et spirituelles. La lecture de Hegel par Kojève, comme toute analyse, est personnelle et détourne sans doute la pensée hégélienne originelle. Kojève développe celle-ci dans une perspective d'un humanisme athée et reproche à Hegel son préjugé moniste.

Kojève présente une lecture de Hegel qui séduit la pensée de Bataille. Déjà dans la revue *Documents*, Bataille se confrontait à Hegel en souhaitant échapper à l'architecture hégélienne et à son système « trop parfait » de réduction, pour un discours de la réalité. Considérant l'homme

⁴³ Alexandre Koyré (1892-1964), philosophe russe qui quitta la Russie en 1918 pour s'installer à Paris. En 1932, il crée une revue intitulée *Recherches philosophiques*.

⁴⁴ Alexandre Kojève, « entretien » dans *La quinzaine littéraire*, juillet 1968, cité par M. Surya : *G. Bataille, la mort à l'œuvre, op. cit.*, p. 231.

comme un être brut et excessif, Bataille désapprouve ce mode réducteur qui engendre la négativité de l'homme et son acceptation.

Kojève demeure également proche des préoccupations de nombreux penseurs russes, du philosophe Bakounine jusqu'à Lénine. Kojève⁴⁵ se présente comme « un hégélien de gauche » sans être marxiste, puisqu'il est attaché à l'idéalisme du Maître. Les cours de Kojève témoignent d'une caractéristique bien russe de la pensée, liée à la vie et à l'action, notamment en défendant la préoccupation centrale de la justice dans le cadre de l'hégélianisme⁴⁶.

La dialectique du Maître et de l'esclave, modèle hégélien par excellence de l'anthropologie philosophique, et l'arrachement nécessaire de l'homme à ses racines pour qu'il devienne un individu recréant son propre monde, ne peuvent que séduire la pensée de Bataille. Son œuvre, après la guerre, ne cessera de se rapprocher de la pensée de Hegel, dont l'interprétation restera celle de Kojève⁴⁷. Bataille observera l'œuvre de Hegel comme « la possibilité enfin atteinte d'être Dieu, le Dieu d'une impossible théologie positive⁴⁸ ».

Bataille et Kojève resteront liés toute leur vie, et la dernière lettre de Bataille adressée à Kojève prouve leur proche amitié, les longs échanges et le profond respect qu'ils surent entretenir. Cette dernière lettre, écrite à Orléans le 2 juin 1961, évoque les liens qui unissent ces deux hommes et la volonté de Bataille de continuer d'échanger sur la philosophie :

« En partie, je suis réduit d'ailleurs à réfléchir sur le délabrement de ma tête : je ne suis plus sûr de disposer encore des quelques possibilités qui m'ont appartenu jadis... En particulier il s'agit de philosophie. Pourtant, je veux [...] tenter une sorte de parallèle à votre Introduction à la lecture de Hegel mais cela devrait être infiniment plus arbitraire, et fondé, principalement, sur un effort pour interpréter ce que Hegel a ignoré ou négligé (ainsi la préhistoire, le temps présent, l'avenir, etc.). Il ne s'agit pas de me moquer du principe du

⁴⁵ Communiste, admirateur de Staline, Kojève est chargé de mission au ministère de l'Économie et des Finances jusqu'à sa mort en 1968.

⁴⁶ Alexandre Papadopoulo, *Introduction à la philosophie russe*, op. cit., p. 253. Mikhaïl Alexandrovitch Bakounine (1814-1876), philosophe russe, développa l'influence de Hegel dans la recherche russe de la justice et la tendance à l'utopie sociale.

⁴⁷ Notamment dans son article *Hegel, la mort et le sacrifice*, publié dans *Deucalion* 5, Études hégéliennes, 1955.

⁴⁸ Michel Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, op. cit., p. 232.

hibou, puisqu'il pourrait être plus justifié que jamais (possibilité et peut-être fatalité de catastrophe finale), mais de placer à la base même (ou à la fin) de la réflexion hégélienne une équivalence de la folie : je ne saurais, à vrai dire, préciser ce dont il s'agit — ce dont il s'agira plutôt — qu'après l'avoir écrit. Mais cette sorte d'aboutissement me paraît impliqué dans le principe — sinon de l'hégélianisme — de son objet⁴⁹. »

Kojève, même s'il reprend les études du philosophe Jean Wahl⁵⁰ et l'enseignement de Koyré, reste un initiateur — exemplaire — de l'explication de la pensée de Hegel, qui marque les intellectuels de l'entre-deux-guerres à Paris. Bataille, dans ses essais comme *L'Expérience intérieure* et *Le Coupable*, fait appel à la pensée de Hegel, révélée par Kojève, en l'interrogeant sur l'idée de Dieu et de l'achèvement de l'homme.

Paris, pendant l'entre-deux-guerres, accueille ainsi des intellectuels russes, animés par une passion pédagogique et qui privilégient la création d'école, de conférences, afin d'étendre leurs idées révolutionnaires et philosophiques, comme le firent Léon Chestov, Boris Souvarine et Alexandre Kojève auprès de Georges Bataille.

Avec Chestov, Bataille s'ouvre à la philosophie, notamment celle de Nietzsche au sein même de son écriture par l'expérience de la traduction, et découvre les écrits de Dostoïevski. Ce qui diffère dans la pensée de Chestov et dans celle que Bataille va construire, ce sont les finalités de l'anti-idéalisme : celles de Chestov restent et resteront, tout au long de sa vie, spiritualistes, alors que celles de Bataille sont de l'ordre du matérialisme, du « bas » matérialisme.

La lecture du *Sous-sol* de Dostoïevski trouve dans la pensée et la sensibilité de Bataille une résonance attentive et exceptionnelle, évoquée dans son roman *Le Bleu du ciel* où la notion de « l'impossible » met en évidence ses origines, maintes fois développées par Bataille dans ses écrits philosophiques.

⁴⁹ Georges Bataille, *Choix de lettres*, op. cit., p. 573 ; cette lettre (brouillon) est conservée dans le fonds G. Bataille de la Bibliothèque Nationale ; on ignore si elle a été envoyée à Kojève.

⁵⁰ Jean Wahl (1888-1974), philosophe français. Il a écrit *Le malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel*, Paris, éd. Alcan, 1929 ; c'est le premier ouvrage qui a fait connaître les travaux de Dilthey sur les débuts de la pensée hégélienne à la fin du XIX^e du siècle.

Souvarine qui voit en Bataille, un rival face à Colette Peignot, et lui restera hostile, est une des figures majeures de l'histoire du P.C.F, qui permit à Bataille au sein d'une revue très avant-gardiste pour l'époque, *La Critique sociale*, de s'interroger sur le devenir du fascisme et du communisme.

Comme aux autres auditeurs de ses cours, Kojève permit à Bataille d'appréhender et d'analyser l'œuvre de Hegel d'un point de vue « politique », et d'une façon tout à fait nouvelle, quant à la conception du « savoir », de l'Histoire et de sa finalité, de la place de Dieu face à la nécessité de l'homme, et notamment de la leçon du Maître et de l'esclave.

Sans annuler la présence de Nietzsche et de Sade, ces rencontres « russes » à la fois similaires et différentes, permettent d'enrichir la lecture de l'œuvre de Georges Bataille en mettant l'accent sur sa part philosophique, qui devient alors incontestable.